LIQUIDATION TOTALE
PAUL TOSKIAM

Liquidation Totale

Paul Toskiam

Also by Paul Toskiam

Le bus de la peur
The fear bus
Elle mord les Zombies !
She Bites Zombies
Black Stone Hunter
Chasseur de Pierres Noires
Le Destin de Lucian
The Fate of Lucian
Ses Amis
Objet Non-Classé
Unclassified Object
Her Friends
Lya and the undertaker
Lya et le croque-mort
J'ai tué le sommeil
I killed sleep
Mafia, mojitos and stilettos
Cocktails, Mafia et Talons Aiguilles
La dent du diable
The Devil's Tooth
Liquidation totale
Total liquidation

Table des Matières

Page de Titre

Also By Paul Toskiam

Liquidation totale

Chapitre 1 : Le bar

Chapitre 2 : Le bureau

Chapitre 3 : La femme du miroir

Chapitre 4 : La livraison

Chapitre 5 : Denise

Chapitre 6 : La naphtaline

Chapitre 7 : L’élevage

Chapitre 8 : Les bêtes

Chapitre 9 : L’open space

Chapitre 10 : L’audit

Chapitre 11 : Le bilan de santé

Chapitre 12 : Le détail manquant

Chapitre 13 : Le rendement maximum

Chapitre 14 : Le cadrage

Chapitre 15 : Les variables maîtrisées

Sign up for Paul Toskiam's Mailing List

Further Reading: Lya et le croque-mort

About the Author

Avertissement :

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, entreprises, organisations, lieux, événements et incidents décrits dans ce roman sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés à des fins purement fictives. Tout personnage ressemblant à des personnes réelles, vivantes ou décédées, n'est que le résultat d'une coïncidence fortuite et non intentionnelle. Toute ressemblance avec des événements réels, passés ou présents, est également purement accidentelle.

Les opinions et points de vue exprimés par les personnages de ce roman ne reflètent pas nécessairement ceux de l'auteur ou de l'éditeur.

Ce roman contient des scènes de violence physique et psychologique explicites, susceptibles de heurter certains lecteurs. Il s’adresse à un public exclusivement adulte et averti.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur conformément aux dispositions du Code de la propriété intellectuelle. Toute reproduction, représentation, diffusion ou utilisation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit — électronique, mécanique, par photocopie, enregistrement ou tout autre moyen — sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur ou de l'éditeur est strictement interdite et constitue une contrefaçon sanctionnée.

© Paul Toskiam, 2026. Tous droits réservés.

Chapitre 1 : Le bar

Ce soir-là, un mois avant que tout bascule, Victoria rencontrait Tom pour la première fois.

En poussant la porte d'entrée, elle fut cueillie par l'atmosphère du bar : ça sentait le gingembre, la bière éventée et le déodorant de fin de journée. Une ruche tiède où la moitié des clients regardaient leur téléphone au lieu de se regarder entre eux. La fatigue de la journée se coinça entre ses omoplates. Elle balaya la salle du regard et repéra Tom, déjà installé à une table, avant qu'il ne la voie. Il était exactement comme sur ses photos… en pire. Plus grand, plus large d'épaules, ce genre de mec qui donnait l'impression d'avoir été sculpté pour un shooting qu'on n'avait pas encore planifié.

Elle eut un rictus. Évidemment qu'il était réel. Avec sa chance, le premier type à peu près sain avec qui elle matchait serait forcément un fantasme ambulant, donc objectivement suspect.

Tom leva enfin les yeux de l'écran. Le micro-temps où il la reconnut, son expression passa du neutre au carnassier, puis à quelque chose de plus doux. Il se leva, sa chaise raclant le carrelage.

— Alors c'est toi, lâcha-t-il, la voix grave, amusée J'avais parié sur une version plus fatiguée. Tu fais beaucoup plus dangereuse en vrai.

Elle sourit sans montrer les dents.

— Et moi je m'attendais à te trouver déjà torse nu, comme sur tes photos, histoire d'en faire profiter la salle entière. Par pur excès de générosité, évidemment.

Ils se serrèrent la main, un peu trop longtemps pour des inconnus, avec juste ce qu'il fallait de contact pour que ça ressemble déjà à autre chose.

— Tom.

— Victoria.

— Tiens, assieds-toi, petite bourgeoise coincée, dit-il, avec l'œil brillant du mec qui teste déjà jusqu'où il peut aller.

Elle arqua un sourcil.

— Pardon ?

Tom posa les avant-bras sur la table, les doigts entrelacés, l'air faussement sérieux.

— Ne fais pas genre. Je t'ai vue sur tes photos de séminaire et de teambuilding. Toujours au premier rang, sourire impeccable, blazer

cintré, coupe de champagne à la main. Le genre à rire à toutes les blagues du patron, à envoyer des mails avec des points-virgules… mais en privé, un boss de fin de niveau redoutable pour casser les couilles à tout le monde.

Le rire lui échappa avant qu'elle ait le temps de le retenir. Un vrai éclat, bref, qui déchira la fatigue de sa journée.

— Wow. Tu viens de décrire mon évaluation annuelle, dit-elle. On t'a donné accès à mon dossier RH ou quoi ?

Il haussa les épaules, fausse modestie.

— J'ai fait mes devoirs. Et toi, t'as quoi sur moi, à part mon profil beaucoup trop généreux en torses nus ?

Elle le détailla ostentatoirement, du t-shirt noir qui collait à ses épaules à la veine discrète qui battait sur son cou.

— Avec un corps d'Apollon pareil, je suppose que tu passes tes journées à recevoir des culottes mouillées par colis suivi, soupira-t-elle. De tes admiratrices. En invitation subtile à « passer à la vitesse supérieure ».

Tom éclata de rire, un vrai, qui fit se retourner la table derrière eux.

— Des culottes souillées par colis… ok, celle-là, je la garde, dit-il en se penchant vers elle. Pour être honnête, c'est surtout des DM mal orthographiés et deux-trois photos qu'on ne devrait pas m'envoyer sans avocat présent.

— Pauvre chou, compatit Victoria. Harcelé sexuellement par sa fanbase.

— Je survivrai. Surtout si ma nouvelle harceleuse en chef est à l'heure aux rendez-vous, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à son téléphone. Vingt-trois minutes de retard, pour info.

— C'est ma façon à moi de tester la motivation, répondit-elle. Les boss de fin de niveau, tout ça.

Le serveur vint prendre la commande. Tom leva la main pour l'arrêter, et c'est là qu'elle le vit pour la première fois.

Le tatouage.

Un petit crâne de pirate souriant, surmonté d'un bandeau, posé sur deux tibias croisés. L'encre noire tranchait sur la peau plus mate, exactement dans le triangle de chair tendre entre la base du pouce et l'index de sa main gauche. Le dessin bougea à peine quand il referma les doigts.

Victoria cessa d'écouter ce qu'il disait au serveur. Son cerveau venait de faire une capture d'écran.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-elle en désignant sa main d'un mouvement du menton.

Tom baissa les yeux, comme s'il découvrait le tatouage avec elle.

— Ça ? Oh, rien de grave. Juste un avertissement sanitaire pour les utilisateurs.

Elle plissa les yeux.

— Tu t'es tatoué un avertissement sanitaire sur la main ?

Il posa le poignet sur la table, volontairement, le tatouage bien en évidence entre eux.

— Tu sais, ces trucs qu'on imprime sur les paquets de cigarettes. « Fumer tue ». Là c'est la version upgrade. « S'attacher nuit gravement à ta santé mentale ».

— Charmant, commenta-t-elle. Et pourquoi là ? C'est quand même l'endroit le plus voyant possible.

Tom eut ce petit sourire en coin qu'elle avait déjà vu en photo, mais qui, en vrai, avait quelque chose de plus dangereux.

— Justement, répondit-il. C'est là pour ça. Éveiller l'intérêt. Déclencher la conversation.

Il marqua une pause, la regarda droit dans les yeux.

— Ça marche, visiblement.

Elle souffla par le nez, secoua la tête.

— Donc tu t'es fait tatouer un petit pirate kitsch juste pour que les filles te parlent ?

— Hey, protesta-t-il, faussement outré. Ce pirate m'a rapporté bien plus de rencards que mon master en finance. Respecte le branding.

Elle éclata de rire, cette fois franchement, en se laissant tomber contre le dossier.

— Tu sais quoi ? dit-elle. Je crois que je préfère savoir que t'es stratège plutôt que spontané. Au moins, c'est honnête.

Tom haussa son verre vers elle, le tatouage de pirate pointé dans sa direction comme un clin d'œil.

— À la petite bourgeoise coincée très souriante en société mais boss de fin de niveau en privé, déclara-t-il.

— À l'Apollon qui collectionne les culottes mouillées et les tatouages marketing, répliqua-t-elle.

Ils trinquèrent. Le verre tinta. Et, pendant quelques minutes, le bar, les écrans et le reste du monde cessèrent d'exister. Il ne resta plus que leurs piques, leurs rires et ce minuscule crâne noir, posé entre le pouce et l'index de la main gauche de Tom, déjà imprimé

quelque part au centre de la mémoire de Victoria.

Chapitre 2 : Le bureau

Le bureau d'Albert sentait l'ozone, le citron synthétique et le formol. L'air y circulait à travers un système de filtration si puissant qu'il produisait un bourdonnement grave, une vibration continue qui résonnait directement dans la mâchoire de quiconque franchissait le seuil.

Derrière le vaste bureau, Albert ne bougeait pas. Son buste était penché en avant, le nez à quelques centimètres seulement de la surface. Il tenait entre le pouce et l'index un carré de microfibre bleu cobalt. Avec une lenteur chirurgicale, il fit glisser le tissu sur une tache microscopique, un spectre d'empreinte digitale laissé là par une secrétaire imprudente trois heures plus tôt. Son poignet décrivait de petits cercles parfaits, mécaniques. L'ongle de son index gratta légèrement le verre, produisant un crissement aigu qui figea le silence de la pièce.

De l'autre côté de la porte vitrée, Victoria s'arrêta.

Ses semelles en cuir adhérèrent au lino lustré du couloir. Une brûlure familière, acide et tenace, remonta le long de son œsophage. Elle déglutit avec effort. La sangle de sa mallette en cuir lui cisaillait l'épaule droite, mais ses doigts refusaient de relâcher leur prise. Ses jointures étaient devenues d'un blanc cireux. Une fine pellicule de sueur froide glaçait l'arrière de sa nuque, collant quelques mèches rebelles à sa peau.

Elle prit une inspiration lente, calant le rythme de ses poumons sur celui de la ventilation artificielle. Un rictus étira brièvement le coin de sa lèvre inférieure, une barrière mentale dérisoire contre la boule de plomb qui lui broyait l'estomac.

Sa montre connectée vibra une fois contre la peau tendue de son poignet, un bref clignotement rouge en bord d'écran : « Stress élevé – Respirez 1 min ». Elle appuya sur ignorer sans même lire le reste. Le programme "Bien-être & Performance – Suivez vos objectifs santé !", lancé trois ans plus tôt par les RH, s'obstinait à lui rappeler qu'elle était un organisme avant d'être un tableau de chiffres. Elle n'avait jamais pris le temps de désinstaller l'application, comme elle n'avait jamais lu les conditions générales.

Elle leva le poing et frappa deux petits coups contre le verre.

Albert ne sursauta pas. Il ne releva même pas les yeux. Il replia son carré de microfibre bord sur bord, en un rectangle symétrique,

avant de le glisser dans le tiroir supérieur de son caisson, qui se referma dans un claquement feutré. Seulement alors, son menton se releva. Ses pupilles se fixèrent sur Victoria.

— Entre, mais ne frôle pas le chambranle. Il a été traité au polymère ce matin.

La voix d'Albert était métallique, dénuée de la moindre modulation. Victoria tourna la poignée en aluminium. Le frottement de ses propres chaussures sur le sol lui parut assourdissant. Elle avança de trois pas, s'arrêtant exactement sur la ligne de la frontière imaginaire que tous les employés connaissaient : la zone où la moquette anthracite devenait du parquet flottant.

— Bonjour Albert. Le dossier Merlin est bouclé pour la phase d'approche.

— Tu respires par la bouche, Victoria. Tu diffuses des particules d'humidité directement sur mes écrans.

Victoria ferma lentement la mâchoire. Ses dents du fond grincèrent les unes contre les autres. Ses paupières clignèrent, un battement trop lent, lourd. Une pulsation sourde se mit à battre contre sa tempe droite, exactement au rythme de la trotteuse de l'horloge murale en aluminium brossé derrière Albert.

— Pardon, murmura-t-elle, forçant l'air à passer par ses narines. J'ai couru depuis le parking.

— L’agitation est l’ennemie de l’hygiène, dit-il en alignant soigneusement son agrafeuse avec le bord du tapis de souris. Tu sais combien de particules de peau un corps libère au-delà de cent dix battements par minute ? C’est un terrain idéal pour les bactéries.

Victoria chercha le regard de son patron, mais celui-ci était concentré sur l'espacement entre ses deux stylos-plumes.

Elle laissa sa lourde mallette glisser de son épaule pour la poser sur la chaise visiteur, veillant scrupuleusement à ne pas faire crisser les pieds métalliques sur le sol. Ses doigts légèrement tremblants manipulèrent les fermoirs en laiton. Le *clic-clac* résonna comme des tirs de pistolet dans l'espace aseptisé. Elle en tira une chemise cartonnée d'un rouge écarlate.

— Sauroines, annonça-t-elle, s'efforçant de donner à sa voix une résonance grave et posée. Ou le projet Merlin, si tu préfères toujours les noms de code dignes des services secrets pour des contrats de nettoyage de supermarchés.

Le regard d'Albert quitta enfin ses stylos pour se planter dans celui de Victoria. Le silence s'étira. Une seconde. Deux secondes.

Victoria sentait le sang affluer vers ses joues, une chaleur inconfortable sous sa peau. Ses ongles s'enfoncèrent dans les paumes de ses mains, y dessinant des demi-lunes blanches invisibles. Elle soutint le regard, transformant son visage en un masque de marbre. Le cynisme était sa seule armure dans ce bunker clinique.

— Ne sous-estime jamais la guerre de la crasse, Victoria, répondit-il en croisant les mains sous son menton. Sauroines, c'est cinquante-deux grandes surfaces. Trois millions de mètres carrés de dalles en PVC, soumises quotidiennement aux assauts de semelles boueuses, de liquides renversés et de fluides corporels non identifiés. C'est une zone de guerre. Et nous sommes les nettoyeurs de tranchées.

— Et j'ai l'arme nucléaire, rétorqua-t-elle.

Elle fit glisser le dossier rouge sur le bureau de verre. Le carton effleura la surface avec un sifflement doux. Le dossier s'arrêta à exactement dix centimètres des mains d'Albert.

— J'ai présenté l'offre finale à leur directeur des achats ce matin. Une remise de quatorze pour cent sur les prestations de nuit, en échange d'un engagement ferme sur soixante mois. J'ai sabré la concurrence. Nos équipes de nuit interviendront avec la nouvelle gamme de détergents enzymatiques, ceux que tu as personnellement testés.

Albert baissa les yeux vers la chemise rouge. Il ne l'ouvrit pas. Son index droit tapota lentement le verre trempé. *Tap. Tap. Tap.* Chaque coup de doigt faisait tressaillir un muscle dans la mâchoire de Victoria. La brûlure dans son estomac s'intensifia, menaçant de se transformer en nausée. Elle expira imperceptiblement par le nez, luttant contre l'envie vertigineuse de s'asseoir. Ses genoux menaçaient de céder à tout instant.

— Une remise, dit-il finalement, laissant le mot rouler sur sa langue comme s'il s'agissait d'un produit avarié. Une offre imbattable.

— Littéralement imbattable. Ils paient le prix du marché pour les trois premières années, et nous écrasons leurs coûts fixes sur les deux dernières. Ils ne peuvent pas refuser. C'est mathématique.

— Mathématique.

Albert tendit finalement le bras. Ses doigts pâles, aux ongles coupés si ras qu'on pouvait en voir la chair rose à vif, saisirent la lisière du dossier. Il l'ouvrit. Le papier craqua. Victoria observa les

mouvements oculaires rapides de son patron, scannant les chiffres, les marges, les clauses d'intervention.

La ventilation continuait de vibrer sourdement. Victoria sentit une goutte de sueur unique et glacée se détacher de sa tempe pour glisser lentement le long de sa joue. Elle n'osa pas lever la main pour l'essuyer de peur de déclencher une remarque sur sa sueur. Elle fixa le reflet des néons sur le crâne dégarni d'Albert.

— C'est une capitulation, chuchota soudain Albert.

Victoria cilla. L'air dans la pièce sembla se raréfier brutalement, aspirant tout l'oxygène disponible. Sa poitrine se bloqua au milieu d'une inspiration.

— Pardon ?

— Ce n'est pas une offre, Victoria. C'est une génuflexion.

Il releva la tête. Son visage s'était durci. Ses narines étaient légèrement pincées.

— Je ne comprends pas, tenta de répondre Victoria, sa voix chevrotant une fraction de seconde avant qu'elle ne parvienne à la stabiliser. Le volume compense la remise. Nous rentabilisons l'équipement sur les deux premières années. C'est la stratégie que nous...

— J'ai lu les chiffres !

La voix d'Albert claqua comme un fouet. Victoria sentit ses épaules se contracter violemment, un réflexe de défense instinctif. L'écho de la voix rebondit contre les baies vitrées et les murs nus.

Albert se leva lentement. Le cuir de son fauteuil ergonomique à trois mille euros grinça sous son poids. Il posa ses deux mains à plat sur le bureau de verre, se penchant en avant. Son ombre s'allongea sur le sol, projetée par le plafonnier chirurgical.

— Tu leur as fait un prix, Victoria. Tu as posé le dossier sur la table, tu as souri, et tu as attendu qu'ils valident, comme une marchande de tapis bradant sa marchandise avant la pluie.

— J'ai négocié un contrat de trois millions d'euros, Albert. Ma chemise est trempée de sueur depuis 6 heures du matin. J'ai passé quatre semaines à construire ce...

— As-tu obtenu leur signature ce matin ? la coupa-t-il, la voix redescendue d'un octave, vibrante d'une tension contenue.

Les mâchoires de Victoria se desserrèrent. Le vide se fit dans son esprit. Elle regarda les mains de son patron, immobiles, plaquées contre la vitre.

— Ils... le comité de direction se réunit jeudi pour la validation

finale. C'est la procédure chez Sauroines.

Albert laissa échapper un rire sec, bref, semblable au bruit d'un vaporisateur de produit à vitres.

— La procédure. Bien sûr. Et toi, tu as accepté d'attendre. Tu as posé tes armes, poli tes chaussures, et tu es sortie de leur salle de réunion en espérant qu'ils te rappellent.

L'étau autour de la gorge de Victoria se resserra. Elle sentit ses poumons brûler. Elle voulut répliquer, sortir une de ses phrases caustiques habituelles pour désamorcer la folie d'Albert, l'envoyer paitre avec humour, mais ses cordes vocales refusèrent de coopérer. La fatigue la rattrapait, écrasante, dévorant le sarcasme qui lui servait habituellement de bouclier. Ses bras tombèrent le long de son corps, lestés par un épuisement soudain et absolu.

Albert la fixait. Ses pupilles étaient contractées.

***

Le silence qui suivit ne dura pas vraiment. Il se mit à vibrer.

Pas un silence vide, mais un silence tendu comme un fil électrique prêt à rompre, chargé d’un bourdonnement presque imperceptible. Victoria sentit ce bruit avant même de l’entendre vraiment. Il s’installait derrière ses oreilles, remontait le long de sa nuque, s’accrochait à la base de son crâne.

Albert ne bougeait plus.

Ses mains étaient toujours posées à plat sur le bureau, doigts écartés avec une précision presque géométrique. Ses phalanges blanchissaient légèrement sous la pression. Ses épaules, en revanche, s’étaient figées. Complètement. Comme si chaque muscle avait été verrouillé à clé.

Victoria connaissait ce moment.

Le moment où il recalculait.

Elle inspira lentement par le nez, mais l’air lui sembla insuffisant, trop sec, presque abrasif. Sa langue se colla à son palais. Elle avala, sans parvenir à humidifier quoi que ce soit.

— Donc, reprit Albert doucement.

Sa voix avait changé.

Elle s’était lissée. Nettoyée. Trop propre.

— Si je comprends bien… tu es sortie de ce rendez-vous sans signature.

Chaque mot était détaché. Pesé. Déposé avec une précision

clinique.

Victoria hocha légèrement la tête.

Ce simple mouvement lui donna l'impression que sa nuque grinçait de l'intérieur.

— Le process de validation—

— Non.

Albert leva un doigt.

Un seul.

Et tout s'arrêta.

Le geste n'était pas brusque. Au contraire. Lent. Délibéré. Mais il coupa la phrase comme une lame.

— On ne va pas se cacher derrière des mots creux comme "process", Victoria. On va parler concret.

Il se redressa légèrement. Pas entièrement. Juste assez pour retirer une partie de son poids du bureau. Ses mains glissèrent de quelques millimètres sur le verre, produisant un frottement aigu.

Victoria sentit ses épaules se contracter malgré elle.

— Concret, continua-t-il, c'est très simple. Tu avais en face de toi un décideur.

— Oui.

— Un décideur avec un budget.

— Oui.

— Un besoin identifié.

— Oui.

— Et tu es repartie… sans engagement.

Il marqua une pause.

Le tic-tac de l'horloge sembla soudain énorme. Chaque seconde frappait comme un marteau dans la tempe de Victoria.

— Explique-moi ça.

Victoria ouvrit la bouche.

Rien ne sortit.

Une chaleur brutale lui monta au visage, puis redescendit aussitôt, laissant derrière elle une sensation de froid étrange, comme si sa peau avait été brièvement brûlée puis exposée à l'air glacé.

— Ils ne peuvent pas signer seuls, dit-elle enfin. Il y a un comité, des validations internes, c'est une chaîne de magasins, pas une PME —

— Mauvaise réponse.

Albert se redressa complètement cette fois.

Le cuir du fauteuil gémit derrière lui. Il contourna lentement le bureau.

Victoria sentit immédiatement la différence.

La distance.

Réduite.

Chaque pas d'Albert sur le parquet produisait un son mat, régulier. Contrôlé. Il s'arrêta à moins d'un mètre d'elle.

Trop près.

Elle sentit une odeur très légère — savon antiseptique, alcool, quelque chose de médical. Propre au point d'en devenir agressif.

— Mauvaise réponse, répéta-t-il. Parce que tu décris leur fonctionnement. Pas ton rôle.

Ses yeux se plantèrent dans les siens.

Fixes. Sans cligner.

Victoria sentit ses propres paupières devenir soudain trop lourdes, comme si chaque battement demandait un effort disproportionné.

— Ton rôle, c'est de faire en sorte que leur "process" devienne une formalité. Pas une excuse.

Il pencha légèrement la tête.

— Tu sais comment on fait ça ?

Victoria ne répondit pas.

Ses doigts se crispèrent lentement le long de sa cuisse. Le tissu de son pantalon se plissa sous la pression.

— On verrouille, dit Albert.

Il leva la main et dessina dans l'air une série de gestes précis, presque chorégraphiés.

— On identifie le point de douleur. On amplifie le besoin. On réduit la perception du risque. Et surtout…

Il s'arrêta.

Un sourire très léger apparut.

Pas chaleureux. Pas vraiment.

Quelque chose de sec. Fonctionnel.

— On crée l'urgence.

Victoria sentit son estomac se contracter violemment. Albert était là devant elle, presque figé dans son geste, comme s'il venait de lancer un sort magique. *On crée l'urgence…*

— Je l'ai fait, répondit-elle. Ils ont une problématique de coûts de maintenance, une pression sur leurs marges, et—

— Non.

Le mot tomba comme un couperet.

Albert fit un pas de plus.

Victoria recula instinctivement d'un demi-pas.

Son talon heurta légèrement le pied de la chaise derrière elle. Le choc remonta le long de sa jambe comme une décharge.

— Tu as présenté, dit-il. Tu n'as pas vendu.

Il leva la main, paume ouverte, comme pour illustrer quelque chose de simple.

— Présenter, c'est réciter. Vendre, c'est obtenir un oui.

Il la regarda de haut en bas.

Pas comme un homme regarde une personne.

Comme on évalue un objet défectueux.

— Tu connais la différence ?

La question resta suspendue.

Victoria sentit sa mâchoire se serrer.

Un muscle tressaillit juste sous son œil gauche.

— Oui.

— Non.

Albert secoua légèrement la tête.

— Si tu la connaissais, on n'aurait pas cette conversation.

Un silence. Puis il soupira. Pas un soupir de fatigue. Un soupir de déception calculée.

— Reprenons depuis le début. Niveau un.

Le mot "niveau" resta accroché dans l'air. Comme un nouveau sort magique.

— Imaginons, continua Albert, que tu sois face à un client qui hésite.

Il se mit à marcher lentement devant elle, comme un professeur dans une salle de classe.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Victoria répondit mécaniquement :

— Je reformule son besoin, je renforce la valeur de l'offre, je—

— Non.

Encore. Toujours ce même ton. Plat. Définitif. Albert s'arrêta.

— Tu poses une question ferme.

Victoria cligna des yeux.

— Pardon ?

— Une question. Fermée. Qui appelle un engagement.

Il croisa les bras.

— "Si je peux garantir une réduction immédiate de vos coûts

opérationnels de 12%, est-ce qu'on peut avancer ensemble aujourd'hui ?"

Il la fixa.

— Tu vois la différence ?

Victoria sentit ses tempes pulser.

— C'est… basique, Albert.

— Exactement.

Le sourire revint. Plus marqué cette fois.

Et plus tranchant.

— Basique.

Il s'approcha encore.

— Et pourtant, visiblement, ça t'échappe.

La phrase resta suspendue.

Victoria sentit quelque chose se fissurer. Pas encore une rupture. Mais une tension. Une ligne qui commence à craquer. Elle inspira.

Trop vite.

L'air entra brutalement dans ses poumons, provoquant une légère toux qu'elle étouffa aussitôt.

— Je n'étais pas face à un acheteur junior, dit-elle, la voix plus basse. C'est un directeur des achats groupe. Il ne signe pas sous pression directe, il—

— Tout le monde signe sous pression.

Albert ne haussa pas la voix. Mais chaque syllabe sembla s'étendre à l'infini.

— La seule question, c'est : est-ce que tu sais créer la pression ?

Il se pencha légèrement vers elle.

— Ou est-ce que tu attends gentiment qu'on te dise oui ?

Victoria sentit ses doigts trembler. Très légèrement. Presque imperceptiblement.

Elle les serra plus fort.

Ses ongles s'enfoncèrent dans sa paume. La douleur, fine et précise, l'aida à rester ancrée.

— J'ai sécurisé le terrain, dit-elle. Ils sont acquis à notre solution.

— "Acquis".

Albert répéta le mot comme s'il testait un produit suspect.

— C'est fascinant.

Il se redressa.

— Tu utilises des mots qui donnent l'illusion du contrôle.

Il fit un geste circulaire de la main.

— “Acquis”. “Imbattable”. “Validé jeudi”.

Il planta son regard dans le sien.

— Mais dans la réalité ?

Il marqua une pause.

— Tu n’as rien.

Le mot tomba. Lourd. Définitif. Victoria sentit un vide brutal dans son ventre. Comme si le sol s’était légèrement dérobé sous ses pieds.

— J’ai une probabilité de signature très élevée.

— Une probabilité ?

Albert hocha lentement la tête.

— Donc, toujours rien.

Il se détourna d’elle et retourna vers le bureau.

Chaque pas semblait parfaitement mesuré.

Il reprit le dossier rouge, le referma d’un geste net, puis le tapota deux fois sur la surface pour en aligner les bords.

— Tu sais ce que je vois, Victoria ?

Elle ne répondit pas.

— Je vois quelqu’un qui travaille beaucoup.

Il leva les yeux.

— Qui connaît ses produits.

Un léger temps.

— Qui est… impliqué.

Encore une pause.

Puis :

— Mais qui ne sait pas conclure.

La phrase glissa lentement, presque doucement. Et c’est précisément ce qui la rendit plus violente. Victoria sentit sa gorge se serrer. Ses lèvres s’entrouvrirent légèrement, mais aucun son ne sortit. Son rythme cardiaque accéléra brusquement. Trop vite. Trop fort. Chaque battement cognait contre ses tempes.

— Et dans ce métier, continua Albert, quelqu’un qui ne conclut pas…

Il haussa légèrement les épaules.

— C’est un coût.

Le mot resta suspendu.

Victoria sentit la chaleur revenir dans son visage, mais cette fois mélangée à quelque chose de plus froid. Plus dur.

Ses épaules se redressèrent légèrement. Pas par assurance. Par réflexe. Comme un corps qui refuse de s’effondrer.

— J'ai construit le plus gros deal de l'année, dit-elle, plus lentement. Et tu me parles comme si j'avais raté un appel de prospection.

Albert la regarda. Longuement. Sans répondre.

Ce silence-là était différent. Moins contrôlé. Plus dense.

Quelque chose commençait à bouger sous la surface.

Mais il ne lâcha pas. Pas encore.

— Justement, dit-il finalement.

Très calme.

— Plus c'est gros…

Il posa le dossier sur le bureau.

— Plus l'erreur est grave.

Victoria sentit sa respiration se bloquer une fraction de seconde.

Puis repartir. Irrégulière. Elle ne dit rien.

Mais tout son corps parlait pour elle maintenant.

Ses épaules rigides. Sa nuque tendue. Ses doigts crispés. Et ce regard. Fixe. Qui ne baissait plus. L'illusion de la normalité avait disparu.

Complètement.

Et ce qui la remplaçait n'était plus du professionnel.

C'était autre chose. Quelque chose de plus personnel.

De plus dangereux.

***

Quelque chose lâcha.

Pas un bruit franc. Pas une cassure nette.

Plutôt un glissement.

Comme une plaque de glace qui se détache lentement avant de céder d'un coup.

Victoria resta immobile une seconde de trop. Son regard ne quittait plus Albert, mais il avait changé. Moins défensif. Moins calculé. Plus fixe. Presque vide.

Le bourdonnement de la ventilation sembla soudain monter d'un cran, ou peut-être que c'était son sang qui battait trop fort dans ses oreilles. Ses tempes pulsaient avec une régularité douloureuse. Chaque battement envoyait une onde chaude jusque derrière ses yeux.

Elle inspira. L'air entra mal. Coincé. Comme si quelque chose bloquait au niveau de sa poitrine.

— Un coût, répéta-t-elle.

Sa voix était basse. Mais elle vibrait.

Albert ne répondit pas. Il l'observait, immobile, comme on observe une réaction chimique instable.

— Un coût, reprit-elle, un peu plus fort.

Ses doigts quittèrent enfin sa paume. De fines marques rouges en forme de demi-lunes apparurent brièvement avant de pâlir.

Elle fit un pas en avant.

Un seul.

— Tu sais combien d'heures j'ai bossé sur ce dossier ?

Sa gorge se serra au milieu de la phrase. Elle déglutit, avec difficulté. Sa langue avait un goût métallique.

— Combien de nuits ?

Sa voix monta légèrement. Pas encore un cri. Mais plus un simple échange.

Albert plissa très légèrement les yeux.

— Ce n'est pas le sujet—

— Si, c'est le sujet.

Le mot sortit plus vite que prévu. Plus tranchant.

Victoria cligna des yeux, comme surprise par sa propre voix.

Un silence. Court. Chargé. Son cœur accéléra encore.

Trop vite.

Une chaleur brutale remonta le long de sa colonne vertébrale, jusque dans sa nuque. Elle sentit une goutte de sueur glisser lentement entre ses omoplates.

— Parce que toi, tu parles de résultat comme si tout existait dans le vide, continua-t-elle, les mots se mettant à sortir plus facilement maintenant. Comme si le reste… n'existait pas.

Elle fit un geste vague de la main. Imprécis. Contrairement à son habitude.

— Les équipes sous-staffées. Les plannings impossibles. Les clients qu'on récupère déjà insatisfaits parce qu'on a coupé dans les coûts partout.

Albert se redressa imperceptiblement.

Ses épaules se tendirent.

— Attention, Victoria.

Sa voix avait vraiment changé. Plus grave. Plus froide. Elle ne s'arrêta pas. Elle ne pouvait plus.

Quelque chose s'était ouvert. Et ça débordait.

— Non, attends.

Elle leva la main à son tour. Geste miroir. Tremblante.

— Attends, pour une fois.

Sa respiration devenait irrégulière. Trop courte. Trop rapide. Elle sentit un léger vertige, comme si la pièce avait perdu en stabilité.

Elle s'accrocha au bord du bureau du bout des doigts. Le verre était froid. Anormalement froid.

— Tu veux parler de conclusion ? Très bien.

Un rire bref lui échappa.

Sec.

Presque étranglé.

— On conclut comment, exactement, quand derrière, on n'a pas les moyens d'exécuter correctement ?

Albert fit un pas vers elle.

— Ça suffit.

— Non.

Cette fois, c'était clair. Net. Victoria releva la tête.

Ses yeux brillaient légèrement. Pas de larmes. Pas encore. Mais quelque chose de saturé.

— Non, ça suffit pas.

Sa voix trembla sur la fin, mais elle continua.

— Parce que je suis fatiguée, Albert.

Le mot tomba. Simple. Brut.

Elle resta immobile après l'avoir dit. Comme si elle venait de poser quelque chose de lourd entre eux.

Le silence qui suivit était différent. Moins stratégique. Plus réel.

— Fatiguée de compenser, continua-t-elle à voix basse. Fatiguée de vendre des promesses que les équipes terrain doivent ensuite rattraper à la main parce qu'on a tiré sur tous les budgets.

Ses doigts glissèrent légèrement sur le bureau. Elle resserra sa prise.

— Fatiguée de venir ici tous les matins en sachant que quoi que je fasse, ce ne sera jamais suffisant.

Sa voix se fissura. Très légèrement.

Elle inspira brusquement pour la stabiliser.

— Et surtout—

Elle hésita. Une fraction de seconde. Mais trop tard.

— Surtout de me faire traiter comme si j'étais une débutante.

Le mot resta suspendu. Albert ne bougeait plus.

Du tout.

Même le clignement de ses yeux semblait s'être arrêté.

Victoria sentit une pression étrange derrière ses côtes. Comme si quelque chose poussait de l'intérieur.

— J'ai quinze ans de métier, Albert.

Sa voix était plus basse maintenant. Plus dense.

— Quinze ans.

Elle planta son regard dans le sien.

— Et tu es en train de m'expliquer comment poser une question ferme.

Un souffle lui échappa. Mi-rire. Mi-épuisement.

— Sérieusement ?

Albert inspira lentement. Très lentement. Sa poitrine se souleva à peine. Ses mâchoires, elles, se contractèrent. Un muscle battait le long de sa joue.

— Tu confonds tout, dit-il.

Calme.

Trop calme.

Victoria secoua la tête.

— Non.

Elle avala difficilement.

Sa gorge brûlait.

— Non, justement.

Elle sentit son cœur cogner contre ses côtes.

Fort.

Irrégulier.

— Je commence à voir très clair.

La phrase resta en suspens.

Danger.

— Ah oui ?

Le ton d'Albert avait changé.

Plus bas.

Plus serré.

— Très clair sur quoi ?

Victoria aurait pu s'arrêter là.

Elle le sentit.

Physiquement.

Comme une marche au bord d'un escalier qu'on peut encore éviter.

Son corps lui envoyait des signaux. Ses mains froides. Sa respiration instable. Cette fatigue écrasante qui lui tirait les épaules

vers le bas. Mais quelque chose d'autre poussait. Plus fort.

— Si la boîte est sous pression, ce n'est pas uniquement à cause des ventes.

Le silence tomba. Brutal. Total. Même la ventilation sembla s'effacer.

Albert ne cligna pas. Pas immédiatement. Puis, très lentement :

— Pardon ?

Un seul mot. Chargé. Victoria sentit son estomac se contracter violemment.

Trop tard.

— On coupe partout, Albert.

Sa voix était plus faible maintenant. Elle continua.

— Sur les équipes. Sur le matériel. Sur la qualité d'exécution.

Chaque mot semblait lui coûter un effort physique.

— Et derrière, on s'étonne que les clients hésitent ? Qu'ils demandent des garanties ? Qu'ils ne signent pas immédiatement ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas un problème de savoir conclure.

Elle le regarda. Vraiment.

— C'est un problème de structure.

Le mot resta. Suspendu. Comme une erreur irréversible. Albert ne bougeait plus. Mais quelque chose avait changé.

Son regard. Plus dur. Plus étroit.

Ses narines se dilatèrent légèrement. Une respiration plus profonde. Plus lourde.

— Donc, résuma-t-il lentement…

Chaque mot était étiré.

— Si je comprends bien…

Il fit un pas.

Vers elle.

— Tu es en train de m'expliquer…

Encore un pas.

— Que si tu ne signes pas…

Il s'arrêta.

Très près.

— C'est de ma faute.

Victoria sentit un frisson lui parcourir le dos.

Pas de froid.

Autre chose.

— Je dis que ce n'est pas uniquement—

— Oui ou non ?
La coupure fut immédiate.
Violente.
Victoria resta figée.
Ses doigts se crispèrent à nouveau.
Sa respiration se bloqua une fraction de seconde.
Puis :
— Oui.
Très bas.
Mais audible.
Et là—
Quelque chose céda.
Pas chez elle.
Chez lui.
Le visage d'Albert se ferma complètement.
Comme une porte qu'on claque.
Ses traits se durcirent.
Sa mâchoire se verrouilla.
Et dans ses yeux—
Plus rien de professionnel.
Rien de stratégique.
Juste une atteinte.
Directe.
À l'ego.
Son ego.
L'air dans la pièce devint soudain plus lourd.
Plus dense.
Presque difficile à traverser.
Victoria le sentit immédiatement.
Dans son ventre.
Dans sa poitrine.
Dans la manière dont ses épaules se tendirent encore un peu plus.
Elle venait de franchir une ligne.
Et il n'y aurait pas de retour.

***

Le mot resta suspendu.
— Oui.

Il ne résonna pas.

Il s'enfonça.

Directement.

Albert ne bougea pas pendant une fraction de seconde trop longue. Le temps sembla s'épaissir autour de lui, comme si l'air devenait visqueux.

Puis ses doigts se contractèrent.

Lentement.

Très lentement.

Les tendons apparurent sous sa peau, tirant légèrement sur ses articulations. Ses mains, jusque-là parfaitement maîtrisées, tremblèrent d'un tremblement infime mais continu, comme une vibration interne impossible à contenir.

Sa respiration changea.

Plus bruyante.

Plus profonde.

Et surtout… moins régulière.

Victoria le vit.

Elle le sentit avant même de l'analyser.

Le basculement.

Quelque chose venait de se rompre du côté d'Albert.

— Très bien.

Sa voix sortit plus grave.

Mais elle était instable.

Comme si chaque mot devait franchir un obstacle.

Il recula d'un pas.

Puis d'un autre.

Pas pour fuir.

Pour reprendre de l'espace.

— Très bien, répéta-t-il.

Il passa une main sur son visage.

Geste rapide.

Presque brusque.

Comme s'il cherchait à remettre ses traits en place.

Mais ça ne fonctionnait pas complètement.

Sa mâchoire restait serrée.

Trop serrée.

— Donc maintenant…

Il la regarda.

Directement.

— Maintenant, on en est là.

Le ton monta d'un cran.

Pas encore un cri.

Mais plus aucune tentative de neutralité.

— Tu viens dans mon bureau…

Un pas de plus vers elle.

— Tu échoues à signer le plus gros contrat de l'année…

Encore un pas.

— Et tu trouves le moyen de m'expliquer que c'est ma gestion le problème.

Victoria ne recula pas cette fois.

Mais son corps, lui, réagit.

Ses épaules se raidirent.

Sa nuque se tendit.

Son cœur accéléra à nouveau, frappant contre sa cage thoracique avec une violence sourde.

— Je n'ai pas échoué, dit-elle.

Sa voix était plus basse.

Mais ferme.

— Le contrat est en bonne voie—

— Tais-toi.

Le mot claqua.

Brutal.

Albert ne criait pas encore.

Mais il n'y avait plus aucun filtre.

— Tu vas te taire et m'écouter.

Victoria sentit une montée de chaleur brutale dans sa poitrine.

Quelque chose de plus vif.

Moins épuisé.

Plus… tranchant.

— Non.

C'était sorti tout seul.

Albert se figea.

Complètement.

Le silence qui suivit fut presque irréel.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Très bas.

Très dangereux.

Victoria sentit ses doigts trembler.

Mais elle les laissa visibles.

Pas cachés.
— J'ai dit non.
Sa respiration était rapide.
Trop.
Elle sentit un léger vertige, mais resta droite.
— Tu ne me parles pas comme ça.
Albert eut un rire bref.
Sec.
Mais cette fois, il n'y avait rien d'ironique.
— Je te parle exactement comme je veux.
Il fit un pas brutal vers elle.
Le parquet claqua sous son pied.
— Tu es dans mon entreprise.
Chaque mot était appuyé.
— Dans mon bureau.
Encore un pas.
— Avec mon client.
Il pointa le dossier rouge du doigt.
— Et tu viens m'expliquer—
— Notre client.
La correction fut immédiate.
Presque réflexe.
Albert s'interrompit.
Juste une seconde.
Mais assez pour que la tension monte encore d'un cran.
— Pardon ?
— Notre client.
Victoria soutenait son regard.
Ses yeux brillaient plus nettement maintenant.
Pas de faiblesse.
Autre chose.
— Celui que j'ai décroché.
Le silence revint.
Mais il n'avait plus rien de passif.
C'était un champ de mines.
Albert inspira profondément.
Sa poitrine se souleva de manière plus visible cette fois.
— Tu es en train de dépasser les limites.
Chaque mot était lent.
Articulé.

— Non.
Victoria secoua légèrement la tête.
— Les limites, ça fait longtemps qu'elles sont dépassées.
Elle sentit ses jambes devenir légèrement instables.
La fatigue revenait.
Violente.
Comme une vague.
Mais elle continua.
— Les horaires. La pression. Les remarques.
Sa voix trembla légèrement.
Mais elle ne s'arrêta pas.
— Les humiliations constantes.
Le mot resta.
Lourd.
Albert eut un mouvement brusque.
— Humiliations ?
Il la fixa.
Incrédule.
Puis son visage se déforma.
— Tu appelles ça des humiliations ?
Sa voix monta enfin.
Clairement.
— Je fais mon travail !
Le volume remplit la pièce.
Résonna contre le verre.
— Je dirige une entreprise !
Il frappa du plat de la main sur le bureau.
Le choc fit vibrer le verre.
Victoria sursauta malgré elle.
— Et toi—
Il pointa un doigt vers elle.
— Toi, tu es incapable d'assumer la pression qui va avec !
Chaque mot était un coup.
— Tu préfères quoi, Victoria ? Qu'on perde le contrat ? Qu'on coule ?
Il fit un geste large.
Désordonné.
— Parce que c'est ça, la réalité !
Son visage était rouge maintenant.
Ses traits tirés.

— Et pendant que moi je tiens cette boîte à bout de bras—
— À bout de contrôle, corrigea-t-elle.
C'était sorti doucement.
Mais distinctement.
Albert s'arrêta net.
Silence.
Un vrai.
Lourd.
Puis—
— Dégage.
Le mot tomba.
Froid.
Mais chargé d'une violence contenue.
Victoria resta immobile.
Une seconde.
Deux.
Puis quelque chose en elle céda définitivement.
Pas dans le conflit.
Dans l'énergie.
Ses épaules s'affaissèrent légèrement.
Sa respiration devint irrégulière.
Elle détourna enfin le regard.
Pas par soumission.
Par épuisement.
Elle se baissa lentement pour récupérer sa mallette.
Le geste lui sembla étrangement difficile.
Ses doigts mirent une seconde de trop à attraper la poignée.
Elle la souleva.
Le poids tira sur son bras comme si la gravité avait augmenté.
— Très bien, dit-elle.
Sa voix était plus basse.
Plus vide.
— Je vais rentrer.
Elle se redressa.
Ses jambes protestèrent légèrement.
— Parce que je suis à bout.
Le mot resta.
Sans effet dramatique.
Juste vrai.
Albert ne répondit pas.

Il la regardait.
Respiration encore lourde.
— Et je vais prendre du repos.
Elle ajusta la sangle sur son épaule.
Le cuir grinça légèrement.
— Parce que là, je ne suis plus en état de travailler correctement.
Elle fit un pas vers la porte.
Ses mouvements étaient mécaniques maintenant.
— Et probablement—
Elle s'arrêta.
Main sur la poignée.
Ses doigts tremblaient légèrement contre le métal froid.
Elle inspira.
Une dernière fois.
Puis, sans se retourner :
— Je vais aussi demander conseil à mon avocat.
Le silence explosa.
Pas en bruit.
En tension.
Albert ne bougea pas immédiatement.
Mais quelque chose dans son visage changea.
Radicalement.
— Ton… quoi ?
Très bas.
Victoria ferma brièvement les yeux.
Une seconde.
Comme pour se stabiliser.
Puis elle les rouvrit.
— Mon avocat.
Sa voix était plus ferme qu'avant.
Étrangement.
— Pour harcèlement moral.
Chaque mot était bien distinct.
— Et comportement inadmissible.
Elle tourna légèrement la tête.
Juste assez pour qu'il voie son profil.
— Parce que ce qui se passe ici—
Une micro-pause.
— Ce n'est pas normal.

Le silence qui suivit fut total.

Puis—

Le bruit.

Une chaise renversée.

Brutal.

Albert venait de la pousser sans même s'en rendre compte.

— Tu dépasses les bornes !

Cette fois, il criait.

Vraiment.

Victoria ouvrit la porte et sortit.

Sans courir.

Mais vite.

Derrière elle—

— Tu crois que tu peux me menacer ?

La voix d'Albert la suivait déjà.

— Après ce que je t'ai donné ?

Le couloir semblait plus long qu'avant. Ou peut-être que ses jambes répondaient moins bien.

— Tu reviens ici tout de suite !

Elle continua. Tout droit.

Ses doigts serrés autour de la sangle. Son cœur battant trop vite.

— Victoria !

Elle ne se retourna pas. Mais elle entendit. Le pas derrière elle. Rapides. Lourds.

La porte du bureau claqua violemment contre le mur.

Et cette fois—

Il la suivait.

***

La lumière du couloir frappa Victoria de plein fouet.

Plus blanche.

Plus crue.

Elle lui donna l'impression d'être exposée, comme si chaque défaut, chaque tremblement devenait soudain visible.

Elle avança.

Un pas.

Puis un autre.

Ses talons frappaient le sol avec une régularité imparfaite. Un léger décalage s'installait entre chaque appui, presque

imperceptible, mais suffisant pour trahir ce qui se passait sous la surface.

Ses jambes répondaient.

Mais mal.

Comme si les messages nerveux mettaient trop de temps à descendre.

— Victoria !

La voix derrière elle éclata dans le couloir.

Violente.

Déformée.

Elle ne se retourna pas.

Sa gorge se resserra immédiatement. L'air sembla plus difficile à avaler. Elle inspira trop vite, trop court. Une pointe aiguë lui traversa la poitrine.

Continuer.

Juste continuer.

Le couloir s'étirait devant elle, long, bordé de parois vitrées derrière lesquelles s'alignaient des bureaux impeccablement rangés. Trop rangés. Chaque écran, chaque stylo, chaque dossier semblait placé avec une précision suspecte.

Une mise en scène.

— Tu reviens ici immédiatement !

Les pas d'Albert résonnaient maintenant.

Rapides.

Lourds.

Désynchronisés.

Rien à voir avec la mécanique contrôlée de quelques minutes plus tôt.

Victoria accéléra.

Ses doigts se resserrèrent autour de la sangle de sa mallette. Le cuir glissa légèrement sous sa paume moite. Elle corrigea sa prise.

Ne pas lâcher.

Surtout pas.

À sa gauche, une porte vitrée s'ouvrit légèrement.

Un visage apparut.

Puis se figea.

Une assistante.

Jeune.

Les yeux écarquillés.

Elle croisa le regard de Victoria une fraction de seconde.

Et immédiatement—
Elle baissa les yeux.
La porte se referma doucement.
Comme si rien ne s'était passé.
Le bruit derrière elle se rapprochait.
— C'est comme ça que tu gères un désaccord ?
La voix d'Albert était plus proche maintenant.
Trop proche.
— Tu fuis ?
Un rire nerveux, déformé, traversa le couloir.
— Pathétique !
Victoria sentit une chaleur monter brutalement dans ses joues.
Pas de honte.
Pas vraiment.
Plutôt une surcharge.
Tout était trop.
Le bruit.
La lumière.
Le rythme de son cœur.
Elle tourna à l'angle du couloir.
L'open space s'ouvrit devant elle.
Large.
Silencieux.
Et rempli.
Des dizaines de postes.
Des écrans.
Des silhouettes.
Toutes immobiles.
Ou presque.
Le bruit de ses talons attira les regards.
Un à un.
Comme une vague lente.
Les têtes se levèrent.
Les claviers cessèrent.
Les conversations moururent avant même d'avoir commencé.
Victoria sentit leurs regards.
Sur elle.
Sur sa démarche.
Sur son visage.
Elle n'avait pas besoin de les voir pour les sentir.

Une pression diffuse.

Partout.

— Continuez de travailler !

La voix d'Albert éclata derrière elle.

Trop forte.

Elle traversa l'espace comme une décharge.

Plusieurs employés sursautèrent.

Un homme près de l'imprimante fit tomber une liasse de papier. Les feuilles glissèrent au sol dans un bruit sec.

Il ne se baissa pas immédiatement.

Figé.

Puis, lentement, il s'accroupit pour les ramasser, les gestes maladroits.

Victoria continua d'avancer.

Tout droit.

Les ascenseurs.

Au fond.

Encore loin.

Chaque pas devenait plus lourd.

Ses cuisses brûlaient légèrement.

Sa respiration était irrégulière maintenant. Trop rapide. Elle sentit une pointe d'étourdissement. Les contours de sa vision vacillèrent brièvement.

— Tu crois vraiment que tu vas t'en sortir comme ça ?

Albert était dans l'open space maintenant.

Sa présence remplissait l'espace.

Écrasante.

— Tu quittes ton poste en pleine journée !

Sa voix rebondissait sur les surfaces vitrées.

— Tu menaces ton employeur !

Victoria sentit ses épaules se contracter à chaque mot.

Mais elle ne s'arrêta pas.

À sa droite, deux commerciaux assis côte à côte fixaient leurs écrans.

Immobiles.

Leurs mains posées sur leurs claviers sans bouger.

Le curseur clignotait.

Inutilement.

L'un d'eux avala difficilement.

Sa pomme d'Adam monta puis redescendit lentement.

Ils ne regardaient pas Victoria.
Ils ne regardaient pas Albert.
Ils regardaient… ailleurs.
N'importe où sauf là.
— C'est une faute grave !
Albert se rapprochait encore.
Victoria entendait sa respiration maintenant.
Courte.
Irrégulière.
Chargée.
— Tu te rends compte de ce que tu fais ?
Elle arriva à mi-chemin.
Ses doigts tremblaient plus franchement.
Elle ajusta sa mallette.
Encore.
Geste inutile.
Mais nécessaire.
Tenir quelque chose.
— Réponds-moi !
Le cri claqua.
Plusieurs personnes sursautèrent.
Une femme près de la baie vitrée baissa brusquement la tête vers son clavier, tapant au hasard, produisant une série incohérente de frappes.
Victoria continua.
Ses talons frappaient plus fort maintenant.
Moins contrôlés.
Son souffle devenait audible.
Elle sentait sa gorge brûler.
— Tu es en train de détruire ta carrière !
Les mots la frappèrent dans le dos.
Un à un.
Comme des projectiles.
Mais quelque chose avait changé.
Ils glissaient.
Moins profondément.
Comme si elle n'avait plus la capacité de les absorber.
Devant elle—
Les ascenseurs.
Enfin.

Les portes métalliques.

Fermées.

Un voyant lumineux.

Elle accéléra légèrement.

Son pied glissa presque sur le sol lustré. Elle se rattrapa de justesse. Une décharge remonta le long de sa cheville.

— Victoria !

Il était juste derrière elle maintenant.

Elle le sentait.

Sa présence.

Sa chaleur.

Sa colère.

Elle appuya sur le bouton.

Le plastique s'enfonça avec un petit clic sec.

Le voyant s'alluma.

Rouge.

Attente.

Toujours l'attente.

Elle fixa les portes.

Sans cligner.

Son reflet déformé lui renvoya une image qu'elle mit une seconde à reconnaître.

Traits tirés.

Peau pâle.

Yeux brillants.

Trop brillants.

Une mèche collée à sa tempe.

Sa respiration saccadée.

— Regarde-moi quand je te parle !

La voix d'Albert éclata juste derrière son épaule.

Elle ferma brièvement les yeux.

Une seconde.

Pas pour obéir.

Pour tenir.

Quand elle les rouvrit, les portes étaient toujours fermées.

Le voyant clignotait.

Trop lentement.

— C'est terminé pour toi ici !

Le ton avait changé.

Moins explosif.

Plus froid.
Plus tranchant.
— Tu penses qu'un avocat va te sauver ?
Un souffle.
Tout près.
— Tu es remplaçable.
Le mot resta.
Suspendu.
Victoria sentit sa poitrine se resserrer d'un coup.
Pas de panique.
Pas cette fois.
Autre chose.
Une fatigue immense.
Qui avalait tout le reste.
Un déclic.
Derrière les portes.
Un mouvement.
Enfin.
Les panneaux commencèrent à s'écarter.
Lentement.
Trop lentement.
Albert fit un pas de plus.
Presque contre elle maintenant.
— Tu fais une erreur monumentale.
Chaque mot était bas.
Appuyé.
— Et tu vas—
Les portes s'ouvrirent complètement.
Victoria entra.
Immédiatement.
Sans se retourner.
Elle appuya sur le bouton du parking.
Son doigt trembla légèrement.
Puis se posa.
Clic.
Elle resta face aux portes.
Droite.
Figée.
Albert ne franchit pas le seuil.
Mais il était là.

À quelques centimètres.
— On n'en a pas fini.
La phrase tomba.
Lente.
Promesse plus que menace.
Victoria ne répondit pas.
Elle ne bougea pas.
Les portes commencèrent à se refermer.
Doucement.
Le visage d'Albert resta visible.
Tendu.
Rouge.
Les mâchoires serrées.
Ses yeux.
Fixes.
Brûlants.
Puis—
L'espace entre les portes coulissantes.
De plus en plus fin.
Puis rien.
Les portes se fermèrent complètement.
Le silence.
Brutal.
Total.
Le bourdonnement de l'ascenseur remplaça tout le reste.
Victoria resta immobile.
Ses épaules chutèrent légèrement.
Comme si quelque chose venait de céder définitivement.
À l'extérieur—
Personne ne bougeait.
L'open space restait figé.
Suspendu.
Albert, seul au milieu des bureaux, ne disait plus rien.
Mais personne ne reprenait vraiment son travail.
Les écrans restaient allumés.
Les mains en suspens.
Les regards bas.
Toujours pétris de peur.

Chapitre 3 : La femme du miroir

L’ascenseur s’arrêta avec un soubresaut mécanique.

Le petit *ding* électronique résonna d’une manière étrangement fausse, beaucoup trop joyeuse pour la cage thoracique de Victoria qui semblait s’être rétrécie de moitié. Les portes métalliques s’écartèrent dans un long râle graisseux, dévoilant le niveau -2.

L’air du parking souterrain la frappa comme une gifle froide.

Il sentait le salpêtre, la poussière de ciment et les gaz d’échappement rassis. Une odeur de sous-sol, d'oubli. Après l’atmosphère sur-filtrée et stérile du bureau d’Albert, cette crudité aurait dû la soulager. Au lieu de cela, elle lui glaça la sueur qui collait encore sa chemise à ses omoplates.

Elle fit un pas hors de la cabine de l’ascenseur.

Le silence ici n’avait rien à voir avec celui de l'open space. Ce n’était pas un silence de soumission, retenu par la peur. C’était un vide lourd, caverneux. À cette heure de l'après-midi, le parking n'était qu'un cimetière de tôles alignées. Personne ne quittait son poste avant dix-huit heures sous le règne d'Albert. Quitter le bâtiment maintenant, c'était une anomalie. Une effraction dans la matrice.

Victoria avança.

Le bruit de ses talons sur le béton brut déclencha un écho qui rebondit contre les murs lointains, revenant vers elle avec une demi-seconde de retard. *Clac... clac... clac.* On aurait dit que quelqu'un marchait juste derrière elle, imitant sa cadence.

Elle serra les dents. Sa mâchoire lui faisait mal, une douleur sourde irradiant jusqu'à ses tempes. L’adrénaline de l’affrontement commençait à refluer, la laissant exsangue. Ses jambes tremblaient, non plus de tension, mais d'une faiblesse musculaire profonde, comme si ses os s'étaient transformés en plomb fondu.

Au-dessus d'elle, les néons industriels grésillaient. L'un d'eux, à moitié grillé, clignotait de façon stroboscopique, projetant des flashs blafards sur le capot des voitures et étirant les ombres des immenses piliers porteurs.

Elle fouilla dans la poche de son manteau. Ses doigts, engourdis, durent s'y reprendre à trois fois pour agripper le boîtier de ses clés.

Clic-clic.

Les phares de sa berline s'allumèrent deux rangées plus loin,

perçant la pénombre poisseuse à cet endroit. Le bruit du déverrouillage résonna violemment.

Victoria accéléra le pas. Elle voulait juste s'asseoir. S'enfermer. Tirer un trait physique entre elle et ce bâtiment. Son pouce effleura la poignée glacée de la portière. Elle tira. Les gonds grincèrent. Elle se laissa littéralement tomber sur le siège en cuir, tirant la portière vers elle dans le même mouvement.

Le claquement sourd de l'habitacle la coupa instantanément du monde extérieur.

L'acoustique changea. Le bourdonnement des néons disparut. Seule restait sa propre respiration. Courte, sifflante, heurtant le silence de l'habitacle.

Elle laissa sa tête basculer en arrière contre l'appui-tête. Le cuir artificiel couina sous son poids. Elle ferma les yeux, écrasant ses paupières l'une contre l'autre jusqu'à voir exploser des petites taches lumineuses derrière ses rétines.

L'image du visage d'Albert, rouge, convulsé de rage, flotta dans cette obscurité artificielle. *Tu es remplaçable.* La phrase tourna dans son crâne, charriant avec elle une nausée acide qui lui remonta le long de l'œsophage.

Elle rouvrit les yeux en grand, cherchant à chasser l'image.

Son regard se posa droit devant elle, au-delà du pare-brise.

Et là.

Entre le pilier C4 et la camionnette grise de la comptabilité.

Quelque chose bougea.

Ce n’était pas un simple reflet. Pas un jeu de lumière provoqué par le néon défectueux. C’était une masse. Dense, noire. Une silhouette humaine qui venait de se détacher de l'ombre du béton pour glisser, sans le moindre bruit, vers la colonne suivante.

Le cœur de Victoria rata un battement. Un seul. Puis il repartit, explosant contre ses côtes avec une violence qui lui coupa le souffle.

Ses mains se refermèrent instinctivement sur le volant. Ses ongles, pourtant coupés court, égratignèrent le cuir usé. La chaleur refluait de ses doigts, la laissant glacée. Ses pupilles se dilatèrent, scrutant l’obscurité entre les deux véhicules.

Rien.

L'espace était vide. La colonne de béton ne projetait qu'une flaque d'ombre inerte.

— Arrête tes conneries, murmura-t-elle, la voix éraillée, ne reconnaissant presque pas son propre timbre.

Elle cligna des yeux, une fois, deux fois, frottant brutalement ses paupières avec le dos de sa main. Sa peau était poisseuse.

Son cerveau, saturé, refusait l'information. L'idée même d'une menace physique directe se heurtait au mur de son épuisement mental. La jauge d'alerte était déjà dans le rouge écarlate depuis l'altercation dans le bureau de verre. Il n'y avait plus de place pour la paranoïa d'un parking sombre.

C'est nerveux, se dit-elle, forçant un rictus sarcastique qui n'atteignit pas ses yeux. *Albert m'a tellement essorée que je commence à voir des inspecteurs du travail cachés derrière les piliers.*

L'humour grinçant, son ultime bouclier, s'interposa entre elle et la terreur primitive. Elle refusa de céder à l'instinct qui lui hurlait de vérifier, de verrouiller les portes, de se baisser. Elle n'avait tout simplement plus l'énergie d'avoir peur d'un fantôme quand le vrai monstre portait un costume sur mesure au huitième étage.

Elle inséra la clé dans le contact et tourna le poignet d'un coup sec.

Le moteur toussa, puis rugit, envoyant une vibration réconfortante à travers le châssis jusque dans la plante de ses pieds. Les phares s'allumèrent en plein phares, balayant la rangée de piliers d'un halo aveuglant.

Rien ne bougea dans la lumière. Juste la poussière en suspension qui dansait dans le faisceau jaune.

Victoria enclencha la marche arrière, le levier de vitesse accrochant légèrement sous sa poigne trop rigide. Les pneus crissèrent sur le ciment lisse. Sans accorder un dernier regard au pilier C4, elle braqua le volant.

La voiture bondit en avant vers la rampe de sortie, fendant l'obscurité blafarde du niveau -2, laissant derrière elle le bourdonnement des néons et l'ombre parfaite, immobile, qui s'était replaquée contre le béton dès l'allumage des phares.

***

La barrière métallique du parking se leva avec une lenteur agonisante.

Victoria gardait le pied écrasé sur la pédale de frein, le mollet tremblant de spasmes incontrôlables. Les essuie-glaces balayaient un pare-brise parfaitement sec dans un grincement de caoutchouc strident. Elle mit plusieurs secondes à comprendre que sa main

droite, crispée sur le commodo, les avait déclenchés par erreur. Elle repoussa la manette d'un coup sec. Le silence retomba dans l'habitacle.

La barrière disparut de son champ de vision. Elle relâcha la pression. La lourde berline s'inséra dans le flux de la circulation avec la fluidité d'un requin glissant dans des eaux sombres.

Ici, dans cet espace confiné de deux mètres carrés, l'air sentait le cuir neuf, son propre parfum boisé et le filtre à charbon de la climatisation réglée sur vingt et un degrés. Une bulle. Un caisson de décompression hermétique, isolé du monde extérieur par un double vitrage acoustique.

Elle roula.

Les lampadaires de la ville commençaient à s'allumer, projetant des flaques orangées sur le bitume. Victoria fixait la ligne blanche discontinue qui défilait au centre de la chaussée. Ses yeux la suivaient, mais son cerveau ne traitait plus l'information visuelle. Le paysage urbain n'était qu'un flou cinétique. Elle franchit une intersection. Puis une autre. Le feu était-il vert ? Elle n'en savait rien. Ses mains tournaient le volant avec la mémoire musculaire d'un automate programmé pour rentrer à la base.

Tu es incapable d'assumer la pression.

La voix d'Albert n'était pas un souvenir. Elle résonnait physiquement entre ses oreilles, rebondissant contre les parois de son crâne comme une balle de caoutchouc dur.

Tu es remplaçable.

La respiration de Victoria se bloqua. Sa cage thoracique semblait cerclée de fil de fer. Elle avala sa salive, mais sa gorge était tapissée de cendres. Une sueur glacée, résidu de l'adrénaline qui venait de déserter brusquement son système sanguin, séchait à la racine de ses cheveux, lui donnant des frissons. Ses doigts se resserrèrent sur le cuir du volant jusqu'à ce que ses jointures deviennent translucides.

Tu fuis ? Pathétique !

Le klaxon strident d'un taxi la ramena violemment à la réalité. Elle venait de mordre sur la voie de gauche. D'un coup de volant brusque, elle redressa la trajectoire. Le lourd châssis de la voiture tangua légèrement.

Elle expira d'un coup, l'air s'échappant de ses poumons dans un sifflement rauque. Il fallait que ça s'arrête. Ce disque rayé, cette boucle toxique qui continuait de la ronger de l'intérieur.

Son pouce droit glissa sur la branche du volant, cherchant la touche de commande vocale à l'aveugle. Le plastique s'enfonça sous la pression.

Un bip grave retentit dans les haut-parleurs de l'habitacle.

— Appeler Tom, ordonna-t-elle.

Sa propre voix la surprit. Éraillée, fragile. Une voix de convalescente.

Le système d'infodivertissement afficha un cercle bleu. La sonnerie d'attente emplit la voiture. Une tonalité. Deux tonalités. Trois.

À la quatrième, elle faillit raccrocher. L'idée de devoir articuler, de devoir construire des phrases cohérentes lui parut soudain insurmontable.

Un cliquetis de connexion coupa la sonnerie.

— Hey.

Un seul mot.

Mais la fréquence de la voix, grave, légèrement voilée par ce qui ressemblait au bruit de fond d'une rue animée, tapissa l'intérieur de la voiture. Le timbre de Tom n'avait rien à voir avec les inflexions chirurgicales et métalliques d'Albert. Il y avait de la texture, du souffle, du désordre dans sa voix. De la vie.

Victoria sentit ses épaules s'affaisser d'un centimètre contre le dossier du siège.

— Hey, répondit-elle, s'efforçant de garder une intonation neutre. Je te dérange ?

— Jamais. J'étais juste en train de chercher une bouteille pour ce soir chez Alfred. Tu préfères quoi ? Le caviste essaie de me refourguer un rouge nature qui sent la ferme, mais je sais que tu détestes ça.

Le flux naturel de ses paroles, ancré dans une réalité si simple, si banale, frappa Victoria avec la force d'un mur en briques. Un dîner. Du vin. Des amis. Le monde normal continuait de tourner pendant que le sien venait d'imploser dans un open space sous le regard terrifié d'une trentaine de clones en col blanc.

Elle ferma les yeux une fraction de seconde de trop au niveau d'un stop.

— Prends ce que tu veux, souffla-t-elle.

Il y eut un blanc sur la ligne. Moins d'une seconde. Tom avait l'oreille absolue pour ce genre de choses. C'était l'une des raisons pour lesquelles elle le gardait près d'elle depuis un mois. Il ne

survolait jamais les silences.

Le bruit de fond de la rue diminua. Il venait de s'isoler.

— Gare-toi.

Le ton avait changé. Plus de vin, plus de caviste. La voix s'était resserrée, concentrée.

— Je conduis, Tom. Je rentre chez-moi.

— Tu rentres à... il regarda probablement sa montre... seize heures quarante ? Qu'est-ce que tu as ? Tu devais boucler le dossier Sauroines, non ?

Elle laissa sa tête basculer légèrement, sa tempe venant frôler la vitre froide de la portière. Le contact glacé lui fit du bien.

— Le dossier est bouclé, laissa-t-elle tomber, la phrase accompagnée d'un rictus amer que Tom ne pouvait pas voir, mais qu'il devina certainement.

— Victoria. Qu'est-ce qui s'est passé ?

La douceur de la question fit vaciller ses défenses. Elle s'était blindée pour encaisser des coups, pas pour recevoir de l'empathie. Sa gorge se serra. Elle déglutit bruyamment, forçant le nœud qui se formait dans sa trachée à redescendre.

— Albert s'est passé, dit-elle, retrouvant refuge dans son cynisme habituel. Il a décidé que négocier une marge de quatorze pour cent avec le plus gros distributeur du pays était une preuve de faiblesse génétique.

— Attends. Tu as eu le contrat ?

— Oh oui. J'ai eu le contrat. Et en récompense, j'ai eu droit à une psychanalyse de comptoir hurlée devant tout l'étage sur mon incompétence à... comment a-il dit ? "Créer l'urgence".

— Ce type est un malade mental.

— Un malade mental avec le pouvoir de signer mes fiches de paie.

Elle appuya sur l'accélérateur, dépassant un camion de livraison. Ses gestes devenaient plus fluides. Parler de l'événement à voix haute, l'extraire de sa propre tête pour le jeter dans les haut-parleurs de la voiture, réduisait son impact toxique.

— Dis-moi que tu ne t'es pas laissée faire, grogna Tom.

Le cuir du volant plissa sous les doigts de Victoria.

— Je crois que je lui ai dit que les problèmes de la boîte venaient de sa gestion désastreuse. Juste avant de ramasser mes affaires et de me barrer.

Un sifflement admiratif traversa les enceintes.

— Putain. T'as fait ça ? Devant tout le monde ?

— Dans son bureau. Mais la suite s'est déroulée dans le couloir. Il m'a coursée jusqu'aux ascenseurs comme un chien enragé.

Le bruit de la rue disparut totalement. La respiration de Tom s'alourdit. Quand il reprit la parole, le timbre chaleureux avait fait place à une froideur tranchante qui surprit Victoria.

— Donne-moi l'adresse.

— L'adresse de quoi ?

— De ton parking. De sa voiture. N'importe quoi. Je te jure que ce soir, ton patron va avoir un accident de trajet qui va lui réapprendre à te parler.

L'absurdité de la proposition, balancée avec un sérieux absolu, créa un court-circuit dans le cerveau épuisé de Victoria. Elle s'imagina Tom, avec son sourire de publicité pour parfum et ses vestes en velours côtelé, attendre Albert derrière un pilier de béton armé.

Un son inattendu franchit ses lèvres. Un éclat de rire.

Écorché, court, mais réel. La secousse fit mal à son diaphragme contracté, mais le soulagement qui suivit fut immédiat. L'étau autour de ses poumons se relâcha d'un cran.

— Calme-toi, Batman, dit-elle, un véritable sourire fatigué étirant enfin les coins de sa bouche. Je ne crois pas que casser les dents du PDG soit couvert par ma mutuelle d'entreprise.

— Ça vaut le coup d'essayer, insista-t-il, la tension redescendant dans sa voix, satisfait d'avoir provoqué son rire. Sérieusement, Victoria. Tu vas bien ?

La question flotta dans l'habitacle. *Tu vas bien ?*

Elle fixa les feux de freinage rouges de la file de voitures devant elle. Son estomac était une pierre froide. Ses jambes flageolaient encore, et l'image de la silhouette noire dans le parking souterrain revint gratter à la périphérie de sa conscience.

— Je suis vide, avoua-t-elle. Vide. Ce type m'a siphonnée. J'ai l'impression d'avoir pris vingt ans en vingt minutes.

— Ok. Tu rentres direct chez toi. Tu te mets sous une couette.

Il n'avait pas hésité. Pas de "Tu es sûre ?", pas de "Mais ça va passer".

Victoria cligna des yeux, laissant le silence s'installer. C'était le moment. Le test invisible qu'elle imposait toujours à un certain stade d'une relation. L'épreuve de la flexibilité. La plupart des hommes de son milieu auraient compati avant de s'inquiéter de la

logistique du dîner chez Alfred, essayant de la convaincre de venir "pour se changer les idées", ce qui signifiait en réalité : "ne me plante pas devant mes potes".

Elle cala son souffle sur le clignotement de son indicateur de direction.

— Pour ce soir... commença-t-elle, laissant volontairement la phrase en suspens.

Trois battements de cœur.

Si Tom soupirait. S'il évoquait la bouteille de vin qu'il avait finalement choisie. S'il montrait la moindre once de contrariété.

— Alfred attendra, coupa Tom. On s'en fout. J'envoie un message, je dis qu'on a un imprévu.

La nuque de Victoria se détendit totalement, venant trouver le creux de l'appui-tête. Elle n'avait pas réalisé à quel point elle retenait encore sa garde jusqu'à ce que cet homme la fasse tomber avec une simple phrase.

— Tu n'es pas obligé d'annuler pour toi, dit-elle doucement, lui offrant une dernière porte de sortie. Tu peux y aller. Je serai très bien toute seule. Vraiment.

— Tu serais très bien, c'est sûr. Mais moi je me ferais chier à écouter Alfred parler de son nouveau portefeuille d'actions pendant que tu es seule chez toi.

Le bruit d'une porte qui s'ouvre, puis d'une sonnette de magasin retentit de son côté. Il était ressorti du caviste.

— Tu as mangé ? demanda-t-il.

— Non. Mon estomac refuse tout concept de nourriture solide depuis ce midi.

— Très bien. Je passe chez toi ? En mode chill. Sweat-shirt, chaussettes épaisses. On ne parle pas de nettoyage industriel ni de maniaques en col blanc. On se pose, c'est tout. À moins que tu aies vraiment besoin d'être physiquement seule. Si c'est le cas, tu le dis, je te fais livrer un truc et je te laisse tranquille.

Victoria regarda le GPS affiché sur l'écran central. Son appartement était à vingt minutes.

L'idée de se retrouver seule entre ses quatre murs, avec le silence pour seul compagnon de ses ruminations, lui parut soudain asphyxiante. Elle avait besoin d'un ancrage. De quelqu'un qui n'appartenait pas à cet univers toxique.

— Non, murmura-t-elle. Viens. Ça me ferait un grand bien.

Elle entendit le frottement d'un tissu, comme s'il replaçait son

téléphone contre son épaule.

— Cool, dit-il, le timbre baissé d'une octave, glissant vers une chaleur plus intime. J'ai deux ou trois trucs à régler de mon côté. Je suis chez toi à vingt et une heures. Ça te laisse le temps de te poser ?

— Vingt et une heures, c'est parfait.

— Verrouille ta porte en arrivant, ajouta-t-il, un demi-sourire devinable dans la voix. Si Batman débarque, il passera par le balcon.

Elle secoua la tête, un sourire détendu effaçant brièvement les cernes invisibles sous ses yeux.

— À tout à l'heure, Tom.

Le petit cliquetis de fin d'appel retentit. L'habitacle retrouva son silence, mais la pression atmosphérique avait drastiquement baissé. L'air était redevenu respirable.

Victoria stoppa la voiture à un feu rouge. Autour d'elle, les phares des autres véhicules dessinaient des traînées lumineuses sur la chaussée humide. Elle inspira profondément, remplissant ses poumons jusqu'au bout pour la première fois de la journée.

Elle avait besoin de reprendre le contrôle. D'organiser la suite. Albert l'avait dépouillée de son autorité professionnelle, mais ici, c'était sa vie. Sa soirée.

Son index glissa sur l'écran tactile de la console centrale. Elle quitta l'interface de téléphonie pour ouvrir l'application connectée de son téléphone. Les icônes colorées illuminèrent brièvement l'habitacle assombri.

Elle sélectionna ses commandes récentes.

Un restaurant thaïlandais à cinq rues de chez elle.

Ses doigts tapèrent sur l'écran avec une précision retrouvée. pad thaï crevettes. Nems. Deux parts.

L'interface lui proposa l'heure de livraison. Elle fit défiler les chiffres. Tom arrivait à vingt et une heures. Elle voulait que tout soit prêt. Elle voulait que la table soit mise, que la logistique soit réglée. Que la soirée se déroule selon ses propres paramètres.

Elle sélectionna vingt heures trente.

Le bouton "Confirmer le paiement" s'afficha en vert fluo.

Elle appuya.

Un logo de validation apparut avec un petit signal sonore synthétique.

Victoria posa ses deux mains sur le volant, les coudes

légèrement relâchés. Le feu passa au vert. Elle enclencha la première, la mâchoire enfin desserrée. Le repas arriverait à vingt heures trente. Tom à vingt et une heures. Elle aurait le temps de se doucher, de se nettoyer de cette journée, et de redevenir elle-même.

Tout était géré. Tout était planifié.

L'illusion du contrôle, parfaite et rassurante, enveloppa la berline tandis qu'elle s'enfonçait dans la nuit urbaine.

***

La voiture s'immobilisa dans un soupir hydraulique.

Les pneus crissèrent légèrement sur le bitume humide du parking souterrain de l'immeuble, avant de trouver leur adhérence. Victoria coupa le contact d'un geste mécanique. Le moteur toussa une dernière fois, puis le silence retomba, épais et cotonneux. L'habitacle, encore imprégné de l'odeur tiède du cuir et de son parfum au santal, devint une extension de son corps épuisé.

Elle resta là.

Ses mains posées sur le haut du volant, paumes vers le haut, comme si elle avait oublié de les retirer. La chaleur résiduelle du moteur se diffusait à travers le plancher, réchauffant la plante de ses pieds à travers ses escarpins. Dehors, les néons du parking privé clignotaient avec une régularité hypnotique, projetant des stries bleutées sur le capot avant.

Un frisson remonta le long de sa colonne vertébrale.

Pas froid. Pas vraiment. Plutôt une sensation de picotement diffus, comme si la peau de sa nuque se hérissait sous un regard invisible. Elle cligna des yeux, lentement. Son cerveau, encore engourdi par la conversation avec Tom, mit plusieurs secondes à enregistrer l'information.

Encore ?

La question n'était même pas formulée. Juste une étincelle de malaise au fond de son ventre. Elle secoua la tête, un mouvement infime, presque imperceptible. *Fatigue*, se dit-elle. *Trop de merde en une journée.*

Pourtant, ses yeux scrutèrent le rétroviseur central.

Le parking de son immeuble n'avait rien à voir avec celui de l'entreprise. Plus petit, plus bourgeois. Une quinzaine de places sous un plafond bas, badigeonné de peinture antirouille. Les ombres ici étaient plus denses, les piliers plus rapprochés. Parfait pour créer

des zones mortes, des angles morts idéaux.

Et là.

Près du pilier B3.

Un déplacement.

Fluide. Silencieux. Une masse sombre qui se détacha du béton avant de se fondre dans l'ombre suivante, comme un poisson glissant dans une faille océanique. Pas assez net pour en distinguer les contours. Pas assez précis pour être sûr. Juste... présent.

Le cœur de Victoria s'emballa d'un coup. Un battement unique, violent, qui fit vibrer sa cage thoracique. Ses doigts se crispèrent sur le volant. La sueur froide afflua instantanément sous ses aisselles, trempant le coton de son chemisier déjà marqué par la journée.

Elle plissa les yeux, forçant sa vision à capter plus de détails.

Rien.

L'endroit restait immobile. Le pilier projetait son ombre rectangulaire. Les néons continuaient leur ballet hypnotique.

— Putain de journée, murmura-t-elle pour elle-même, sa voix rauque ricochant contre les vitres.

Elle défit sa ceinture de sécurité d'un geste sec. Le *clic* du fermoir retentit comme un petit coup de feu dans l'habitacle confiné. Elle ouvrit la portière, laissant entrer une bouffée d'air froid chargé d'humidité et d'odeur de caoutchouc brûlé. Ses jambes heurtèrent le sol avec une maladresse inhabituelle. Un élancement remonta depuis ses chevilles jusqu'au creux de ses genoux.

Bouge. Juste bouge.

Elle claqua la portière sans vérifier si elle était bien fermée. Le bruit rebondit contre les murs bas du parking. Elle ajusta la sangle de sa mallette sur son épaule droite, le cuir mordant dans sa chair endolorie. Ses talons claquèrent sur le bitume inégal. *Clac-clac-clac.* L'écho semblait amplifier chaque pas, comme si le parking entier conspirait à la trahir.

Elle ne regarda pas en arrière.

Pas une fois.

Ses yeux restaient fixés sur les portes de l'ascenseur, à vingt mètres devant elle. L'objectif. Le sas de sécurité. Chaque pas réduisait la distance. Quinze mètres. Dix. Ses cuisses brûlaient, ses mollets tiraient comme des câbles d'acier rouillés. La mallette cognait contre sa hanche à un rythme désynchronisé.

À sa gauche, une flaque d'huile irisait sous la lumière stroboscopique d'un néon défaillant. Elle l'évita d'un mouvement

instinctif, sans même lever les yeux du sol.

Cinq mètres.

Elle tendit la main vers le boîtier métallique de l'appel. Ses doigts tremblaient légèrement en effleurant le bouton illuminé. Elle appuya. Fort. Le *ding* répondit immédiatement, trop joyeux, trop mécanique pour l'état dans lequel elle se trouvait.

Les portes s'écartèrent dans un chuintement pneumatique.

Victoria entra d'un bond, presque une chute en avant. Sa mallette heurta le bord de la porte avec un bruit sourd. Elle ne s'en préoccupa pas. D'un geste frénétique, elle pianota le bouton du septième étage. *7. 7. 7.* Ses ongles claquaient contre la plaque en laiton.

Les portes commencèrent à se refermer. Lentement. Trop lentement.

Elle retint son souffle, les yeux rivés sur la fente décroissante. Un rayon de lumière blafarde du parking persista encore une seconde. Deux. Puis disparut complètement.

Clang.

Le verrouillage magnétique scella la cabine.

Le monde extérieur venait d'être coupé net.

Victoria expira d'un coup, l'air s'échappant de ses poumons dans un râle libérateur. Ses genoux fléchirent légèrement. Elle s'appuya contre la paroi du fond, le métal froid traversant instantanément le tissu fin de sa veste. La vibration des câbles d'acier se transmit à travers la structure jusque dans ses omoplates. L'ascenseur entama sa montée, un bourdonnement grave montant en crescendo.

Pour la première fois depuis le bureau d'Albert, elle se sentit en sécurité.

Presque.

Son regard glissa vers la paroi d'en face.

Le grand miroir.

Occupant trois des quatre parois de la cabine.

Elle se redressa légèrement, ajustant sa posture par pur réflexe professionnel. Puis elle leva les yeux.

Et se figea.

Ce n'était pas elle.

Pas la Victoria qu'elle connaissait. Pas celle qui négociait des contrats à sept chiffres devant des comités directeurs. Pas celle qui croisait le fer avec Albert depuis cinq ans sans jamais craquer.

La femme dans le miroir avait les traits comme effacés à la

gomme.

Sa peau, d'habitude lumineuse sous le fond de teint impeccablement poudré, pendait maintenant en plis lâches sous les yeux. Des cernes violacés, profonds comme des ecchymoses, s'étalaient jusqu'au milieu de ses joues. La lumière crue des LED de l'ascenseur n'arrangeait rien, creusant les rides naissantes au coin de ses paupières, transformant les pattes d'oie en tranchées.

Ses lèvres, naturellement charnues, s'étaient affaissées en une ligne mince, décolorée. Le rouge à lèvres mat avait filé dans les ridules verticales, créant des traînées irrégulières comme des cicatrices mal refermées.

Mais ce fut sa posture qui la frappa en pleine poitrine.

Épaules voûtées. Nuque rentrée comme un animal apeuré. La sangle de la mallette tirait sur son trapèze droit, creusant une marque rouge vif dans la chair. Ses cheveux, d'habitude lissés en un chignon impeccable, pendaient en mèches emmêlées. Une trace de mascara avait coulé sous son œil gauche, dessinant une virgule noire obscène.

Elle avait l'air d'avoir cinquante ans.

Vingt ans de plus.

La pensée la traversa comme une lame. Pas une exagération. Une évidence mathématique.

Son souffle se bloqua dans sa gorge. Une chaleur acide remonta depuis son estomac, brûlant l'arrière de sa trachée. Elle porta une main à sa bouche, paume ouverte, comme pour contenir un sanglot qui ne venait pas. Ses doigts tremblaient devant ses lèvres gercées.

L'ascenseur émit un *ding* étouffé. Septième étage. Quelqu'un avait appelé l'appareil plus haut. Les portes restaient closes.

Dans le miroir, la femme continuait de la fixer. Impitoyable.

Combien de temps ?

La question n'était plus verbale. Elle pulsait directement dans ses tempes. Combien de matins s'était-elle maquillée devant dans sa salle de bain en se répétant que la fatigue était temporaire ? Combien de nuits avait-elle passées à relire des offres commerciales jusqu'à ce que ses yeux piquent et que sa vision se trouble ? Combien de fois avait-elle souri mécaniquement en réunion, sentant ses zygomatiques protester contre l'effort permanent ?

Albert.

Son visage fantomatique apparut en superposition dans le miroir. Pas enragé comme dans le bureau. Non. Pire. Satisfait. Le

sourire pincé de supériorité quand il réalignait ses stylos. Le ton infantilisant. Les remarques acides glissées comme des lames de bistouri.

Cinq ans.

Cinq ans à absorber ça goutte à goutte. À laisser ce poison professionnel ronger ses terminaisons nerveuses, ses nuits de sommeil, sa joie de vivre.

Un *ding* plus net. Septième.

La cabine vibra légèrement en passant l'étage intermédiaire.

Victoria sentit ses yeux picoter. Pas de larmes. Elle ne pleurait jamais. Mais l'humidité chaude s'accumula au coin de ses paupières. Elle cligna pour la chasser. Une goutte solitaire roula sur sa joue, creusant un sillon dans le fard accumulé de la journée.

Elle se redressa complètement. Lentement.

Ses épaules carrèrent. Sa nuque se déplia. Elle releva le menton, défiant la femme du miroir.

Pas ce soir.

Pas après ça.

Le *ding* final retentit. Septième étage.

Les portes s'écartèrent sur le couloir familier, éclairé d'une lumière chaude et tamisée. La vie normale.

Victoria sortit de la cabine de l’ascenseur sans un regard en arrière. La femme du miroir resta prisonnière de son reflet, témoin muet de la prise de conscience qui venait de s'opérer à trente mètres du sol.

***

La clé tourna dans la serrure avec un *clic* familier, réconfortant.

Victoria poussa la porte de son appartement d'un coup d'épaule las. Le battant s'ouvrit en grand, heurtant le portemanteau qui vacilla dangereusement.

L'air de l'entrée l'enveloppa immédiatement. Chaleureux. Vanillé. L'odeur discrète de la bougie parfumée qu'elle avait allumée la veille au soir persistait encore, entêtante et sucrée. Son odeur à *elle*. Pas celle du citron chimique et du formol d'Albert. Pas celle du béton humide et des gaz d'échappement. *Son* territoire.

Elle franchit le seuil. La porte se referma derrière elle dans un *chlack* automatique. Verrouillé. Sécurisé.

Le poids de la sangle de sa mallette choisit précisément ce

moment pour devenir insupportable. Victoria la laissa glisser de son épaule droite dans un mouvement approximatif. Le cuir claqua contre le parquet en chêne blond. Elle n'y prêta pas attention. Sa veste de tailleur suivit le même chemin, formant un tas chiffonné près de la console. Les escarpins vinrent compléter l'avalanche, expulsés d'un double coup de talon maladroit. L'un atterrit droit, l'autre roula sous le meuble dans un *toc-toc-toc* comique.

Elle resta là, en chemisier blanc froissé et pantalon de tailleur, au milieu du hall d'entrée. Pieds nus sur le parquet tiède.

Ses yeux fixaient le vide.

Un bourdonnement sourd montait de ses oreilles. Ou peut-être était-ce le sang qui pulsait encore trop fort dans ses tempes. Elle ne savait plus. Son corps entier vibrait d'une fréquence basse, comme un moteur qui tourne au ralenti après une course de trop.

Douche.

Le mot se forma dans son esprit, non pas comme une décision consciente, mais comme un réflexe primal.

Laver.

Décaper.

Exorciser.

Elle traversa le salon en titubant légèrement, sa hanche heurtant l'angle du buffet. Une coupelle en verre tinta. Elle ne s'arrêta pas pour vérifier. Le couloir menant à la salle de bain semblait s'étirer comme dans un mauvais rêve. Sa main tâtonna l'interrupteur. La lumière chaude des spots encastrés inonda la pièce carrelée de blanc.

Le miroir au-dessus du lavabo lui renvoya son reflet. Elle détourna immédiatement les yeux.

Pas maintenant.

Ses doigts, agiles malgré la fatigue, défirent les boutons de son chemisier. Le tissu glissa de ses épaules, révélant une brassière de sport noire et un ventre marqué par une fine pellicule de transpiration froide. Le pantalon suivit, roulé en boule aux pieds. Puis le reste. Elle fit pivoter le robinet de la douche italienne. L'eau jaillit avec un rugissement puissant, envoyant une gerbe de gouttelettes contre la paroi vitrée. La vapeur commença à monter presque instantanément.

Victoria entra sous le jet sans attendre que la température se stabilise.

L'eau glacée la frappa comme une gifle. Elle inspira

brusquement, ses poumons se contractant sous le choc. Ses bras s'enroulèrent instinctivement autour de son torse nu. *Putain.* Elle tendit une main tremblante vers la bonde chromée, tâtonnant à l'aveugle pour ajuster le mitigeur. L'eau passa du polaire au brûlant en trois secondes.

Parfait.

Elle pencha la tête en avant, laissant le torrent s'abattre sur sa nuque. L'eau dégoulina le long de sa colonne vertébrale, charriant avec elle la sueur, le mascara coulé, les résidus de la journée. Ses cheveux se plaquèrent contre son crâne. Elle attrapa le flacon de gel douche à l'amande, versa une dose généreuse dans sa paume. L'odeur acidulée explosa sous la vapeur, couvrant définitivement les relents d'Albert qui s'accrochaient encore à sa peau.

Elle se frotta mécaniquement. Épaules. Bras. Ventre. Cuisses. Le savon moussait abondamment, formant une écume épaisse qui coulait en rigoles blanches vers le siphon. Ses mouvements devenaient plus lents, presque hypnotiques.

Combien de temps resta-t-elle là ?

Cinq minutes ? Dix ? Le carrelage sous ses pieds avait chauffé. La vapeur avait embué le miroir en entier. Elle coupa l'eau d'un geste vague. Le silence liquide cessa brutalement. Seuls restaient les gouttes qui perlaient de ses cils et celles régulières du pommeau.

Elle attrapa une serviette épaisse, s'enroula dedans comme dans un cocon. L'étoffe-éponge absorba l'eau de ses cheveux, de sa peau, de son âme. Pieds nus, elle traversa à nouveau l'appartement, laissant une traînée de gouttelettes sur le parquet. Direction : la chambre.

Le tiroir de la commode s'ouvrit dans un grincement familier. Elle en tira un legging gris et un vieux t-shirt délavé jusqu'à la transparence. Vêtements de survie. Drapeau blanc. Elle les enfila sans même s'essuyer complètement, le tissu collant à sa peau encore humide.

De retour dans le salon, elle attrapa son téléphone sur la console de l'entrée. L'écran s'illumina.

17:47

Parfait. La livraison thaïlandaise était prévue pour 20h30. Tom à 21h00. Elle avait le temps.

Elle ouvrit l'application de son réveil intelligent. Ses doigts, maladroits, tapèrent *20h25*. Une icône de clochette apparut. Confirmé.

Géré.

Un sourire fatigué, presque enfantin, effleura ses lèvres. La logistique. Son domaine. Même à bout de souffle, elle pouvait encore ordonner le chaos des prochaines heures.

Le canapé l'appelait.

Un gros machin gris anthracite, jonché de coussins dépareillés et d'un plaid en laine afghane. Elle s'y laissa tomber dos en avant, les ressorts gémissant sous son poids. Ses jambes se replièrent sous elle dans une position fœtale instinctive. La télécommande traînait entre deux coussins. Elle l'extirpa d'un geste paresseux, la pointant vers l'écran plat comme une arme.

Zzzzzt.

La barre de la plateforme de streaming s'alluma, projetant une lumière bleutée dans la pièce tamisée. Les vignettes colorées défilèrent. *Comédies romantiques. Action. Horrifique.* Son pouce flottait au-dessus des flèches directionnelles, indécis. Quelque chose de léger. Quelque chose qui noie le bruit. Une sitcom peut-être ?

Ses paupières papillonnèrent.

Lourd.

Trop lourd.

Elle essaya de se redresser. Juste un peu. Pour choisir. Son bras retomba mollement sur le plaid. La télécommande glissa de ses doigts, rebondissant sur le coussin avant de disparaître dans une crevasse du canapé.

— Merde... murmura-t-elle, la voix pâteuse.

Un gloussement absurde lui échappa. *La télécommande a gagné.* Elle qui avait passé sa journée à batailler contre l'ego surdimensionné d'Albert se faisait terrasser par un bout de plastique. L'ironie de la situation déclencha un autre petit rire, étouffé, qui se transforma en bâillement incontrôlable. Sa mâchoire s'étira à s'en faire mal.

Ses yeux restaient rivés sur l'écran. La page d'accueil tournait en boucle. Une miniature de série Coréenne alternait avec un film d’action.

Juste cinq minutes...

Ses cils tremblèrent. Une fois. Deux fois.

Le poids de son corps s'alourdit contre les coussins. Sa respiration ralentit, passant d'un rythme heurté à une cadence profonde, régulière. Sa bouche s'entrouvrit légèrement, laissant échapper un mince filet de salive qui s'étala sur le coton du t-shirt.

L'écran continua de clignoter.

***

20h03.

Le téléphone vibra une fois sur la table basse. Notification de suivi de livraison.

Aucune réaction.

Victoria n'entendit rien.

Son corps avait lâché prise.

Un sommeil de plomb, chimique, l'avait avalée tout entière, la laissant affaissée au milieu de son canapé comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. L'écran TV tournait toujours en boucle, son *bip-bip* promotionnel résonnant dans le vide de l'appartement.

Dehors, la nuit tombait pour de bon.

Chapitre 4 : La livraison

Son sommeil n’était pas un sommeil. C’était une asphyxie.

Une déconnexion brutale, organique, comme si le disjoncteur principal à la base de sa nuque avait fondu sous la surcharge. Son cerveau, saturé par la pression de la journée, par l’odeur de citron de synthèse d’Albert, par la lumière crue des néons et par cette ombre furtive glissant dans le parking souterrain, avait tout simplement décrété l’arrêt d’urgence. Son corps n'avait pas glissé dans les bras de Morphée ; il s'était écrasé contre le fond de sa propre conscience.

Puis, la vibration déchira la ouate.

Pas l’alarme de son téléphone. Pas la sonnerie marimba familière et calibrée qu’elle avait programmée pour 20h25 afin de réceptionner son repas.

Un coup. Sourd. Lourd.

Boum.

Victoria ne se réveilla pas : elle fut expulsée vers la surface.

Ses poumons cherchèrent l'air dans un spasme violent. Sa joue droite, écrasée contre le tissu rèche des coussins de son canapé, la brûlait. Un fin filet de salive avait séché au coin de ses lèvres, tirant sur sa peau comme une pellicule de colle. Elle cligna des yeux. L'humidité de ses globes oculaires semblait s'être évaporée. Ses paupières grattèrent contre ses cornées.

La pièce était noyée dans la pénombre. L’écran plat du téléviseur, accroché au mur face à elle, projetait une lueur bleutée, cadavérique. L’économiseur d’écran de la plateforme de streaming tournait en boucle. Le logo rebondissait avec une lenteur hypnotique d'un coin à l'autre de la dalle noire. Aucun son ne sortait des enceintes. Le silence de l'appartement pesait des tonnes, seulement perturbé par le sifflement aigu de sa propre respiration passant à travers ses sinus asséchés.

Boum.

Un second coup. Plus insistant. Plus physique. La vibration ne voyagea pas par l'air ; elle remonta depuis le couloir, traversa le plancher de bois, grimpa le long des pieds en acier du canapé pour venir percuter ses côtes flottantes.

Son cœur, léthargique quelques secondes plus tôt, explosa dans sa cage thoracique. Une décharge d’adrénaline pure, brute, inonda

son sang avec la violence d'une injection intraveineuse. C'était le même pic d'alerte, la même palpitation animale qu'elle avait ressentie devant le bureau de verre de son patron. Le même battement affolé qui l'avait saisie dans la cabine de l'ascenseur.

Elle tenta de se redresser. Ses muscles refusèrent de coopérer immédiatement. La sieste improvisée n'avait rien réparé. Au contraire, la tension nerveuse avait profité de son immobilité pour figer ses articulations. Ses épaules semblaient lestées de plomb. Ses cervicales émirent un craquement sec, semblable à du bois mort qu'on brise, lorsqu'elle parvint enfin à décoller sa tête du coussin.

Elle passa une main pâteuse, aux doigts engourdis, sur son visage. Sa peau était poisseuse. La douche brûlante qu'elle avait prise en rentrant semblait appartenir à une autre vie. L'odeur du savon à l'amande s'était désintégrée, remplacée par la sueur froide et rance de l'angoisse résiduelle qui suintait par tous ses pores.

À tâtons, elle chercha son téléphone sur la table basse en verre. Ses ongles frôlèrent la surface froide, renversant presque un verre d'eau vide qui vacilla avec un tintement cristallin. Elle attrapa le boîtier métallique de son smartphone et pressa l'écran dont la lumière agressa ses rétines non préparées. Elle plissa les yeux, des larmes de réflexe perlant aux coins de ses cils.

20h14.

L'alarme n'avait pas encore sonné. C'était trop tôt. Les livreurs n'étaient jamais en avance. Surtout pas un vendredi soir. Surtout pas sous ce temps soudain pluvieux.

Boum. Boum. Boum.

Trois coups. Réguliers. Dépourvus de la moindre hésitation humaine. Implacables comme le balancier d'une horloge. Ce n'était pas le grésillement électronique de l'interphone au rez-de-chaussée. C'était là. À dix mètres d'elle. Directement sur le bois de sa porte palière blindée.

Une pointe de paranoïa, aiguisée comme une lame de rasoir par la descente dans le parking souterrain quelques heures plus tôt, lui perfora l'estomac. Son immeuble, une résidence de standing, était sécurisé par un double sas avec digicode et badge magnétique. Un livreur une plateforme de livraison de repas ou une autre plateforme de livraison normal aurait sonné en bas, attendu qu'elle décroche le combiné pour déverrouiller l'accès, puis pris l'ascenseur. Comment quelqu'un pouvait-il se trouver là, sur son palier, à frapper avec cette régularité de métronome mécanique ?

— J'arrive, croassa-t-elle.

Sa propre voix la surprit. Elle ressemblait au froissement d'un papier de verre. Elle s'éclaircit la gorge, déglutissant avec un effort monumental pour chasser le goût ferreux, légèrement cuivré, qui lui tapissait le fond du palais. Le dégoût d'elle-même et l'épuisement cellulaire luttaient pour le contrôle de ses mouvements. L'idée même d'ingérer de la nourriture solide lui soulevait le cœur, mais Tom... Tom, et sa voix de velours au téléphone, si calme, si réconfortante. Le pad thaï crevettes de chez leur restaurant thaï habituel. La routine. L'ancre qui devait la raccrocher à la normalité.

Elle bascula son poids vers l'avant. Ses pieds nus touchèrent le parquet. Un frisson désagréable, électrique, remonta le long de ses mollets. Ses jambes tremblaient imperceptiblement, ses rotules menaçant de se dérober sous le poids de son propre corps. Elle s'appuya sur l'accoudoir pour se hisser debout.

Le salon semblait s'être encore étiré, noyé dans les ombres instables que la lueur bleue de la télévision projetait sur les murs blancs. Elle contourna la table basse, avançant à pas mesurés, presque traînants. Dans l'entrée, rien n'avait bougé depuis son effondrement. C'était un musée miniature de sa défaite professionnelle : sa veste de tailleur chiffonnée abandonnée sur la console en noyer, ses escarpins noirs expulsés l'un loin de l'autre. Le cuir grainé de sa mallette de travail reflétait faiblement la lumière jaunâtre qui filtrait sous la porte d'entrée. À l'intérieur de cette sacoche, le dossier rouge *Sauroines* irradiait presque d'une chaleur toxique.

Elle enjamba le talon aiguille de sa chaussure gauche. Le bois du parquet grinça très légèrement sous son talon nu.

Les coups ne reprirent pas.

Le silence derrière la porte blindée était dense. Opaque. Ce n'était pas le silence d'un couloir vide, c'était le silence d'une présence qui retient sa respiration.

Victoria s'approcha. Elle posa la paume de sa main droite à plat sur le bois froid et verni de la porte pour stabiliser son corps qui tanguait encore. Le vernis était lisse sous sa peau moite. Elle bloqua sa respiration, approcha lentement son visage de la surface et colla son œil droit contre la petite lentille de verre incurvée du judas.

L'optique déforma immédiatement la géométrie du palier, courbant les murs et le plafond dans un effet grand angle nauséeux. La lumière jaunâtre des appliques murales grésillait faiblement.

Au centre de ce halo malade, une silhouette se tenait immobile.

Victoria plissa l'œil, forçant sa rétine à décoder les formes étirées par la lentille. L'homme ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait. Pas de gars en doudoune fluo aux couleurs d'une application de livraison. Pas mec vérifiant nerveusement le numéro d'appartement sur l'écran fêlé de son smartphone.

L'individu était gigantesque. Ses épaules, larges, carrées et rigides, remplissaient presque l'intégralité du champ de vision du judas. Il portait un blouson de moto en cuir noir, épais, mat, sans aucun logo. Ses bras, engoncés dans des manches renforcées, pendaient le long de son torse avec une décontraction anormale. Ses mains étaient couvertes par des gants de cuir noir à coques de carbone. L'une d'elles, la droite, enserrait le fond d'un grand sac en papier kraft marron avec une force telle que le papier était écrasé sous la pression de ses doigts.

Mais ce qui fit se rétracter les poumons de Victoria avec la violence d'un coup de poing invisible, ce fut sa tête.

Il portait un casque intégral de motard. Entièrement noir. La visière fumée, parfaitement opaque, était complètement baissée. À l'intérieur du bâtiment. Devant sa porte. Il n'esquissait pas le moindre mouvement, ne balançait pas le poids de son corps d'une jambe sur l'autre comme quelqu'un qui attend. Sa tête était très légèrement inclinée vers le bas. Exactement dans l'alignement du judas. Comme s'il regardait directement dans l'œil de Victoria à travers le verre et l'acier.

Le temps se distordit. Une seconde s'écoula, puis deux, puis cinq. Des gouttes de sueur glacées se formèrent à la racine de ses cheveux, au niveau de sa nuque. La chaleur monta brutalement à ses joues.

La paranoïa, qui flottait autour d'elle depuis le parking, se matérialisa pour lui serrer la gorge. *Ne pas ouvrir*, lui hurla son cerveau limbique, la partie reptilienne de son esprit dédiée à la survie. *Ne tourne pas ce loquet.* C'était cette même voix qui l'avait poussée à courir vers sa voiture, cette même voix qui voyait des prédateurs dans les ombres.

Mais la rationalité d'une femme civilisée, cadre supérieure habituée à contrôler son environnement, se cabra. L'épuisement brouillait les lignes. Le vernis des conventions sociales refit surface. *C'est un livreur à moto. Il est fatigué, il a eu la flemme de retirer son casque pour monter cinq étages. Quelqu'un a dû lui ouvrir la*

porte en bas, un voisin qui sortait. Tu dérailles complètement, Victoria. Tu fais une crise de paranoïa parce que tu es en burn-out.

Elle avala sa salive à grand-peine. Ses doigts, tremblants, descendirent le long du bois jusqu'au verrou chromé. Elle saisit le loquet. Le métal était glacé.

Elle tourna. Le cylindre d'acier massif coulissa dans son logement avec un *schlack* métallique qui lui parut résonner comme un coup de fusil. Elle appuya sur la béquille de la poignée et entrebâilla la porte. Pas complètement. Juste de l'espace de la chaîne de sécurité qu'elle n'avait pas mise. Vingt centimètres.

La lumière du palier s'engouffra, dessinant une ligne jaune et droite sur le parquet de l'entrée.

L'homme ne recula pas. Il ne fit aucun mouvement d'ajustement. Sa masse sombre de cuir et de kevlar encadra immédiatement l'entrebâillement, occultant la lumière et bouchant la vue vers l'ascenseur.

Un déplacement d'air accompagna l'ouverture, poussant une odeur vers l'intérieur de l'appartement. Les narines de Victoria se pincèrent. Ce n'était pas l'odeur caractéristique de la pluie sur le bitume, ni celle de la sueur d'un cycliste. C'était une odeur morte. Clinique. Des relents d'ozone, de caoutchouc brûlé, de gaz d'échappement, mêlés à une note chimique, âcre et terriblement familière. La même note synthétique, nettoyée, qui flottait dans le bureau d'Albert. Du polymère. Du solvant industriel.

— Bonsoir, murmura Victoria.

Aucune réponse. Le silence de l'homme était abyssal. Derrière la visière noire, aucune forme, aucun reflet de regard. La surface courbe et fumée du plexiglas lui renvoya sa propre image distordue : une femme au visage ravagé de cernes, aux cheveux en bataille, les yeux écarquillés par une peur qu'elle tentait de camoufler sous une politesse de façade.

L'homme leva lentement le bras droit. Le mouvement était dépourvu d'à-coups, d'une fluidité presque robotique, parfaitement calculée. Il ne tendit pas le sac vers elle avec l'empressement habituel de ceux qui sont payés à la livraison rapide. Il leva le bras jusqu'à hauteur de la poitrine de Victoria et s'arrêta net. Il maintint le lourd sac en kraft en l'air, immobile, comme une offrande.

Le sac était immense. Le haut était soigneusement roulé sur lui-même en un boudin serré, maintenu par trois grosses agrafes métalliques argentées. Le bas du papier marron était maculé de

larges auréoles circulaires, translucides et sombres, témoignant d'un liquide gras qui imbibait les fibres. La chaleur de la nourriture irradiait encore à travers le papier, atteignant presque le visage de Victoria.

Des notes d'épices thaïes montaient du sac, mélange épais de cacahuètes grillées, de sauce nuoc-mâm salée et de coriandre fraîche, avec cette pointe sucrée et citronnée qui aurait dû lui mettre l'eau à la bouche et qui, ce soir, lui soulevait le cœur.

Mais, en dessous de ces arômes familiers, tapie dans les vapeurs chaudes, une autre senteur s'insinuait. Une odeur plus dense, plus lourde, qui collait au fond du nez. Le fumet douçâtre, écœurant et métallique du fer. Comme lorsqu'on se mord la langue jusqu'au sang.

Victoria hésita. Une fraction de seconde de paralysie. Le bras tendu, l'homme ne bougeait pas d'un millimètre. Il n'y eut pas le moindre hochement de casque. Pas l'ombre d'un *« Bon appétit, madame »*. Rien. Juste cette visière noire qui semblait aspirer la lumière.

L'inconfort social prit le pas sur la terreur. Pour mettre fin à cette interaction insoutenable, elle glissa sa main droite nue par l'entrebâillement de la porte et vint saisir le sommet du sac, pinçant le papier roulé entre son pouce et son index.

Le contact physique la prit au dépourvu. Le sac pesait une tonne. C'était lourd, excessivement lourd pour deux barquettes de nouilles et des rouleaux de printemps. Au moment où l'homme relâcha sa prise, le poids mort de l'ensemble tira violemment le poignet de Victoria vers le bas. Ses muscles, engourdis, furent pris de court. Elle dut passer sa main gauche sous le fond poisseux et brûlant du sac dans un réflexe d'urgence pour ne pas laisser tomber la livraison sur le paillasson.

Le fond imbibé de gras s'écrasa contre sa paume nue. C'était moite, tiède, et d'une mollesse dérangeante.

— Merci, lâcha-t-elle, dans un souffle précipité, pressée de refermer.

L'homme aux gants de carbone ne broncha pas. Lentement, avec la même fluidité mécanique, il recula d'un pas, libérant le halo de lumière jaune. Puis, il pivota sur ses talons, d'un seul bloc. Pas un salut. Pas un coup d'œil en arrière.

Victoria, pétrifiée dans l'encadrement, le regarda s'éloigner. Ses grosses bottes de moto frappaient la moquette bordeaux du couloir

avec une lourdeur implacable, pourtant, elles n'émettaient aucun son, absorbant chaque impact avec une précision prédatrice. Il dépassa les portes argentées de l'ascenseur sans même tourner la tête vers le bouton d'appel. Il continua sa marche vers le fond du couloir, poussa la lourde porte coupe-feu de la cage d'escalier d'un simple mouvement de l'épaule. Les gonds grincèrent. Il disparut dans la pénombre des marches en béton. La porte grise se referma derrière lui, s'enclenchant sur son vérin hydraulique dans un long sifflement, suivi d'un claquement sourd qui fit trembler les murs.

Puis, plus rien.

Victoria resta figée, les bras encombrés par la masse brûlante et grasse du sac de livraison. Un infime courant d'air, aspiré par la cage d'escalier, glissa sur le palier et vint lécher sa nuque couverte de sueur froide. Chaque poil de ses avant-bras se hérissa.

Elle secoua violemment la tête, envoyant ses mèches brunes balayer son front pâle pour chasser l'image rémanente de cette visière sans visage.

— Faut que tu dormes, Victoria, murmura-t-elle à la porte vide. C'est juste un livreur sous-payé qui a la haine. Arrête tes conneries.

Elle recula d'un pas, tira lourdement la poignée d'aluminium vers l'intérieur. Le battant se referma. Elle poussa le loquet. Un tour. Deux tours. Le clic rassurant de la sécurité mécanique. Elle enclencha même le verrou intérieur qu'elle n'utilisait jamais. Sécurisée. Isolée. Elle posa son front fiévreux contre le bois froid de la porte, fermant les paupières avec force.

***

Sa respiration, hachée, commença seulement à retrouver un rythme humain. L'espace d'une poignée de secondes, le silence de son appartement agit comme un baume anesthésiant. La lueur bleue du téléviseur palpitait doucement dans son dos. Le monde extérieur, la folie d'Albert, les contrats à trois millions de mètres carrés de nettoyage, les ombres, l’homme sans visage... Tout cela venait d'être expulsé, verrouillé de l'autre côté de la porte. Ici, c'était chez elle. Son sanctuaire. Les murs blancs, le parquet propre, l'îlot en marbre. Sa réalité contrôlée.

Mais la réalité était tenace. La chaleur écrasante qui irradiait du sac en papier contre sa poitrine la ramena violemment à l'instant présent. La température traversait le fin tissu de son t-shirt

d'intérieur. Ses doigts crispés enserraient les bords du papier avec une force si excessive que ses jointures étaient blanches.

L'odeur de la nourriture thaïlandaise empestait désormais l'entrée. Son estomac, noué par l'anxiété, émit un gargouillement sourd, douloureux. Une crampe aiguë lui rappela qu'elle n'avait rien ingurgité depuis un café noir à sept heures du matin. La faim, masquée toute la journée par les torrents de cortisol et d'adrénaline, revenait à la charge avec l'intensité d'une brûlure gastrique.

Il fallait manger. Tom allait arriver d'une minute à l'autre. Il insisterait pour qu'elle avale quelque chose. Il prendrait les baguettes, lui sourirait avec ce regard brun et rassurant, celui qui l'agaçait par sa candeur mais dont elle avait désespérément besoin ce soir. Il l'écouterait déverser sa bile sur Albert, sur le contrat Sauroines, tout en lui massant doucement la nuque. L'idée de Tom fut la bouée à laquelle elle se cramponna pour avancer.

Elle se décolla de la porte et se dirigea vers l'espace cuisine ouvert sur le salon, ses pieds nus glissant sur le lino puis sur le carrelage avec un léger chuintement.

Elle s'approcha de l'îlot central en marbre noir d'Espagne, sa fierté, la seule folie financière de cet appartement. Elle y déposa le lourd sac marron au centre. Dès qu'elle relâcha la pression de ses doigts, le haut du kraft s'affaissa sur lui-même dans un froissement sec. L'une des agrafes, soumise à une tension excessive, sauta d'un coup, libérant un jet de vapeur chaude chargée de l'odeur entêtante de sauce soja et de crevettes. Mais toujours, tapie sous les épices, cette odeur ferrugineuse, sourde, douceâtre.

Victoria posa ses deux mains à plat sur la surface glacée du marbre, de part et d'autre du sac. Ses bras étaient tendus. La pièce se mit à tourner très légèrement autour d'elle, dans une lente valse des ombres provoquée par l'hypoglycémie et la chute de pression sanguine.

La soif s'imposa alors, soudaine, absolue. Sa gorge était tapissée de cendres. Son palais collait. Sa langue, râpeuse, appelait un liquide glacé, n'importe quoi qui puisse effacer le goût amer de sa salive. Elle avait besoin du choc de l'eau froide pour réinitialiser ses fonctions vitales.

Elle pivota sur ses talons pour faire face au mur du fond.

Là, encastré dans une niche de boiserie laquée noire, trônait le gigantesque réfrigérateur en inox brossé. Sa surface métallique parfaite renvoya son reflet étiré, flou. Elle y vit une silhouette

courbée, brisée. L'armure de la directrice commerciale impitoyable était pulvérisée, ne laissant qu'un organisme épuisé, tournant à vide, pompant dans des réserves d'énergie inexistantes.

Elle leva la main droite, avança, et ses doigts s'enroulèrent autour de la longue poignée cylindrique en aluminium massif du congélateur.

Elle tira, pesant de tout le poids de son dos.

Le joint magnétique en caoutchouc résista une fraction de seconde, ventousé par la pression interne, puis céda dans un profond *schlack* étouffé, libérant un appel d'air humide.

La lourde porte s'ouvrit en grand, pivotant sur ses gonds silencieux.

La lumière interne, une rampe de LED blanches ultra-puissantes et crues, s'alluma instantanément. Elle frappa le visage de Victoria avec la violence d'un stroboscope d'interrogatoire, découpant les ombres de la cuisine, creusant chaque ride de fatigue sous ses yeux avec une précision chirurgicale. Une vague d'air glacé, sec et purifié s'échappa de l'habitacle pour se déverser sur son torse en une cascade invisible, provoquant une chair de poule immédiate sur ses bras dénudés.

Victoria cligna des yeux, aveuglée par la transition brutale de l'obscurité à cette blancheur clinique. Son regard, guidé par l'habitude de la soif, plongea automatiquement vers l'étagère du milieu, là où elle rangeait invariablement la carafe filtrante et les bouteilles d'eau minérale.

Sa main s'avança dans le vide glacé de l'habitacle.

Et s'y figea.

Son cerveau optique enregistra immédiatement l'image. Les photons percutèrent sa rétine, envoyèrent le signal électrique le long de ses nerfs optiques, directement vers son cortex visuel. L'information fut traitée.

Mais son esprit la rejeta en bloc.

Il se produisit un court-circuit cognitif, un phénomène de dissociation si violent que le temps sembla cesser d'exister. Pendant cette fraction de seconde d'éternité, l'univers entier se réduisit au bourdonnement grave du compresseur du réfrigérateur, une fréquence basse qui résonnait directement dans ses molaires, exactement comme le système de filtration de l'air dans le bureau vitré.

Sur la clayette en verre trempé, parfaitement centrée.

Positionnée avec un soin maniaque entre une rangée alignée de pots de yaourts au lait entier à sa gauche, et un bocal de moutarde à moitié vide à sa droite.

La tête d'Albert.

Pas une reproduction macabre en latex d'un mauvais film de série B. Pas une hallucination de l'ombre générée par un cerveau privé de sommeil. La masse, la texture, la densité... la réalité de la chose hurlait son existence.

Sa tête. Sectionnée net à la base de la pomme d'Adam. Posée bien droite, en équilibre sur la chair à vif de son propre cou coupé.

La peau du patron, d'ordinaire d'une pâleur bureaucratique, avait pris sous l'effet du froid et de l'exsanguination une teinte cireuse, un gris bleuté, presque translucide, semblable à du marbre veiné d'encre diluée. La rampe de LED se reflétait cruellement sur son crâne dégarni. Ses cheveux, clairsemés et d'ordinaire peignés avec une rigidité absolue, étaient poisseux, collés par petites mèches désordonnées contre ses tempes grises.

Ses lunettes à fine monture d'écaille étaient toujours là, incroyablement en place, parfaitement juchées sur l'arête de son nez aigu. L'air frigorifié avait commencé à agir : une fine couche de buée, de condensation blanche, constellait les verres correcteurs, masquant partiellement ce qu'il y avait derrière.

Mais pas suffisamment.

Ses yeux étaient grand ouverts. Exorbités jusqu'à la limite anatomique des paupières, les iris gris clair fixaient un point invisible droit devant eux, à travers Victoria, vers le néant. Le blanc de ses globes oculaires était atrocement strié d'un réseau de vaisseaux capillaires éclatés, dessinant des toiles d'araignée d'un rouge écarlate autour des pupilles dilatées à l'extrême. Une fine couche de givre microscopique avait commencé à cristalliser sur ses cils inférieurs.

Mais ce qui était le plus insoutenable, ce qui annihilait toute défense psychologique, ce n'était pas le gore de la mutilation. C'était l'expression.

Ce visage.

Ce visage qu'elle connaissait par cœur, habituellement figé dans un masque de mépris froid, de contrôle absolu, d'arrogance calculée pour humilier ses employés... Ce visage était tordu dans un rictus de terreur absolue. Une peur si primitive, si abyssale, qu'elle en avait déformé la musculature faciale. Sa mâchoire, d'ordinaire si serrée,

pendait, déboîtée. Sa bouche, largement entrouverte en un O silencieux, laissait apercevoir une langue rétractée, violacée, et le liseré blanc et parfait de ses incisives.

L'illusion du pouvoir d'Albert, son obsession de la propreté, sa manie de balayer la moindre trace de vie avec son carré de microfibre bleu cobalt... Tout cela avait disparu. Il était devenu la crasse. Il était devenu l'objet inerte, froid, rangé sur une étagère de verre comme une vulgaire denrée périssable.

Dans le silence glacé, une goutte d'eau, formée par le choc thermique entre l'air ambiant et l'intérieur du frigo, perla sur le bord supérieur de la monture de ses lunettes. Elle gonfla lentement, glissa le long du verre embué en traçant un fin sillon transparent par-dessus son œil mort, descendit le long de sa joue bleutée, et tomba.

Tic.

Ce minuscule bruit, cette preuve physique et liquide de la réalité, brisa la paralysie mentale de Victoria.

L'air accumulé dans ses poumons s'échappa de sa gorge dans un sifflement aigu, un râle étranglé, semblable au sifflet d'une bouilloire oubliée.

Le choc nerveux fut viscéral.

Un coup de bélier invisible la frappa en plein plexus solaire.

Sa main droite lâcha la poignée en aluminium du réfrigérateur comme si elle était incandescente.

Son corps entier obéit à un seul impératif de survie : s'éloigner. Ses genoux, déjà affaiblis par la journée, cédèrent presque. Elle recula brusquement, jetant son torse en arrière dans un mouvement désarticulé, perdant totalement son centre de gravité. Ses talons nus dérapèrent sur les carreaux lisses du sol de la cuisine. Ses bras moulinèrent l'air pour tenter de se rattraper.

Son dos alla heurter la tranche saillante de l'îlot central en marbre avec une violence inouïe. Le choc, sec et douloureux, lui coupa la respiration, chassant le reste de l'oxygène de ses poumons.

L'impact de ses soixante kilos contre la pierre ébranla la structure massive du meuble. Sur le plan de travail noir, le lourd sac de livraison thaï en papier kraft, posé en équilibre précaire près du bord, accusa la secousse. Son centre de gravité, alourdi par le liquide au fond, bascula vers le vide.

Le sac glissa sur le marbre dans un chuintement sinistre, puis bascula.

Il s'écrasa sur le carrelage blanc, à quelques centimètres seulement de ses pieds nus, dans un floc sonore, lourd, gras et répugnant.

Le fond, fragilisé par les sucs et la chaleur, éclata. La pression de la chute fit sauter le couvercle en plastique transparent de la première barquette. Le récipient explosa, éructant son contenu : une nappe compacte de nouilles de riz cuites, fumantes, emmêlées de germes de soja et de morceaux de crevettes roses, qui s'étala sur le sol avec le bruit mouillé d'un organe qu'on éventre. La sauce sombre éclaboussa le carrelage immaculé.

Plaquée contre l'îlot de marbre, les mains agrippées au bord de la pierre derrière elle, Victoria haletait. Ses yeux étaient écarquillés comme si ses paupières allaient se déchirer. Son regard passait frénétiquement de la tête d'Albert, éclairée par la lumière blanche du frigo toujours ouvert, au monticule de nourriture fumante à ses pieds. Sa poitrine se soulevait dans des spasmes convulsifs, sa trachée luttant pour faire passer un oxygène qui refusait d'entrer.

Son cerveau tentait de compiler des informations qui défiaient les lois de l'univers connu.

Mais le chaos sur le sol n'était pas terminé.

Du fond du sac éventré, une deuxième boîte cylindrique, en carton épais, conçue pour conserver la chaleur des entrées, venait de se détacher du monticule principal. Son couvercle en carton blanc, lourdement imbibé de l'intérieur, n'avait pas tenu.

La boîte s'était couchée sur le flanc. Sous l'effet de l'impact, il s'était ouvert.

Quelque chose en sortit.

Quelque chose de dense, de lourd, qui n'avait rien à voir avec de la nourriture asiatique.

La masse glissa sur le coulis de sauce soja, roula sur les carreaux en émettant un bruit mat, presque osseux, et vint s'immobiliser contre le gros orteil du pied droit de Victoria.

Une main humaine.

Sectionnée avec une précision chirurgicale au niveau de l'articulation du carpe, juste en dessous du poignet. Une coupe franche, nette, révélant au niveau de la section un aplat de chair grisâtre où les os du poignet tranchés pointaient comme des perles d'ivoire maculées. La peau de la main était d'une pâleur cadavérique, presque jaune, vidée de son sang. Les doigts, longs et épais, étaient légèrement recroquevillés vers la paume, figés dans la

rigidité cadavérique, comme s'ils tentaient d'agripper l'air.

Contrairement à la tête, la plaie de la section ne saignait absolument pas. Pas une goutte de sang ne tâchait le carrelage. La chair vive semblait avoir été instantanément cautérisée, ou pire, chimiquement traitée par une substance qui en avait gelé l'écoulement biologique, durcissant les veines coupées en petits tuyaux sombres.

Victoria sentit le fond de son estomac se contracter, se replier sur lui-même avec la violence d'une essoreuse. La bile, acide, corrosive, remonta dans son œsophage à la vitesse de l'éclair, inondant l'arrière de sa langue. Le goût putride du suc gastrique se mélangea intimement aux effluves de cacahuète grillée, d'épices chaudes et à l'odeur prédatrice, métallique, de la mort froide qui remplissait sa cuisine.

Elle voulut détourner le regard, fermer les yeux, s'évanouir, mais son cerveau avait verrouillé son attention sur cet objet. Ses yeux restèrent braqués sur le dos de la main sectionnée, incapable de s'arracher à cette vision.

Là. Sur le dos de la main gauche, dans le triangle de peau douce et fine situé entre la base du pouce et la naissance de l'index.

L'encre noire, incrustée sous l'épiderme blafard, se détachait avec une netteté cruelle, presque obscène sous l'éclairage de la cuisine. Un petit dessin stylisé. Un tatouage aux lignes fines, réalisé à l'encre de Chine, si familier, si intime, qu'elle en connaissait le moindre contour. Elle l'avait effleuré du bout du doigt la veille encore, au restaurant, en souriant à la blague stupide qu'il venait de faire. Elle l'avait caressé lorsqu'il lui avait passé le bras autour des épaules, la protégeant de l'air frais de la nuit.

Un petit crâne de pirate souriant, surmonté d'un minuscule bandeau noir, posé sur deux petits tibias croisés.

La main de Tom.

La réalité n'implosa pas. Elle se liquéfia.

Le concept de l'appartement, des murs protecteurs, du sanctuaire après le travail, de la sécurité domestique... Tout cela fondit pour ne laisser qu'un abattoir à ciel ouvert. L'homme rassurant au téléphone, l'ancre qui la retenait à la vie normale... Il n'était plus qu'un morceau de viande pâle baignant dans la sauce soja sur son propre carrelage.

La lumière bleutée de la télévision dans le salon, le bourdonnement froid et clinique du frigo, la chaleur épicée du plat

renversé, les yeux exorbités d'Albert fixant le vide absolu, les doigts morts de Tom frôlant sa peau nue... Chaque sensation qu'elle percevait se heurta aux autres, jusqu'à tout se mélanger en une seule masse de terreur pure qui paralysa totalement son cerveau.

Le cri ne passa pas par l'air de ses poumons. Il ne prit pas naissance dans ses cordes vocales. Il jaillit directement des profondeurs de son intestin, de ses entrailles. Un hurlement animal, primitif, strident et continu, qui déchira le silence suffocant de l'appartement, raclant sa gorge jusqu'au sang.

Victoria se repoussa de l'îlot central avec la force désespérée d'une proie prise au piège. Elle projeta son corps vers l'avant, contournant largement, frénétiquement, la mare d'horreur étalée sur le sol.

Ses pieds nus glissèrent sur un amas de nouilles et de sauce gluante. Elle perdit l'équilibre, s'étala à moitié, son épaule percutant brutalement le mur du couloir. Son cerveau n'enregistra même pas la douleur. Elle se redressa en s'arrachant au papier peint, titubant, trébuchant, aveuglée par les larmes de terreur qui inondaient son visage et brouillaient sa vision. Son esprit n'était plus qu'une sirène d'alarme hurlante, une alerte rouge hurlant un seul et unique ordre.

Fuir.

Fuir la viande. Fuir cet abattoir.

Elle se rua vers la porte d'entrée blindée, ignorant sa chemise froissée, ignorant le téléphone resté sur la table, ignorant l'air qui brûlait sa poitrine à chaque inspiration saccadée. Ses deux mains en sueur et tremblantes de spasmes, s'abattirent sur les serrures qu'elle venait méticuleusement de fermer. Elle arracha le verrou de sécurité, tourna le gros loquet à double tour en se tordant le poignet, pesa de tout le poids de son corps terrorisé sur le levier en métal, et ouvrit la lourde porte à la volée. Le battant heurta le mur de l'entrée dans un fracas épouvantable.

Elle jaillit dans le couloir de l'immeuble, le visage décomposé par la folie, les yeux révulsés, le souffle court, hurlant à pleins poumons sa terreur et son deuil dans le silence bourgeois du palier endormi.

Le cauchemar venait de traverser sa porte.

Et la nuit ne faisait que commencer.

Chapitre 5 : Denise

Le couloir du septième étage de la résidence Montiser était un chef-d'œuvre de neutralité bourgeoise. Une moquette épaisse, d'un bordeaux sourd, conçue pour absorber le moindre bruit de pas. Des appliques murales en laiton brossé diffusant une lumière chaude, faussement accueillante. Des portes palières identiques, espacées d'exactement quatre mètres, blindées et plaquées d'un placage en chêne clair. Un espace pensé, mesuré et facturé pour garantir le silence. L'isolement. La paix.

Le hurlement de Victoria pulvérisa cette paix avec la force d'une grenade à fragmentation.

Elle s'écrasa contre le mur opposé à son appartement, la force de son élan mal freinée par ses pieds nus qui glissèrent sur la moquette. Son épaule gauche percuta le papier peint texturé. Le souffle coupé, elle rebondit, les yeux écarquillés, fixant le rectangle béant de sa propre porte d'entrée.

La lumière crue de son entrée découpait un rectangle parfait sur le sol du couloir. Depuis sa position, elle ne voyait pas la cuisine. Elle ne voyait ni le réfrigérateur, ni l'îlot central, ni la mare de sauce soja et de chair pâle. Mais elle *savait* que c'était là. L'odeur la suivait. Le fer. La viande. La mort froide.

Un gémissement pitoyable s'échappa de ses lèvres, une plainte d'animal blessé. Sa poitrine se soulevait à un rythme intenable. Cent trente battements par minute.

Un nouveau hoquet de terreur la secoua. Elle devait alerter quelqu'un. Elle ne pouvait pas rester seule dans ce couloir, à trois mètres de cet abattoir. Elle tourna la tête vers la droite.

Appartement 7B.

La porte de Denise.

Victoria s'y rua avec la coordination d'un pantin désarticulé. Ses pieds nus, poisseux de la sauce du pad thaï et de l'humidité répugnante qui recouvrait le sol de sa cuisine, laissèrent de petites empreintes sombres sur la moquette. Elle s'abattit contre la porte de sa voisine.

Elle ne chercha pas la sonnette. Ses deux poings fermés s'abattirent sur le chêne clair.

BAM ! BAM ! BAM !

— Denise ! hurla-t-elle.

Sa voix se brisa sur la deuxième syllabe, se transformant en un crissement strident qui lui déchira les cordes vocales. Elle frappa plus fort. La douleur dans ses jointures n'existait pas. Le bois verni lui écorcha la peau des phalanges.

— Denise ! Ouvrez ! Pitié, ouvrez !

Le silence du couloir semblait absorber ses cris comme une éponge. Derrière les autres portes de l'étage, rien. Montiser s'était vidée de ses cadres supérieurs. L'immeuble était déserté par ceux qui avaient fui vers d'autres horizons plus lumineux. Seules restaient les âmes solitaires. Les recluses. Et les bourreaux.

BAM ! BAM !

— Y a quelqu'un ! Il a... il a laissé... Ouvrez !

Elle colla son front fiévreux contre le bois, la respiration sifflante, les larmes traçant des sillons brûlants sur ses joues recouvertes de sueur froide.

Un cliquetis métallique ténu résonna de l'autre côté de la porte.

Victoria retint son souffle.

Le cylindre de la serrure tourna. Lentement. Sans la moindre précipitation. Puis, le frottement caractéristique de la chaîne de sécurité en laiton glissant dans sa glissière.

La porte s'entrebâilla un tout petit peu.

La moitié du visage de Denise apparut dans l'interstice.

La retraitée devait approcher des soixante-dix ans, mais son âge exact était indéchiffrable, figé sous une couche de crème hydratante onéreuse et un flegme absolu. Ses cheveux blancs, coupés en un carré strict, ne présentaient pas le moindre épi. Elle portait un peignoir en soie épaisse d'un bleu nuit profond, noué avec précision à la taille. Ses yeux clairs, froids et analytiques, dévisagèrent Victoria de haut en bas, sans l'ombre d'un tressaillement.

Elle ne regarda pas le visage ravagé de l'hystérie de sa voisine. Elle baissa les yeux vers le sol.

— Tu as mis de la sauce soja sur la moquette, Victoria, déclara Denise.

Le ton était plat. Mesuré. C'était le ton d'une femme qui constate le Wi-Fi a perdu une barre. Pas celui d'une femme réveillée par les hurlements de mort de sa voisine.

— Le syndic va encore hurler à la prochaine assemblée générale, ajouta-t-elle avec un léger soupir.

Le cerveau de Victoria percuta cette phrase comme un oiseau heurte une baie vitrée en plein vol. L'absurdité de la remarque la

figea. Elle balbutia, sa bouche s'ouvrant et se fermant dans le vide.

— De la... Quoi ? Denise, écoutez-moi !

Victoria plaqua sa main écorchée contre le bord de la porte et poussa pour l'ouvrir en grand. Denise ne résista pas. Elle recula d'un pas, laissant Victoria débouler dans son entrée comme une épave balayée par la marée.

L'appartement de la vieille dame sentait le propre. Mais pas le propre clinique et agressif d'Albert. Un propre ancien. L'encaustique, la cire d'abeille, un vague parfum de lavande séchée et quelque chose de plus lourd, enfoui dans les fibres des tapis persans. De la naphtaline.

— Il y a... Il faut appeler la police ! s'étrangla Victoria, ses mains agrippant frénétiquement les revers du peignoir en soie de Denise. Tout de suite !

Denise baissa les yeux vers les mains poisseuses et tremblantes qui froissaient sa soie immaculée. Elle posa ses propres mains, fines, veineuses, mais d'une fermeté étonnante, par-dessus les poignets de Victoria. Et elle la repoussa. Doucement, mais avec une autorité qui ne souffrait aucune réplique.

— Lâche mon col, ma petite. Tu vas tacher la soie. Respire par le nez. Et fais des phrases complètes.

— Des phrases... Des phrases complètes ?!

Victoria pointa un doigt tremblant vers le palier, en direction de sa propre porte grande ouverte. Ses yeux menaçaient de sortir de leurs orbites.

— Il y a un homme mort dans ma cuisine ! hurla-t-elle, la voix brisée. Albert ! Mon patron ! Sa... sa tête ! Sa tête est posée à côté de mes yaourts !

Denise cligna des yeux. Un battement lent, régulier. Comme un iguane observant une mouche s'agiter. Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Albert, répéta la vieille dame. Ton patron tyrannique de la société de nettoyage ? Celui qui t'a fait faire un début d'ulcère ?

— Oui ! Sa tête ! Coupée ! Tranchée net ! Et Tom !

— Tom ? Le garçon charmant avec qui tu dînais hier ?

— J’ai fait livrer mon dîner... Le livreur avait un casque noir... Le sac est tombé... et il y avait sa main ! La main de Tom ! Avec son tatouage de crâne ! Dans les putains de nouilles de riz, Denise !

Victoria fondit en sanglots. Ses genoux lâchèrent à moitié, mais elle resta debout, vacillante, pliée en deux par les spasmes qui

secouaient son diaphragme.

— Il faut appeler la police... sanglota-t-elle. Il faut boucler l'étage... Ne rien toucher. La scène de crime... J'ai laissé la porte ouverte... L'ADN...

Le silence s'installa dans l'entrée de Denise. Un silence troublé uniquement par la respiration erratique de Victoria.

Puis, la vieille dame émit un léger claquement de langue. Le genre de bruit qu'on fait face à un enfant qui vient de rater un exercice de mathématiques basique.

— Oh, par les temps qui courent...

Victoria redressa la tête, les sourcils froncés sous l'incompréhension. Une larme resta en suspens sur sa joue droite.

— Quoi ? murmura-t-elle.

— Par les temps qui courent, plus rien ne m'étonne, acheva Denise en ajustant le nœud de son peignoir.

La retraitée fit un pas vers le palier, passa la tête par l'encadrement de la porte, jeta un vague coup d'œil vers l'appartement de Victoria, puis se tourna vers la moquette du couloir, juste devant leurs deux portes.

— Tu as vraiment mis de la sauce partout. C'est une catastrophe. Le gras de crevettes sur de la laine bouillie, c'est ce qu'il y a de pire à ravoir.

— Mais on s'en fout de la moquette ! hurla Victoria, la rage remplaçant brièvement la terreur. On s'en fout ! J'ai la tête de mon boss dans le frigo, putain, et la main de mon mec sur le carrelage ! Appelez les flics !

Denise se retourna lentement. Son visage s'était durci. Le masque de la voisine excentrique s'était légèrement fissuré pour laisser entrevoir quelque chose de beaucoup plus froid. De minéral.

— La police ?

Le mot tomba de ses lèvres comme une insulte polie.

— Oui, la police !

— Victoria, ma petite... Tu t'es fait laver le cerveau par trop de séries policières bas de gamme.

Denise fit un pas vers elle. Ses chaussons de velours ne produisaient aucun bruit. Elle planta ses yeux d'un bleu délavé dans le regard affolé de la jeune cadre.

— Tu crois vraiment qu'une escouade d'experts en combinaison blanche va débouler avec des mallettes argentées, trouver un cheveu magique sur ton paillasson et arrêter le méchant livreur au

casque noir avant la publicité ?

— Ce... c'est la procédure ! balbutia Victoria, le vocabulaire de l'entreprise revenant à la charge par réflexe de survie face au vide. C'est un double homicide ! Il y a des preuves !

— La procédure, répéta Denise, savourant le mot avec un sourire sec qui rappela atrocement à Victoria celui d'Albert. Parlons-en, de la procédure.

La vieille dame leva un doigt osseux, exactement comme son patron le faisait pour la couper en réunion.

— Tu appelles les flics. Des gardiens de la paix fatigués arrivent dans quarante minutes. Ils voient le carnage. Que font-ils ? Ils sécurisent la zone. Ils t'embarquent.

— Pour me protéger !

— Pour te mettre en garde à vue, idiote.

Le mot claqua comme un fouet. Victoria sursauta, clouée sur place.

— Regarde-toi, continua Denise en décrivant un cercle de la main autour de Victoria. Tes vêtements sont en... disons en désordre. Tu es couverte de fluides corporels et de sauce soja. Tu es en conflit ouvert avec ton patron depuis un moment, non ? Tu l'as même menacé d'un procès pour harcèlement. Peut-être même devant tout l'open space, hein ? Tu en est bien capable. Quant à ton amant... qui sait quelles disputes secrètes vous couvez ?

— Je ne les ai pas tués ! C'est le livreur !

— Un livreur sans visage que tu es la seule à avoir vu. Un genre de spectre en cuir noir, c'est bien ça ? Très crédible devant un juge d'instruction.

Denise se rapprocha encore, abaissant le volume de sa voix, la rendant confidentielle, presque intime.

— Perdre son boss et son mec dans la même journée, c'est fâcheux, je te l'accorde. C'est une coïncidence malheureuse. Une négligence statistique, presque.

La retraitée soupira, un vrai soupir de fatigue bureaucratique.

— Mais tu veux vraiment t'enquiquiner avec l'administration pour ça ?

La question resta suspendue dans l'air lourd de l'entrée. L'incongruité du vocabulaire — *"t'enquiquiner"*, *"l'administration"* — pour décrire la découverte d'un corps démembré créa un court-circuit total dans la logique de Victoria.

C'était exactement le même processus mental qu'elle utilisait au

travail. Réduire le chaos à un tableau Excel. Transformer un drame humain en un "dossier à gérer". Sauf qu'ici, l'experte en optimisation, ce n'était pas elle. C'était cette vieille femme en peignoir de soie.

— M'enquiquiner ? répéta Victoria, la voix tremblante, presque hypnotisée par le pragmatisme glaçant de Denise.

— Les interrogatoires. Les perquisitions. Les scellés sur ta porte pendant six mois. Les avocats. La presse. Ta carrière, ma pauvre fille... Ta carrière sera pulvérisée. Qui voudrait confier ses contrats de propreté à une femme dont le salon ressemble à un abattoir ?

L'argument de la carrière frappa juste. L'aliénation du "corporate" était si profondément ancrée en Victoria que, même couverte de sauce et de terreur, une petite partie de son cerveau évalua l'impact d'une mise en examen. Elle cligna des yeux, chassant cette pensée monstrueuse.

— Vous êtes dingue, murmura Victoria, reculant d'un pas, ses mains cherchant aveuglément le mur derrière elle pour se soutenir. Vous êtes complètement malade. Laissez-moi passer, je vais appeler moi-même.

Elle fit mine de pivoter vers le couloir.

Victoria se retrouva de nouveau sur le palier, coincée entre la porte ouverte de Denise et la béance de son propre appartement.

Elle n’avait pas appelé depuis chez elle. Elle n’avait même pas réussi à attraper son téléphone. Elle n’en avait même pas eu l’instinct. Tout son corps avait choisi la porte de Denise comme on choisit la sortie de secours la plus proche pour fuir l’horreur.

— Il y a un autre moyen, dit Denise.

La phrase n'avait pas été criée. Elle avait été posée. Lourde. Définitive. Comme un paraphe au bas d'un contrat.

Victoria s'arrêta net. Son corps entier tendu, l'oreille accrochée à cette promesse absurde de porte de sortie.

— Quel... quel autre moyen ?

Denise esquissa un sourire. Un vrai sourire cette fois. Pas chaleureux, non. Un sourire de professionnel qui vient d'entendre le mot magique : *"C’est combien ?"*

— Ah, tu vois, ma petite, dit la vieille dame en lissant les plis de sa manche. Je te connais maintenant. Je sais qu'il y a du bon en toi. Un esprit pratique. C'est ce qui manque à ta génération. Vous paniquez devant le premier fluide renversé.

Victoria sentit un frisson lui retourner tout le corps. Le

vocabulaire. *Le premier fluide renversé*. Exactement la terminologie d'Albert dans le dossier Merlin.

— Quel moyen ? insista Victoria, les dents serrées, luttant contre un nouveau spasme de nausée.

Derrière Victoria, par-delà sa porte grande ouverte, le bourdonnement lointain de son propre réfrigérateur semblait s'être amplifié, lui rappelant ce qui l'attendait sur la clayette en verre.

Soudain, à l'autre bout du couloir, la grande fenêtre à soufflet de la cage d'escalier, laissée ouverte, laissa s'engouffrer une violente rafale de vent.

L'appel d'air traversa le palier à la vitesse de l'éclair.

Le courant d'air s'engouffra dans l'appartement de Denise et saisit la lourde porte en chêne massif.

CLAC !

Le battant se referma dans un fracas de tonnerre.

Victoria hurla, un cri court et perçant, et bondit sur place, ses mains plaquées contre son visage. Son cœur, déjà au bord de la rupture, rata un battement entier. À bout de nerfs, saturée de stress, elle s'effondra presque, appuyée contre la tapisserie de l'entrée, haletante, les yeux noyés de larmes de panique.

Denise n'avait pas cillé. Ses paupières n'avaient même pas tremblé à l'impact de la porte claquant à vingt centimètres de son visage.

Être enfermée en dehors de son propre appartement ne semblait pas être un sujet. Elle glissa tranquillement sa main droite dans la poche profonde de son peignoir.

Un cliquetis métallique s'en échappa. Elle en tira un lourd trousseau de clés. Pas de simples clés d'appartement. Un trousseau d'industriel. Des pass magnétiques, des clés tubulaires de haute sécurité, des clés triangulaires d'ascenseur.

— Calme-toi, ma belle, dit Denise avec la douceur clinique d'un anesthésiste réglant une perfusion. J'ai toujours une solution. L'hystérie n'a jamais nettoyé une tache.

Elle fit tourner le trousseau autour de son index, chercha une petite clé crantée, l'inséra dans la serrure et rouvrit la porte qui venait de claquer, comme si la tornade de panique de Victoria n'était qu'une brise de printemps.

À quelques mètres, la porte de Victoria restait béante, une gueule crachant sa lumière jaune sur la moquette maculée.

— Que... qu'est-ce que vous proposez ? murmura Victoria,

totalement vaincue, le cerveau réduit en bouillie par la succession de chocs.

Denise se tourna vers elle, son visage baigné dans l'éclairage de l'applique murale. L'ombre creusait ses orbites, lui donnant l'aspect d'un crâne ancien, lisse et inébranlable.

— Faire le ménage, dit-elle en souriant. Tout faire disparaître.

La simplicité de la phrase eut l'effet d'une bombe à retardement dans l'esprit de Victoria.

Elle marqua une pause. Sa respiration se bloqua. Ses yeux passèrent du visage placide de la retraitée au gouffre de son propre appartement.

Le décompte macabre se fit tout seul dans sa tête : une tête tranchée dans un bac à légumes. Une main tatouée dans de la sauce asiatique. Un livreur sociopathe à casque intégral. Une entreprise de nettoyage au bord de l'effondrement financier. Et maintenant... une vieille femme en soie bleue qui lui proposait de camoufler un double homicide avec le flegme d'une employée de pressing détachant un chemisier.

C'est trop pour une seule journée, pensa Victoria. *Le serveur central a crashé. Error 404. Reality not found.*

— Faire... le ménage ? répéta-t-elle, comme un automate, s'accrochant à ce terme familier comme à une bouée de sauvetage recouverte de barbelés. Comment ça, faire le ménage ? Ce sont des morceaux de corps humains, Denise ! Pas de la poussière !

— La matière organique est de la poussière en devenir, ma petite. C'est juste une question de temps ou de méthode.

Denise passa dans le couloir, cette fois indifférente aux taches de sauce sur la moquette bordeaux. Elle désigna l'appartement de Victoria d'un mouvement de menton autoritaire.

— Retourne chez toi.

— Quoi ? Non ! Non, je n'y retourne pas !

— Retourne dans ton appartement, Victoria. Ne touche à rien. Ne regarde pas en bas. Ne regarde pas le frigo. Va dans le salon, fixe ton téléviseur. Et attends-moi.

— Mais qu'est-ce que vous allez faire ?!

— Je vais chercher le matériel.

La vieille dame n'attendit pas de réponse. Elle pivota, rentra chez elle, et laissa sa porte entrouverte, disparaissant dans les entrailles sombres et parfumées à la naphtaline de son propre appartement. Le bruit de ses chaussons s'effaça.

Victoria resta seule sur le palier.

Isolée entre deux portes. D'un côté, le refuge étrange et suffocant de sa voisine psychopathe. De l'autre, son abattoir personnel.

L'odeur de la viande et de la sauce soja flottait toujours dans l'air. L'instinct de survie de Victoria lui hurlait de courir vers l'ascenseur, d'appuyer sur le bouton du rez-de-chaussée, de fuir dans la rue, de hurler jusqu'à ce qu'une patrouille de police l'embarque.

Mais l'autre voix... la voix du "Corporate", la voix façonnée par quinze ans de nettoyage industriel, de gestion de crise, de contrats à sauver coûte que coûte... cette voix lui murmura la doctrine de Denise. *Tu vas tout perdre. L'administration va te broyer. Ferme le dossier. Liquide le problème.*

Comme sous hypnose, les bras ballants, Victoria fit un pas vers son propre appartement. Ses orteils collèrent légèrement sur la moquette tachée.

Elle franchit le seuil, en pensant à Tom.

La chaleur étouffante de l'entrée l'accueillit. Sans regarder vers la gauche, vers l'îlot central de la cuisine d'où s'échappait cette odeur doucereuse, elle fixa le mur du fond, avançant droit vers le salon. Son regard périphérique capta la lumière blanche et crue du réfrigérateur béant, mais elle força sa nuque à rester raide.

Elle atteignit le milieu du salon et s'y figea.

Debout. Raide comme un piquet. Exactement au centre du tapis berbère. Ses yeux fixés sur le logo qui rebondissait inlassablement sur l'écran noir de sa télévision. Ses poumons luttaient pour filtrer l'air, refusant d'analyser les particules d'odeur qui s'y infiltraient.

Elle attendit.

Le temps sembla s'étirer comme de la glu. Chaque seconde était une épreuve physique. Le bruit du frigo derrière elle prit des allures de grondement oppressant. Elle s'attendait presque à entendre la bouche d'Albert s'ouvrir avec un bruit de succion humide pour lui dicter une énième humiliation professionnelle depuis son étagère en verre.

Fais attention à la chaîne du froid, Victoria.

Elle se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang pour ne pas crier à nouveau.

TOC. TOC.

Deux coups nerveux, secs, frappés contre l'encadrement de sa porte d'entrée.

Victoria sursauta, pivotant sur elle-même.

Denise se tenait dans l'encadrement. Elle n'avait pas changé de tenue, toujours engoncée dans sa soie bleue, mais elle portait d'épais gants en latex jaune qui remontaient jusqu'à ses coudes. Elle tenait à la main un rouleau de sacs-poubelles noirs de chantier, ceux de cent trente litres, ultra-résistants.

— Viens, dit simplement la vieille femme.

Victoria n'esquissa pas le moindre mouvement. Ses pieds étaient cloués au parquet.

Denise soupira, avança d'un pas vif, traversa l'entrée en évitant savamment la zone de carrelage souillée avec l'agilité d'un chat. Elle saisit le bras de Victoria. La poigne de la retraitée, à travers le latex jaune, était d'une force effrayante. Une pince de fer.

— Je ne veux pas... balbutia Victoria, la tête tournant d'épuisement.

— On ne veut jamais, ma petite. On fait ce qui doit être fait pour préserver les marges.

La phrase tomba. Dure. Professionnelle.

Sans un mot de plus, Denise la tira par le bras, l'arrachant au centre de son salon. Elle la traîna presque, forçant Victoria à fermer les yeux pour ne pas croiser le regard vide et givré de son patron. Elles franchirent le palier en un éclair.

Denise poussa Victoria à l'intérieur de l'appartement 7B, la fit trébucher sur le paillasson, la rattrapa par le col, et repoussa la porte d'un coup de pied.

Le loquet de la vieille dame s'enclencha.

L'odeur de naphtaline et de poussière séculaire engloutit Victoria. L'appartement de Denise était une capsule temporelle. Des tapisseries à motifs floraux fatigués, des étagères croulant sous des bibelots en porcelaine, une lumière jaune et étouffée par de lourds abat-jours en tissu frangé. Tout ici respirait la stagnation. L'immobilité.

Denise ne la lâcha pas. Elle la guida, ou plutôt la remorqua, le long du couloir étroit qui menait vers le fond de l'appartement.

— C'est une simple opération de maintenance, murmurait Denise en marchant, d'une voix presque chantante. Un peu de tri. Un peu de chimie de base. Tu sais ce que c'est, la chimie, Victoria. Tu en vends des citernes entières.

— Denise, j'ai envie de vomir...

— Plus tard. L'estomac attendra. Les yeux d'abord.

Elles entrèrent dans la cuisine de Denise.

Le contraste avec le reste de l'appartement était saisissant. La cuisine n'était pas une cuisine de vieille dame. Les murs étaient recouverts de carreaux de faïence blanche, immaculés, lavés jusqu'à l'obsession. Au centre de la pièce, une table en Inox, nue, froide, brillante, semblable à une table d'autopsie ou à un plan de travail de laboratoire.

Et sur cette table.

L'horreur absolue changea de forme. Elle passa du gore chaotique et organique à quelque chose de beaucoup plus terrifiant : la monstruosité méthodique.

Posées côte à côte sur le métal étincelant de la table, trônaient deux énormes fioles en verre épais. Des bonbonnes industrielles, d'une contenance d'au moins dix litres chacune, fermées par d'épais bouchons de liège recouverts de cire cachetée.

À l'intérieur des fioles, un liquide flottait.

Épais. Visqueux. D'un rouge sombre, roussâtre, presque noir par endroits, la couleur du sang coagulé sous une lumière crue. Le liquide n'était pas totalement homogène. De microscopiques bulles d'air remontaient paresseusement vers la surface, signe d'une réaction chimique encore active, d'une dissolution qui achevait son travail moléculaire en silence.

Victoria cessa de lutter contre la poigne de Denise. Ses jambes se transformèrent en coton. Elle tituba et s'accrocha d'une main au bord de la table en Inox. La fraîcheur du métal irradia dans sa paume, mais ne parvint pas à éteindre l'incendie qui ravageait son esprit.

Elle regarda les fioles. Son souffle sifflait entre ses dents serrées.

Au centre de chaque bonbonne de verre, une large étiquette blanche avait été collée, bordée d'un fin liseré rouge. Les étiquettes étaient vierges, à l'exception de quelques mots inscrits avec soin au marqueur noir indélébile, dans une écriture cursive, appliquée, presque scolaire.

Sur la fiole de gauche :

Jus de Albert.

Sur la fiole de droite :

Jus de Tom.

Victoria sentit un vertige l'aspirer. Le monde tangua violemment. Ses yeux balayèrent les étiquettes. *Albert. Tom.*

Elle tourna lentement la tête vers Denise. Ses vertèbres grincèrent.

La vieille dame se tenait près de l'évier. Elle retirait méticuleusement ses gants en latex jaune, tirant sur le bout de chaque doigt avec un *plop* humide. Son visage n'exprimait ni triomphe, ni folie. Seulement un fatalisme las. La résignation du professionnel de l'ombre face à une tâche ingrate.

Elle jeta les gants froissés dans la poubelle, se tourna vers Victoria, posa les yeux sur les deux bonbonnes rougeâtres, et émit un soupir qui fit trembler ses épaules.

— Ah, murmura Denise en secouant doucement la tête. Je crois qu'on les a nettoyés pour nous.

— Vous parlez de mon plan de travail comme si vous y aviez été..., lâcha Victoria, soudain glacée.

— Comme si j'y étais ? répéta Denise, le coin des lèvres relevé. Disons que je déteste laisser des choses en plan.

— En plan ? Denise, vous en avez trop dit ou pas assez.

— C'est votre problème, ma petite, répondit-elle en se levant pour ajuster un torchon parfaitement plié. Moi, je m'occupe juste que rien ne déborde.

On les a nettoyés pour nous. La phrase n'avait aucun sens. Et pourtant, elle contenait l'univers tout entier. *On les a nettoyés pour nous.* Comme une faveur. Comme une prestation de sous-traitance terminée.

L'esprit analytique de Victoria, ce cerveau formaté pour comprendre les formules chimiques, les volumes et les rendements industriels, fit la connexion mathématique finale. La masse d'un corps humain adulte : environ 80 kilos. Densité des os, de la chair. Le pouvoir de dissolution d'une enzyme industrielle. Le liquide rougeoyant. Les bulles.

Les fioles n'étaient pas le sang d'Albert et Tom.

Elles *étaient* Albert et Tom.

L'horreur totale, absolue, dénuée de toute échappatoire, frappa Victoria en plein visage.

Le hurlement qu'elle voulut pousser se coinça dans sa gorge, étranglé par sa propre salive. Sa vision périphérique se brouilla de taches noires. L'oxygène déserta son cerveau. La lumière crue des carreaux de faïence s'éteignit brutalement.

Ses doigts glissèrent de la table en Inox.

Et Victoria s'effondra lourdement sur le sol, avalée par les ténèbres.

Chapitre 6 : La naphtaline

Le monde revint par les odeurs.

D'abord la naphtaline.

Un parfum d'armoire fermée depuis trois décennies, dense, piquant, qui s'insinuait dans les sinus comme un produit ménager mal rincé. Puis une couche plus subtile, plus sucrée : vanille éventée, cire d'abeille, vieux bois ciré. L'air avait la consistance d'un manteau trop lourd. Chaque inspiration ressemblait à un effort administratif.

Victoria tenta de bouger les doigts. Ils ne répondirent pas immédiatement. Ses mains étaient posées sur quelque chose de glacé, parfaitement lisse. Une surface métallique. Le froid remonta le long de ses avant-bras comme un courant électrique lent. Elle réalisa qu'elle était assise, le dos droit, maintenu par la rigidité d'une chaise au dossier droit. Pas son canapé, pas la chaise design de son îlot. Autre chose.

Elle ouvrit les yeux.

La première chose qu'elle vit fut la table. Une longue table en inox, nue, sans nappe, sans set de table, sans la moindre coquetterie domestique. Une table d'autopsie de cuisine. Le néon au plafond se reflétait dessus en un trait blanc qui vibrait, légèrement tremblant, comme si la lumière elle-même hésitait à rester là.

Sur cette table, posées côte à côte avec une précision presque maniaque, trônaient deux bonbonnes en verre épais. Des fioles industrielles de dix litres, ventrues, scellées par de gros bouchons de liège coiffés d'une couche de cire rouge.

Victoria sentit sa gorge se serrer. Elle tenta de parler, mais seuls quelques sons râpeux se coincèrent entre ses cordes vocales et son palais sec.

— Ne bouge pas trop vite, ma petite. Tu viens de faire un joli malaise vagal de compétitrice.

La voix venait de sa droite. Elle tourna la tête. Lentement. Chaque degré de rotation tirait sur ses cervicales comme si on desserrait un mécanisme rouillé.

Denise était là, à moins d'un mètre. Assise sur une autre chaise en bois massif, le dos étonnamment droit pour son âge, un torchon blanc impeccablement plié sur les genoux. Toujours ce même peignoir de soie bleue, ce même col croisé, ce même collier de

fausses perles jaunies. Mais dans cette lumière crue de laboratoire improvisé, la soie brillait moins. Elle n'avait plus rien de confortable. C'était devenu une tenue de cérémonie. Robe de travail. Ou robe de prêtre.

Dans la main droite de Denise, un verre d'eau. Un vieux verre à moutarde, épais, décoré d'un personnage de dessin animé effacé par les lavages. Il était rempli aux trois quarts. Le liquide tremblotait à la surface.

— Bois.

Denise posa le verre sur la table, juste devant Victoria, avec la délicatesse d'une infirmière préparant un calmant. Son geste ne souffrait aucune contestation.

Victoria baissa les yeux vers le verre, puis les releva vers les bonbonnes. Son cerveau refusa d'établir la connexion pendant une seconde de trop. Une seconde où elle aurait pu se lever, hurler, se précipiter vers la porte. Elle n'en fit rien.

Sur chaque bonbonne, une étiquette blanche, bordée d'un liseré rouge, avait été collée bien droit. L'écriture au marqueur noir était appliquée, cursive, presque scolaire.

Jus d'Albert.

Jus de Tom.

Les lettres dansèrent devant ses yeux. Elle cligna, une fois, deux fois. Les mots restèrent à leur place, calmement réels. Elle sentit la question monter – Qui a fait ça ? – puis se bloquer net. Elle ne voulait pas savoir. Pas comment. Pas par qui. Pas en détail.

— Ce n'est pas… articula-t-elle enfin, la voix râpeuse. Ce n'est pas drôle, Denise.

Elle aurait voulu injecter du sarcasme dans la phrase, mais le ton lui échappa. Ce n'était qu'un murmure nu, sans armure.

Denise pinça les lèvres, comme si on venait de lui reprocher la présentation d'un devis.

— L'humour, c'est gratuit, répondit-elle. Ça ne nettoie pas les dégâts. Bois.

Victoria attrapa le verre. Ses doigts glissèrent sur le cristal vaguement gras. Elle réalisa que ses paumes étaient grasses : sueur séchée, traces de sauce soja, peut-être autre chose. Elle but une première gorgée. L'eau était tiède, mais elle lui déchira la gorge comme si elle avait avalé un morceau de glace pilée. Elle sentit le liquide couler jusqu'à son estomac en traçant son chemin comme un trait fluorescent.

Le verre reposa sur la table dans un petit *clonc*. Une seconde plus tard, l'étiquette "Jus d'Albert" se remit au point.

Albert. Son patron. Sa tête dans le bac à légumes. Et maintenant…

— Non, articula-t-elle, plus distinctement. Ça n'a pas de sens. C'est quoi, ça ?

Elle désigna les bonbonnes d'un geste du menton. Ses mains refusaient de se décrocher du verre.

Denise fit quelque chose de surprenant : elle soupira. Un vrai soupir, profond, saturé d'une fatigue ancienne.

— C'est ce qu'on appelle de la valeur ajoutée, ma belle.

Elle se pencha légèrement, posa le bout de ses doigts veinés sur le verre, juste à côté de ceux de Victoria. Ce contact minuscule avait la fermeté d'un ordre.

— Je crois qu'on les a nettoyés pour nous.

La phrase tomba au milieu de la cuisine comme une clef à molette dans un moteur déjà bancal.

Denise n'avait pas l'air surprise. Ni du contenu des bonbonnes, ni de leurs étiquettes. Comme si ce n'était pas la première fois qu'on lui livrait quelqu'un, prêt à être réduit en jus. C'était dit comme on parlerait d'une sous-traitance. Comme si, quelque part en amont, quelqu'un s'occupait des corps, et qu'ici, chez Denise, on ne faisait que traiter le produit fini.

Victoria sentit sa poitrine se resserrer d'un coup. Sa respiration s'accéléra sans son consentement.

— Nettoyés… pour nous ? répéta-t-elle, comme si elle testait la sonorité du mot.

Son esprit, programmé pour traiter des volumes, des taux de remise et des marges, se mit à calculer. Masse corporelle moyenne d'un homme adulte. Densité de la chair, des os, des organes. Temps écoulé depuis la scène dans sa cuisine. Heure actuelle, qui flottait quelque part dans une brume post-syncope. Le tout confronté à la viscosité du liquide dans les fioles, à la lenteur des bulles.

Son estomac se retourna. Le vertige revint, plus net, mais la main de Denise se contracta légèrement sur la sienne. Ancrage immédiat.

— Respire par le nez, ordonna la vieille dame. Si tu vomis ici, c'est toi qui nettoies.

Le réflexe d'obéissance fut plus rapide que la nausée. Victoria inspira, longuement. L'odeur de naphtaline et de vieux gras lui

emplit les sinus.

— Il faut appeler la police, souffla-t-elle, mais le mot “police” sonna creux, ridicule, comme une incantation pour enfant.

Denise leva un sourcil.

— Tu veux vraiment t’enquiquiner avec l’administration ?

La phrase était exactement celle qu’elle avait déjà sorti sur le palier. Mais ici, dans cette cuisine transformée en salle d’opération, elle prit une densité nouvelle. “Administration” ne désignait plus seulement des fonctionnaires en open space, mais tout un écosystème de scellés, de procès-verbaux, de rapports d’expertise, de convocations.

Victoria imagina son appartement encerclé de rubans jaunes, la porte blindée recouverte de bandeaux “NE PAS FRANCHIR”. Les voisins sur le palier, Denise en tête, jouant les témoins effarouchés. Les policiers notant tout. La tache de sauce sous son pied nu, la position du sac thaï, la trace de ses doigts sur le front glacé d’Albert. Son nom dans les fichiers. Son mail pro. Ses relevés bancaires. Sa carrière, déjà en ruine, réduite en poudre.

Elle déglutit. L’eau ne suffisait plus. Il aurait fallu un solvant plus puissant pour dissoudre cette réalité-là.

— Ce n’est pas… balbutia-t-elle. Ce n’est pas moi. Je n’ai rien fait. Il y avait… il y avait sa tête dans mon frigo. Et sa main dans les nouilles. On m’a livré ça. Je suis la victime, Denise.

Elle avait mis tellement de temps à prononcer ce mot que ses syllabes sonnèrent faux à ses propres oreilles.

Denise la regarda comme on regarde une enfant qui vient de se tromper de signe dans une équation élémentaire.

— Oui, évidemment. Tu es la victime, dit-elle calmement. C’est bien pour ça qu’ils t’ont livré la facture.

Elle désigna d’un geste du menton les bonbonnes. Ses yeux n’avaient pas quitté Victoria.

— Tu crois vraiment qu’on dissout deux hommes dans une salle de pause de supermarché, qu’on débarrasse ton plan de travail de la tripaille et qu’on te laisse tout ce petit monde chez toi par hasard ?

Victoria ouvrit la bouche. Aucun argument ne sortit. Sa logique professionnelle, son cerveau habitué à repérer les angles morts dans une offre commerciale, sentait le piège. Chaque mot de Denise semblait calibré pour fermer une issue.

— Non, continua la vieille femme, c’est un service. Un service rendu. Un nettoyage express. Comme une équipe de nuit qui vient

après un dégât des eaux. Ils ont fait le gros œuvre. À nous de gérer les finitions.

“Nous”. Le pronom la frappa plus fort que le reste.

— Je n’ai rien à voir avec… commença Victoria.

Denise resserra légèrement sa prise sur ses doigts.

— Tu as tout à voir avec ça, ma chérie.

Elle se leva. Lentement, mais sans la moindre hésitation articulaire. Elle contourna la table d’inox comme on contourne un lit de patient. Arrivée à l’autre extrémité, elle tira un tiroir. Un bruit de métal contre métal retentit. Elle en sortit une chemise cartonnée d’un rouge vif.

Victoria sentit le sol disparaître sous ses pieds avant même de reconnaître l’objet. Le rouge. Cette nuance exacte. L’épaisseur du carton. Le gaufrage du logo.

Le dossier Sauroines.

— Attendez… Mais vous l’avez eu comment ce dossier ? demanda Victoria avec des yeux qui sortaient presque de leurs orbites.

— Inutile de creuser, répondit Denise sans forcer son autorité naturelle, regarde la signature, c’est tout ce qui compte.

Le dossier Sauroines, ouvert. Et signé.

Denise le posa devant elle, à côté du verre d’eau, comme on pose un contrat de prêt sur le bureau d’un client déjà surendetté.

La signature trônait au bas de la page. Pas la sienne. Pas celle de Tom. Un paraphe sec, anguleux, qu’elle connaissait pourtant par cœur : celle d’Albert. L’encre était parfaitement sèche. Aucune bavure.

Victoria sentit sa bouche s’assécher à nouveau.

— Ce n’est pas possible, murmura-t-elle.

Le mot flotta une fraction de seconde, puis la digue céda. La terreur, l'absurdité et l'épuisement fusionnèrent en une rage pure, aveuglante. Victoria se leva d'un bond, sa chaise raclant violemment le carrelage.

— Attendez une putain de minute ! hurla-t-elle, sa voix ricochant contre la faïence immaculée de la cuisine.

Elle pointa un doigt tremblant, presque frénétique, vers le carton écarlate.

— Comment vous avez eu ce dossier, Denise ?! Il était dans le caisson verrouillé d'Albert ! Dans une tour ultra-sécurisée à dix kilomètres d'ici !

Denise ne cilla pas. Elle resta assise, le dos parfaitement droit, lissant un pli invisible sur son peignoir de soie.

— Baisse d'un ton, ma fille, le verre résonne, répondit la vieille dame avec la douceur d'une institutrice fatiguée.

— Je ne baisserai pas d'un ton ! explosa Victoria en frappant du plat de la main sur la table d'inox. Le choc fit trembler les bonbonnes rougeâtres. Vous saviez pour Tom... Vous saviez pour le livreur... Vous parlez du "nettoyage" de mon plan de travail comme si vous aviez passé la serpillière vous-même ! VOUS ÉTIEZ OÙ CE SOIR ? VOUS ÊTES QUOI, AU JUSTE ?! Une voisine à la retraite qui lit dans les pensées et dissout des cadavres à ses heures perdues ?!

Sa poitrine se soulevait par à-coups violents. Ses yeux exorbités cherchaient une fissure dans le masque placide de la vieille femme. Mais il n'y en avait aucune.

Denise laissa le silence retomber. Elle attrapa le dossier rouge du bout des doigts et le tapota deux fois sur le métal pour en aligner les bords, exactement comme Albert l'avait fait l'après-midi même.

— Tu as fini ta crise d'asthme ? demanda Denise d'une voix polaire. Assieds-toi. Les hystériques font de mauvaises directrices commerciales.

Victoria resta figée, le souffle court, heurtée de plein fouet par l'autorité glaciale du ton.

— Je ne m'assois pas tant que vous ne m'avez pas dit d'où sort cette signature, cracha-t-elle, bien que sa voix vienne de perdre de sa puissance. Il a refusé de signer ce matin. Il m'a hurlé dessus. Il m'a traitée de coût. Il...

Les images de l’après-midi remontèrent en bloc. Le bureau de verre. Le bourdonnement du système de filtration. La phrase “Tu es remplaçable” gravée au scalpel sur la paroi interne de son crâne.

Denise hocha doucement la tête, comme si elle suivait un exposé qu’elle connaissait par avance.

— Albert n’a jamais refusé le deal, dit-elle. Il a refusé que toi, tu tiennes le stylo.

Elle effleura du bout de l’ongle la signature au bas du contrat.

— Albert n'était pas qu’un tyran, Victoria. C’était un éleveur qui protégeait sa meilleure vache à lait. Il a signé pour te sauver – Sauroines l'a su.

Elle marqua une pause et regarda droit devant elle :

— Tu es trop bonne pour être gaspillée en 'jus'. Il savait ce qui arrive aux gens qui font perdre du temps à Sauroines.

Le mot “Sauroines” résonna différemment dans cette bouche-là. Chez Albert, c’était un champ de bataille de fluides corporels non identifiés. Chez Denise, cela sonnait comme le nom d’un commanditaire.

Victoria cligna des yeux.

— Putain, Denise, vous… vous connaissez Sauroines ? C’est un client. Une chaîne. Cinquante-deux hypermarchés. Trois millions de mètres carrés de dalles PVC…

Sa voix s’éteignit d’elle-même. Elle entendit à quel point elle sonnait comme une plaquette marketing.

Denise eut un petit rire sans joie.

— Une chaîne, oui. On va dire ça comme ça.

Elle referma le dossier rouge, d’un geste sec, puis le fit coulisser vers Victoria.

— Écoute-moi bien, Victoria. On va faire simple, parce que je ne suis plus payée pour les formations longues.

Elle s’assit de nouveau, cette fois en face d’elle. Le néon au-dessus de la table dessinait des cernes blêmes sous ses yeux, mais il ne réussissait pas à y entamer la dureté de son regard.

— Sauroines, ce n’est pas “un client”. Ce n’est pas “une chaîne”. C’est le plus gros cartel logistique de la région.

Le mot “cartel” ne fut pas prononcé avec emphase. Il sortit de sa bouche comme un simple constat technique, au même niveau que “surface à traiter” ou “taux de dilution recommandé”.

Victoria sentit ses entrailles se contracter. L’image mentale qu’elle avait toujours combattue — “pas un cartel colombien, juste des autolaveuses” — remonta, nue, sans son voile humoristique.

— Vous plaisantez, articula-t-elle. Ce sont des hypermarchés. Ils vendent des packs de lait, des couches, des…

— Des armes, des substances, des vies, répliqua Denise. Ils blanchissent dans leurs rayons, ils camouflent dans leurs palettes, ils recyclent dans leurs compacteurs.

Elle désigna les fioles.

— Et maintenant, ils optimisent leurs déchets humains.

Silence. Le bourdonnement du frigo de Denise, plus ancien, plus modeste que celui d’Albert, servit de bande-son à la phrase.

Victoria sentit le début d’un rire, un rire de panique, monter dans sa poitrine. Il mourut avant d’atteindre sa gorge.

— Je… je vends du détergent, Denise. Seulement du détergent.

La phrase lui parut soudain ridicule. Elle avait passé cinq ans à

se convaincre de ça. C'était son mantra, son matelas de sécurité mental, répété chaque matin dans l'ascenseur.

Ce matin-là encore : "C'est juste de la moquette et du détergent. Pas un cartel colombien."

Denise pencha la tête, amusée par l'absurdité.

— Tu vends ce qu'on t'a dit que tu vendais, répondit-elle. Mais ce n'est pas ce que tu as fabriqué.

Elle posa la paume de sa main à plat sur la table, juste entre les deux bonbonnes.

— Le produit "enzymatique" que tu as vendu à Sauroines, ce n'est pas un simple détergent de synthèse. C'est une arme chimique. Une formulation capable de dissoudre un corps humain en deux heures. Avec presque zéro résidu solide.

Victoria éclata.

— C'est chimiquement impossible, coupa-t-elle, d'une voix plus forte qu'elle ne l'aurait voulu. Les enzymes ont un spectre d'activité. On a testé la dégradation des protéines, des graisses, des taches organiques, oui, mais pas…

Elle s'interrompit, consciente qu'elle glissait automatiquement dans son discours de présentation produit. Le jargon lui servait de bouclier, encore une fois.

Denise la regarda, patiente.

— Tu croyais vraiment que ton labo faisait de la R&D pour des carrelages, ma belle ? Qu'on mettait des budgets à six chiffres dans des formulations juste pour gagner un point de brillance sur un sol de galerie marchande ?

Elle eut un petit geste circulaire de la main.

— Tu es intelligente. Tu connais les coûts. Tu as vu les lignes budgétaires. Tu n'as jamais trouvé que certaines choses ne collaient pas ? Des montants, des postes, des dépenses qu'on justifiait vaguement par "innovation" ?

Victoria ouvrit la bouche pour protester, puis la referma. Des réunions lui revinrent en mémoire. Des budgets validés en comité restreint, des rencontres confidentielles auxquelles Albert refusait qu'elle assiste, des "ne t'en occupe pas, ce n'est pas ton périmètre".

— J'ai sourcé les composants, murmura-t-elle. J'ai négocié les prix avec les fournisseurs. Je sais ce qu'il y a dans la base. Les tensioactifs, les stabilisants, les systèmes enzymatiques…

— La base, oui, concéda Denise. La partie que tu étais autorisée à voir. Celle qui donne bonne conscience aux gens comme toi. Mais

le principe actif, lui, venait d'ailleurs.

Elle se pencha en avant. Son visage, soudain proche, prit une dimension différente, prédatrice. Le pli au coin de sa bouche s'étira en un sourire qui n'avait plus rien de rassurant.

— Tu veux vraiment savoir ce qui fait disparaître Albert et Tom en deux heures dans une cuve de lavage de réserve ?

Victoria sentit son corps entier hurler non. Mais le mot ne sortit pas. Quinze ans de carrière à exiger "la vérité des chiffres" l'empêchaient de fuir maintenant la vérité chimique.

— Oui, souffla-t-elle.

Denise sourit franchement, cette fois.

— Très bien. Alors écoute. Parce que ce n'est pas tous les jours qu'on te fait visiter l'envers de ta propre fiche produit.

Elle se cala au fond de sa chaise, posa ses avant-bras sur la table. Les bonbonnes vibrèrent imperceptiblement.

— Le principe actif, ce n'est pas une enzyme synthétique. C'est une hormone. Une hormone de stress pur, concentrée, mutée. Un cortisol industriel, si tu veux. Un jus de burn-out.

Le mot "hormone" claqua dans l'air. Victoria eut l'impression qu'on venait de crever un abcès derrière son sternum. Tous les symptômes de son corps depuis des mois — insomnies, tachycardies, sueurs froides, brûlures d'estomac — se mirent à défiler comme une liste de contrôle.

— C'est absurde, tenta-t-elle. On ne… on ne met pas des hormones dans un détergent. Ça ne passe pas les tests, les certifications, les…

— Les certifications, répéta Denise, amusée. Tu crois vraiment qu'on envoie les bonnes formules aux labos d'homologation ?

Elle tapa du bout de l'ongle sur le verre d'une bonbonne. Un *tink* aigu résonna.

— On envoie ce qu'il faut envoyer pour avoir un joli tampon au bas de la fiche technique. Et derrière, on ajoute ce qui fait la différence. Les labos sont contents de notre rémunération. Nous sommes contents des labos.

Victoria sentit le sol se dérober à nouveau. Une part d'elle, celle qui avait toujours soupçonné qu'il existait une couche supplémentaire de cynisme au-delà de ce qu'elle acceptait d'admettre, acquiesçait silencieusement.

— Mais… où… comment… balbutia-t-elle. On trouve du cortisol en laboratoire, évidemment, mais pas en volumes industriels. Pas à

des quantités qui justifient des contrats à plusieurs millions. Ça coûterait…

— Beaucoup trop cher, compléta Denise. Exactement.

Elle se pencha encore un peu, jusqu'à ce que Victoria puisse voir les petites veinules éclatées dans le blanc de ses yeux.

— C'est pour ça qu'on ne l'achète pas. On l'élève.

Silence. Le mot resta suspendu au-dessus de la table en inox.

— On… l'élève ? répéta Victoria, hébétée.

Les images commencèrent à s'assembler. Les couloirs de l'entreprise, impeccables, glacés. Le système de filtration surpuissant dans le bureau d'Albert, ce bourdonnement grave qui lui vibrait dans la mâchoire. Les crises d'angoisse multipliées par les "challenges" commerciaux, les plannings impossibles, les humiliations publiques, répétées méthodiquement.

Denise inclina légèrement la tête, satisfaite de voir la réaction se propager.

— Le système de filtration d'air dans le bureau d'Albert, tu crois qu'il faisait quoi ? Qu'il filtrait les particules pour protéger ses petits poumons fragiles ?

Sa voix se fit plus douce, presque caressante.

— Il aspirait les phéromones de stress. Les molécules que vous relâchiez en permanence dans cet aquarium de verre quand il vous passait au nettoyeur haute pression psychologique. Les couloirs, les open spaces, les salles de réunion… tout est pensé pour concentrer, canaliser, récolter.

Victoria sentit ses mains devenir glacées.

— On n'était pas une entreprise, chuchota-t-elle. On était… quoi ?

Denise sourit. Un sourire très lent, très contrôlé.

— Une ferme.

Le mot tomba avec la précision d'un couperet.

— Une ferme à cortisol, à adrénaline, à hormones de panique. Albert n'était pas qu'un patron toxique, ma belle. C'était un éleveur. Il poussait les organismes humains que vous êtes jusqu'au bord de la rupture, juste ce qu'il faut, ni trop ni trop peu, pour que vos glandes surrénales produisent la meilleure matière première.

Elle désigna les bonbonnes une dernière fois.

— Et quand un lot arrive à maturité… on récolte.

Victoria sentit un rire hystérique vibrer quelque part au fond de sa cage thoracique. Il ne sortit pas. À la place, une question

s'imposa, brutale :

— Et moi ? souffla-t-elle. Je suis quoi, dans tout ça ? Le bétail ou la… la vétérinaire ?

Denise se leva, lentement, et contourna la table pour venir se placer derrière elle. Ses mains se posèrent sur ses épaules, légères, mais fermes.

— Tu es ce que tu décides d'être, répondit-elle calmement. Ce soir, en tout cas.

Ses doigts pressèrent légèrement les trapèzes noués de Victoria, comme pour tester la tension musculaire.

— Ce que tu dois comprendre, c'est qu'Albert est liquidé. Au sens le plus littéral du terme. Le contrat Sauroines, lui, est signé. Les tueurs ont fait leur part. Ils ont retiré du tableau l'homme qui voulait faire capoter le deal pour vous "protéger". Ils ont embarqué Tom dans la même opération. Dommage collatéral, disons. Le gros du nettoyage est fait.

Elle se pencha, ses lèvres presque au niveau de l'oreille de Victoria.

— Reste la paperasse.

Victoria sentit un frisson lui parcourir la nuque.

— La… la paperasse ? Putain, Denise, merde ! Tom était le seul mec à peu près praticable que j'ai rencontré depuis au moins… Et merde !

Denise reprit sa place face à elle. Elle repoussa doucement le dossier rouge vers Victoria.

— Le lundi, à sept heures, il faudra quelqu'un pour tenir l'open space, expliqua Denis d'une voix calme, trop calme.

— Vous ne m'écoutez même pas, c'est ça ? rouspéta Victoria sans trop y croire. La réalité était en train de basculer devant ses yeux.

— Pour maintenir la tension, continua Denise, toujours avec cette voix calme. Pour continuer à nourrir la machine. Les hommes de Sauroines ne gèrent pas ce genre de détails. Ils sous-traitent. Ils adorent sous-traiter. Moins de risques, plus de marges.

Elle croisa les mains sous son menton, exactement comme Albert le faisait.

— Tu es très mal tombée, Victoria. Vraiment. Tu as tout perdu dans la même journée. Ton patron, ton amant, ton innocence professionnelle. C'est moche.

Elle marqua une micro-pause.

— Tu vois, j'écoute… Mais tu es aussi très bien placée. Tu connais les chiffres. Tu connais les sites. Tu connais les équipes. Tu connais le discours. Tu tiens debout, à peu près. Et, détail non négligeable : tu as déjà validé la signature.

Elle tapota du doigt le paraphe d'Albert.

— Sauroines n'a pas besoin d'une victime qui pleure sur un commissariat. Ils ont besoin d'une interface. D'un visage propre pour faire tourner la ferme. D'une directrice commerciale qui sait "créer l'urgence".

Victoria sentit ses lèvres bouger avant sa conscience :

— Je n'ai pas… je ne sais plus… balbutia-t-elle.

Sa voix lui sembla lointaine.

Denise se leva encore une fois. Elle ouvrit un placard au fond de la cuisine. Un placard bas, de ceux où l'on range d'ordinaire les casseroles. Elle en sortit un objet brillant. Un rectangle de plastique rigide, accroché à un cordon noir.

Elle revint vers Victoria et posa l'objet sur le dossier rouge.

C'était un badge d'accès. Noir, sobre, marqué du logo de l'entreprise en lettres blanches. Et, en bas, le nom.

Albert Sterling. Accès VIP.

Denise poussa le badge du bout du doigt, dans la direction de Victoria.

— Il y a des moments, dans une vie, où on ne choisit pas ce qui arrive, dit-elle doucement. Ça, tu viens de le vérifier. Mais on choisit ce qu'on fait avec la merde qu'on nous livre.

Elle lança un regard vers la porte, comme si elle voyait au travers le carrelage souillé, la tête dans le frigo, la main dans les nouilles.

— Tu as deux options, ma belle. Tu peux courir au commissariat, hurler que des gens très dangereux ont transformé ton salon en abattoir, et ta cuisine en chambre froide. Tu vas te taper des mois d'enquêtes, d'expertises, de convocations. Tu vas perdre ton job, tes économies, ta santé mentale. Et si, par miracle, tu ne termines pas dans un sac poubelle de six cents litres, tu seras blacklistée par toutes les boîtes du secteur.

Elle haussa les épaules.

— Ou tu peux faire ce que tu as toujours fait mieux que tout le monde : prendre un dossier pourri, voir l'opportunité, structurer l'offre, et conclure.

Les mots restèrent suspendus au-dessus de la table.

Victoria fixa le badge. Le logo de la société. Les open spaces, le bureau de verre, l'ascenseur, le parking, le pilier C4. La tête dans le frigo. Les bonbonnes. Tom. Tout tourna un instant, puis se stabilisa étrangement.

Un calme bizarre, glacé, commença à se répandre dans les veines de Victoria. L'hystérie se retira comme une marée. Resta une fatigue brute, minérale, et un silence intérieur, inattendu.

Elle releva les yeux vers Denise.

— Et vous ? demanda-t-elle. Vous êtes quoi, exactement, dans ce… dispositif ?

Le sourire de la vieille femme prit une nuance presque tendre.

— Je suis la fondatrice, répondit-elle simplement. Celle qui a monté la structure avant qu'Albert reprenne les rênes. J'ai construit la première ferme. Les premiers protocoles. Les premiers deals avec des gens qu'il vaut mieux ne pas contrarier. Et puis, j'ai pris ma retraite.

Elle désigna son peignoir avec un petit geste théâtral.

— Tu croyais vraiment que j'avais planté mes rhumatismes ici par hasard ? On ne s'installe pas à côté de l'abattoir sans y avoir travaillé.

Victoria cligna des yeux.

— La vache… Je…

— Shhh… ne dis rien petite. Digère…

Victoria fut traversée par un flash. Une scène entière, nette, s'imposa : elle se jetait sur Denise, la plaquait contre la table en inox et la découpait méthodiquement au hachoir, morceau par morceau, des gerbes de sang éclaboussant les carreaux blancs jusqu'au plafond. Elle sentit sa gorge se fermer comme si les gouttelettes lui arrivaient déjà au visage. Pendant une seconde, elle manqua vraiment d'air.

Elle arracha une inspiration, profonde, yeux fermés, comme on remonte à la surface après une apnée forcée. Puis elle releva la tête.

— Pourquoi vous m'aidez ? demanda-t-elle. Si on peut appeler ça "aider".

Denise réfléchit une seconde.

— Une ferme ne doit jamais rester sans fermier, répondit-elle. C'est mauvais pour les bêtes. Mauvais pour le rendement. Mauvais pour tout le monde.

Elle poussa plus franchement le badge vers elle.

— Et parce que, crois-le ou non, tu m'es sympathique. Tu as de

la ressource. Tu sais encaisser. Tu as osé dire à Albert que le problème venait de la structure. Peu de gens vont jusque-là sans se liquéfier sur place.

Elle coula un regard vers les bonbonnes, un petit sourire en coin, fière de son petit « effet special ».

— Lui, par exemple, a fait une très bonne performance. Mais il manquait de vision, dit Denise en indiquant la bonbonne contenant les restes d'Albert.

Victoria sentit sa main se lever, presque indépendamment de sa volonté. Ses doigts effleurèrent le plastique lisse du badge. Une sensation de déjà-vu : la première fois où elle avait reçu son badge d'entrée, cinq ans plus tôt, on lui avait dit "Bienvenue dans la famille". Elle avait cru à une mauvaise blague corporate bien toxique.

Cette fois, personne ne plaisantait.

— Je… je ne peux pas décider maintenant, souffla-t-elle. Je…

Sa phrase mourut. Denise acquiesça.

— Tu as raison. On ne signe jamais à chaud. C'est la règle. Même dans les pires boîtes.

Elle se leva une dernière fois et attrapa le verre d'eau, qu'elle tendit de nouveau à Victoria.

— Retourne t'asseoir chez toi. Respire. Ne regarde pas dans le frigo. Ne regarde pas par terre. Fais comme si la livraison n'avait jamais existé. Laisse-moi gérer le reste de la soirée.

Elle jeta un coup d'œil aux bonbonnes, déjà rangées dans un chariot à roulettes qu'elle venait de rapprocher.

— Quand tu te réveilleras demain, il n'y aura plus de têtes, plus de mains, plus de sauce sur ton carrelage. Juste un contrat signé dans ta mallette. Et un badge sur ta table basse.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— Lundi, il faudra quelqu'un à sept heures pour ouvrir le bureau d'Albert. Pour monter la pression. Pour nourrir la machine. Si tu n'y vas pas, quelqu'un d'autre ira. Quelqu'un de moins… concerné.

Victoria se leva. Etonnamment stable. Ses jambes tremblaient encore, mais elles obéissaient.

La cuisine de Denise lui parut soudain minuscule. La naphtaline, supportable. Le pire se trouvait de l'autre côté du mur. Dans son propre appartement. Dans l'open space. Dans le badge.

Elle attrapa le dossier rouge et le badge d'un même geste, comme on attrape un sac de provisions.

— Je vais rentrer, dit-elle. Sa voix, cette fois, était plate. Calme. Professionnelle.

Denise hocha la tête, satisfaite.

— Fais attention dans le couloir. Il y a parfois des courants d'air.

Victoria ne répondit pas. Elle se dirigea vers la porte de la cuisine, puis vers le couloir tapissé de motifs floraux. Chaque pas l'éloignait de l'odeur de naphtaline et la rapprochait du parfum vanillé de sa propre bougie.

La poignée de la porte d'entrée de Denise tourna dans sa main comme si elle avait déjà répété ce geste des milliers de fois.

Sur le palier, sa porte à elle était toujours entrouverte. Une strie de lumière jaune s'en échappait, entaillant la moquette bordeaux.

Elle resta immobile une seconde. Entre les deux battants. Entre la ferme et l'abattoir.

Puis elle inspira, profondément, et franchit le seuil.

Derrière elle, très doucement, Denise referma sa porte.

Chapitre 7 : L'élevage

Le silence de l'appartement n'était plus le même.

Il ne s'agissait plus du calme vanillé de la veille, ce coton sonore qui enveloppait ses insomnies comme un plaid cher. C'était un vide récuré, un silence après intervention, celui qui règne dans une salle d'opération une fois que le brancard a quitté la pièce. On sent encore le sang, mais on ne voit plus rien.

Victoria, debout au milieu du salon, regardait la télévision éteinte. Un rectangle noir qui renvoyait son reflet en miniature. Droit. Immobile. Les pieds nus sur le parquet tiède, les cheveux encore humides de la douche. Elle portait un simple T-shirt gris et un legging de sport. Elle aurait pu passer pour n'importe quelle femme épuisée un dimanche soir, si ce n'était pour la mallette ouverte sur la table basse.

Dans la mallette, le dossier rouge Sauroines. Ouvert à la dernière page. La signature d'Albert, nette, bien centrée. À côté, le badge noir Accès VIP. Posé bien droit, lanière enroulée en spirale comme un câble neuf.

Le frigo, derrière la cloison, bourdonnait doucement. Un bourdonnement ordinaire, légèrement irrégulier. Rien ne dépassait. La cuisine, que Victoria avait fui plus tôt comme un théâtre de massacre, était désormais irréprochable. Le carrelage brillait. L'îlot de marbre n'avait plus une seule tache. Le bac à légumes contenait des légumes. Le seul indice qu'il s'était passé quelque chose tenait dans la perfection suspecte de l'ensemble : pas une miette sur le plan de travail, pas une éponge humide abandonnée, pas la moindre trace de pad thaï.

Tout avait été "nettoyé pour nous".

Victoria ne retourna pas vérifier. Elle n'avait pas besoin.

Elle leva la main et, du bout du doigt, redressa d'un millimètre le dossier rouge, pour l'aligner exactement sur le bord de la table basse. Le geste lui vint sans effort. Son cerveau ne l'analysa même pas.

Ses yeux glissèrent vers l'horloge murale, au-dessus du buffet. 23h27.

Le temps avait cessé d'avoir une texture émotionnelle. Il n'était plus qu'un paramètre.

Elle se pencha pour récupérer son téléphone posé à côté de la

mallette. Ses doigts ne tremblaient plus. Ils se refermèrent sur l'appareil avec la précision d'une pince de laboratoire.

L'écran s'alluma sur une pluie de notifications rouges. Appels manqués. Messages. Son cerveau enregistra le nom "Tom" sans réaction. Le prénom glissa sur sa conscience comme sur une surface cirée. L'image de la main tatouée tenta de remonter, repoussée immédiatement vers le fond par un mouvement réflexe, froid, d'auto-préservation.

Elle appuya sur "Tout marquer comme lu". La liste disparut. Une bouffée de soulagement mécanique, presque agréable, passa en elle. Case cochée.

Au-dessus de sa boîte de réception, un autre onglet clignotait faiblement : "Pro". La petite pastille rouge affichait "URGENCES".

Elle l'ouvrit.

Des mails automatiques. Des alertes de CRM. Des notifications de modification du dossier Sauroines sur le serveur partagé. Des réponses d'Albert en majuscules. Deux messages du service RH, timides, restés sans réponse. Un mail du directeur administratif : "SITUATION SAUROINES - URGENT - merci de me rappeler dès que possible".

Victoria scrola jusqu'en bas, puis remonta. Ses yeux ne prenaient plus le temps de lire. Ils scannaient. Filtraient. Segmentaient.

Le bourdonnement du frigo se synchronisa avec sa respiration. Inspiration sur quatre temps. Expiration sur quatre temps. Elle s'y accrocha comme à une métrique.

Elle appuya sur "Composer".

Le champ "À" se remplit automatiquement quand elle tapa "Tous". Liste de distribution : "Tous les employés".

Objet : [vide].

Ses doigts restèrent un instant suspendus au-dessus du clavier tactile. Une fraction de seconde, il y eut un vide derrière ses yeux. Sa bouche se dessécha. Elle aurait pu tout effacer, éteindre le téléphone, ramper jusqu'à son lit, s'y enterrer.

La phrase d'Albert remonta, claire, nette, comme si on venait de la projeter au plafond :

"On crée l'urgence."

La chaleur ne monta pas. Rien ne monta. Ce fut au contraire une chute de température intérieure. Quelque chose se refroidit en elle. Un refroidissement profond, uniforme, qui stabilisa d'un coup toute vibration résiduelle. Les pensées, les images, les cris, les têtes, les

mains, les bonbonnes rouges, Tom, Denise, le mot “cartel” : tout devint silencieux, comme si ces éléments avaient été plongés dans l’azote liquide.

Il resta une structure. Des colonnes. Des paramètres. Des besoins.

Elle tapa.

“Objet : Restructuration immédiate”

Ses doigts avaient retrouvé la cadence professionnelle, celle qui avait impressionné tant de directeurs des achats. Ses doigts n’hésitaient plus. Chaque lettre tombait à sa place.

Le curseur clignotait dans le corps du mail.

Elle posa le téléphone sur la table sans envoyer. Son regard revint vers le badge.

Le plastique noir reflétait un éclat discret de la lampe. La photo d’Albert, minuscule, en haut à gauche, la regardait. Un Albert en version administrative, neutre, neutre, neutre. Pas d’arrogance visible. Juste un homme en chemise.

Elle tendit la main.

Ses doigts restèrent à nouveau en suspension à quelques centimètres. Un léger tremblement, infime, tenta de s’installer dans son poignet. Son corps, une dernière fois, essaya de produire un symptôme.

Une micro-seconde, elle revit le miroir de l’ascenseur. La femme au visage défait, aux cheveux collés, aux yeux creusés. Celle qui avait promis, trente mètres plus bas, “Pas ce soir. Pas après ça.”

Elle serra la mâchoire. Le tremblement cessa. Sa main se posa sur le badge et le referma dedans.

Le plastique était tiède, comme s’il avait gardé la température du cou d’Albert.

Elle le fit tourner une fois entre ses doigts, puis le lâcha. Le badge retomba sur la table dans un cliquetis léger, tournoyant, avant de se stabiliser.

Victoria inspira profondément.

Dans sa poitrine, rien ne se serra.

Elle reprit le téléphone.

Cette fois, elle ne réfléchit plus. Elle copia mécaniquement la phrase qu’Albert répétait en formation interne, celle qu’elle avait toujours trouvée obscène sans oser le dire :

“Plus c’est gros, plus l’erreur est grave.”

Elle ne l’écrivit pas.

Elle écrivit autre chose.

“Bonjour à tous,

En raison d’une situation exceptionnelle sur le dossier Sauroines, nous mettons en place dès cette semaine une restructuration immédiate des équipes commerciales et opérationnelles.”

Elle s’arrêta là. Sa propre voix intérieure, celle qui aimait les formules assassines, proposa “situation exceptionnelle = têtes tombées dans les bacs à légumes”. Elle la repoussa calmement. Le sarcasme ne servait plus.

Elle continua.

“Réunion plénière obligatoire lundi matin à 7h00 précises dans l’open space du 6e étage.

La présence de chacun est impérative.

Le moindre retard sera considéré comme une faute grave.”

Pas d’explication. Pas d’émoticône pour adoucir. Pas de “merci de votre compréhension”. La phrase tomba à l’écran avec la même lourdeur que les mots d’Albert dans son bureau.

En bas, elle signa :

“Victoria Voss

Directrice Commerciale – Projet Sauroines”

Elle relut le mail une fois. Pas pour corriger. Pour vérifier la densité. Elle sentit, à mesure que ses yeux descendaient de “situation exceptionnelle” à “faute grave”, la tension se reconstituer dans sa propre cage thoracique. Pas la panique. La tension utile. Le courant qui alimente la machine.

Elle appuya sur “Envoyer” avec lenteur. Le bouton bleu s’obscurcit, l’interface afficha “Envoi en cours…”, puis disparut. Un mail de plus, une impulsion de plus dans le système nerveux de la boîte.

Elle posa le téléphone face contre table.

Le silence se referma, plus compact.

Victoria se leva, prit sa mallette et y rangea le dossier rouge avec un soin méticuleux. Elle glissa le badge dans la pochette intérieure, là où elle rangeait d’habitude son stylo plume le plus cher. Elle ferma les loquets. Le *clic-clac* résonna, exactement comme dans le bureau d’Albert.

Elle resta immobile une seconde, la mallette à la main, comme si elle attendait qu’un patron invisible l’autorise à sortir.

Personne ne dit “Dégage”.

Elle alla jusqu’au comptoir de la cuisine. Ouvrit un placard. En

sortit une bouteille de vin blanc entamée, oubliée depuis des semaines. Elle dévissa le bouchon sans s'arrêter sur le "plop" pathétique du vide d'air. Elle versa le liquide dans un verre. Le vin avait tourné. L'odeur acide lui monta au nez.

Elle porta le verre à ses lèvres.

La première gorgée la surprit par son absence de goût. À peine un arrière-fond vinaigré. Son palais semblait avoir été brûlé vivant plus tôt dans la journée. Elle avala quand même. Une chaleur artificielle, chimique, se répandit dans son oesophage.

Elle fixa le mur en face, là où, quelques heures plus tôt, elle avait failli vomir en imaginant Albert sortir de son frigo pour lui faire la leçon sur la chaîne du froid.

L'image ne venait plus. Ça, pensa-t-elle fugitivement, c'est peut-être ça, la vraie liquidation.

Elle finit le verre d'un trait. La brûlure la réconforta.

Lorsqu'elle posa le verre dans l'évier, elle réalisa qu'elle n'avait pas une seule fois vérifié si la vaisselle de Denise était visible derrière sa fenêtre. Ce genre de détail, avant, l'aurait amusée. "Denise la vieille maniaque, même ses assiettes ont des horaires."

Elle se força à regarder.

De l'autre côté de la cour, la lumière de la cuisine de Denise était éteinte. Le carré de fenêtre n'était qu'un rectangle noir. Le reflet de quelques lampadaires de rue y dessinait des diagonales pâles.

Victoria resta à guetter, une minute. Deux. Rien. Pas une silhouette, pas un mouvement de rideau. Juste ce trou sombre dans la façade coiffée de zinc.

Elle eut l'entière sensation qu'on la regardait pourtant. Pas d'un point précis. D'un peu partout.

Elle éteignit la lumière de sa propre cuisine. L'appartement bascula dans une semi-obscurité orangée, éclairé seulement par la lampe du salon et les halos lointains de la ville.

Elle ne se dirigea pas vers la chambre. Elle fit le tour de la pièce, méthodiquement, comme elle faisait le tour d'un site client après une visite : fenêtres bien fermées, verrous enclenchés, canapés dégagés, objets à leur place. L'œil que la fatigue avait rendu flou dans l'ascenseur s'était affûté. Elle remarquait maintenant chaque décalage : un coussin tombé, la trace pâle d'une goutte d'eau sur la table, un magazine gênant le passage.

Elle rectifia. Redressa. Aligna.

Quand elle eut fini, le salon ressemblait à une page de catalogue, propre et faussement habité. L'endroit parfait pour recevoir un client. Ou un cartel.

Elle se planta devant la baie vitrée. En bas, la rue était presque déserte. Deux silhouettes traversaient le passage piéton, tête penchée sur leurs téléphones. Un scooter passa en vrombissant. Au loin, un gyrophare bleuté tourbillonna quelques secondes derrière un angle de rue, puis disparut.

La vitre renvoyait son reflet. Cette fois, ce n'était plus la femme ravagée de l'ascenseur. Ses cheveux, grossièrement séchés à la serviette, avaient repris un semblant de forme. Son visage restait fatigué, mais les traits s'étaient raffermis. Ses épaules étaient droites. Son regard, en revanche, avait changé de nature. Il n'était ni vide ni enragé. Juste clair.

Calme. Trop calme.

Elle posa la paume de sa main contre la vitre, comme pour tester la température de l'extérieur. Le verre était frais. Dans la rue, un courant d'air fit bouger quelques feuilles de platane. Elle pensa fugitivement aux "courants d'air" de Denise. Aux portes coupe-feu. Aux cages d'escalier.

Elle eut l'impression nette que quelqu'un, quelque part, cochait une case sur un tableur. "Asset sécurisé : OK."

Son téléphone vibra sur la table basse.

Elle se retourna.

Écran allumé. Notification en surimpression :

"Réponse : Restructuration immédiate"

Le mail qu'elle venait d'envoyer commençait à revenir.

Elle hésita un quart de seconde, puis attrapa l'appareil.

Le premier lisible venait de l'adresse générique "Direction Générale". Sans nom. Juste un texte :

"Message bien reçu.

Nous apprécions votre réactivité.

Nous comptons sur vous lundi."

Aucune signature. Aucune formule de politesse. Juste trois phrases calibrées.

Victoria sentit un sourire lui monter aux lèvres. Un sourire qui ne ressemblait ni à ses rictus sarcastiques, ni à ses sourires commerciaux. Quelque chose de plus mince, de plus tranchant. Elle ne se vit pas, mais on aurait pu y retrouver un cousinage avec le sourire d'Albert quand il alignait ses stylos.

Elle releva les yeux vers la baie vitrée. Son reflet souriait. Ça lui fit un effet de miroir à retardement.

Lundi.

Sept heures.

Elle imagina l'open space, l'écran géant encore noir, les claviers silencieux, les employés arrivant un par un, surpris par l'horaire, par le sujet "Restructuration". Les regards échangés, les tentatives de blague pour désamorcer. Les gorges sèches. Les cœurs accéléraient déjà. La machine à cortisol se remettait en marche.

Elle n'avait presque rien fait. Un mail. Trois phrases. Et déjà, là-bas, dans des appartements disséminés autour de la ville, des dizaines de thorax se serraient. Des sueurs froides perlaient. Des yeux fixaient des plafonds.

C'était terrifiant.

C'était efficace.

Elle lâcha un souffle qui tenait presque du rire.

"Créer l'urgence", murmura-t-elle.

La phrase, dans sa bouche, ne sonnait plus comme celle d'Albert. Elle avait perdu son ton de leçon. Elle était devenue une simple description de tâche.

Elle retourna s'asseoir sur le canapé. La mallette à ses pieds, le téléphone sur la table, la télé toujours éteinte. Elle ne chercha pas de film, pas de série, pas d'échappatoire.

Elle posa la tête contre le dossier, ferma les yeux.

Elle ne s'endormit pas. Pas vraiment. Son corps resta dans une espèce de veille profonde, comme un serveur en mode économie d'énergie. Les images remontaient parfois – le casque noir devant la porte, la main tatouée, la tête dans le frigo, les bonbonnes – et repartaient aussitôt, avalées par un mécanisme neuf, plus puissant, qui classait, archivaient, dépersonnalisait.

Ce n'étaient plus des traumatismes.

C'étaient des données.

À 2h17, son téléphone vibra à nouveau. Elle ouvrit les yeux. Notification d'agenda : "Réunion Sauroines – Jeudi (reporté)". Elle glissa le doigt sur "Supprimer". L'événement disparut.

Un nouveau rendez-vous clignotait pour lundi, 7h00, "Restructuration". Elle ne l'avait pas créé. Le système IA l'avait généré automatiquement, en se basant sur son mail.

La machine était très bien faite. Elle se rendait service à elle-même.

Victoria resta allongée encore une heure, les yeux ouverts dans la pénombre, à regarder le plafond. Ses mains, posées de part et d'autre de son corps, ne serraient plus les draps. Ses mâchoires s'étaient relâchées. Sa respiration restait régulière.

***

À 5h pile, elle se leva.

Pas pour vomir. Pas pour tenter une fuite rocambolesque vers un commissariat de nuit. Elle se dirigea vers la salle de bain. Se brossa les dents avec des gestes lents mais précis. L'eau du robinet avait un léger goût métallique. Elle ne fit pas de grimace.

Devant le miroir, elle passa un coton imbibé de lotion sur son visage. Ses traits étaient encore tirés, mais la peau avait repris un peu de couleur. Elle coiffera plus tard. Elle sortit une crème contour des yeux, une pompe, tapota.

Dans sa chambre, elle ouvrit son dressing. Les cintres claquèrent doucement. Elle repoussa les tenues du week-end, les robes fluides, les jeans. Ses doigts s'arrêtèrent sur un tailleur noir, le plus strict, celui qu'elle réservait aux comités de direction. Elle le sortit, le posa sur le lit. Elle choisit une chemise blanche parmi trois presque identiques : celle qui avait l'armature la plus rigide.

Elle vérifia, machinalement, que le tissu ne laissait pas transparaître la moindre trace de soutien-gorge. Le professionnalisme, pensa-t-elle, n'a pas besoin de tétons.

Elle posa sa montre sur la table de nuit, puis la remit finalement à son poignet. Le tic-tac discret accompagna le bourdonnement du frigo, toujours en fond.

Un détail la fit s'arrêter.

Sur la commode, une petite photo encadrée : elle et Tom, attablés à une terrasse, des bières devant eux, un soir, heureux. Tom faisait semblant de se cacher derrière sa main tatouée, le petit crâne de pirate pointant vers l'objectif. Elle, à côté, souriait, vraiment.

Victoria prit le cadre en main. Le verre refléta un instant son visage. Celui de la photo, plus jeune de quelques semaines seulement, lui sembla appartenir à quelqu'un d'autre.

Elle ne détourna pas les yeux de Tom. Elle ne pleura pas. Ses doigts serrèrent simplement le bois du cadre un peu plus fort.

Le tatouage pirate dansait encore dans sa mémoire. Pas un gimmick – Tom lui avait tout raconté, un soir de vodka, trois

semaines plus tôt. "*Ma famille m'a rayé. Dettes, frangin en taule, père qui m'a traité de 'fils de pute qui coule le nom'. J'ai disparu. Zéro recherche, zéro avis de disparition. Les flics classent les mecs comme moi en 'fugueurs volontaires'.* "

Il avait ri, amer, en montrant sa main. "*Ce crâne, c'est mon avis de décès officiel. Personne ne me réclame, Vic. T'es la seule qui m'a vu de si près depuis...*"

Sauroines n'avait eu qu'à effacer un fantôme. Pas même un cadavre à justifier.

Puis elle le reposa. Face contre le meuble.

Le bruit du verre contre le bois fut plus fort que nécessaire.

Elle finit de s'habiller. Tailleur. Chemise. Ceinture. Elle enfila des escarpins noirs. Le cuir serra ses pieds encore sensibles de leur course pieds nus dans le couloir quelques heures plus tôt. Elle ajusta la hauteur de ses talons. Suffisamment hauts pour la posture. Pas assez pour l'handicaper dans un parking.

Elle retourna au salon. La lumière du matin commençait à blanchir le ciel derrière la baie vitrée. Une ville entière s'éveillait, ignorante des litres de "jus" stockés dans une cuisine de vieille dame à quelques centaines de mètres.

Victoria prit la mallette. La sangle mordit sa paume. Elle glissa le téléphone dans la poche intérieure de sa veste. Elle attrapa les clés sur le meuble de l'entrée. Le métal tinta.

Elle ouvrit la porte.

Le couloir de la résidence avait exactement le même aspect que la veille : moquette bordeaux, appliques en laiton, portes blindées. Le silence était presque total. De très loin, un bruit de douche, un éclat de voix d'enfant derrière une cloison. On aurait pu croire que rien ne s'y était passé.

Elle verrouilla sa porte. Deux tours de clé. Le cylindre claqua. Elle passa la paume de sa main sur le bois. Le geste tenait autant de la caresse que de la prise de congé.

Elle se tourna vers l'autre côté du palier.

La porte de Denise était fermée. Le paillasson "Bienvenue" légèrement de travers. Une infime trace de sauce sombre, presque invisible, illustrait encore le bord de la moquette, là où ses pieds nus avaient laissé des empreintes la veille.

Elle la fixa une seconde. L'odeur de naphtaline ne filtrait plus.

Elle leva légèrement la tête. Un petit carré noir, juste au-dessus du montant de la porte. Un détecteur de fumée, posé là par le

gestionnaire de l'immeuble. Toujours la même diode rouge, clignotant toutes les trente secondes.

Cette diode ne clignotait pas pour signaler un dysfonctionnement. Elle confirmait une connexion active vers les serveurs Sauroines. Le gestionnaire ? Un sous-traitant logistique du cartel, facturé "maintenance vidéo-sécurité". L'homme casqué avait traversé le hall sous leurs yeux – deepfake "livreur" sur les écrans du poste de garde. Aucun son, aucune trace.

Elle pensa au trousseau de clés de Denise, à ses pass magnétiques, à ses accès. À sa phrase : "J'ai toujours une solution."

Quelque chose, derrière cette porte, observa peut-être son passage. Ou pas. C'était égal.

Victoria pressa le bouton de l'ascenseur. Le bouton éclaira son doigt. Les portes s'ouvrirent dans un ding joyeux, indécent.

Dans la cabine, le miroir sans tain lui renvoya son reflet. Tailleur noir, chemise blanche, mallette. Elle avait l'air d'aller travailler un lundi ordinaire.

La différence, cette fois, c'est qu'elle ne détourna pas les yeux.

Elle entra, se plaça exactement au centre, comme Albert le faisait toujours, et appuya sur le bouton du parking.

Les portes se refermèrent.

Pendant la descente, le bourdonnement des câbles accompagna sa respiration. Son cœur battait. Pas trop vite. Pas trop lentement.

Dans le miroir, les yeux de la femme en tailleur restèrent fixés sur les siens.

Aucun tremblement.

Aucune larme.

Juste un éclat froid, neuf, qui n'était ni celui de la peur, ni celui de la joie. Quelque chose de plus fonctionnel. De plus liquide.

À cet instant précis, si quelqu'un avait partagé la cabine avec elle, il aurait probablement préféré le regard de la tête d'Albert.

Arrivée au parking, les portes s'ouvrirent. Odeur de caoutchouc brûlé et d'humidité froide.

Victoria traversa d'un pas mesuré, talons claquant sur le bitume lisse. Pas de regard vers les ombres des piliers. Plus besoin. Elle savait qu'ils étaient là, comme au bureau. Comme toujours.

Sa berline noire l'attendait, troisième rangée, pile sous le néon clignotant B3 – là où la silhouette l'avait suivie, vendredi. Les phares s'allumèrent à son approche. Clic.

À gauche du pilier, près du local technique, une forme restée

jusque-là confondue avec le béton se détacha. Petite, ramassée, manteau beige, sac en skaï serré contre le buste. Denise. Pas à sa fenêtre, pas derrière un judas. Là, en chair et en os, plantée dans le parking comme si elle attendait quelqu'un. Ou quelque chose.

Elle ne sursauta pas en voyant Victoria. Aucun mouvement de recul, aucune grimace gênée. Juste ce regard fixe, tranquille, qui glissa un instant de la berline aux néons, puis au pilier B3, comme pour vérifier que tout était en place. Présente. Prévenue.

Victoria croisa ses yeux une seconde. Denise inclina à peine la tête, un geste si minimal qu'il aurait pu passer pour un simple ajustement de col. Un signe, pourtant. Un accusé de réception.

Un mouvement dans l'ombre du pilier. Pas furtif. Direct. L'homme casqué émergea. Casque baissé, blouson cuir luisant, visière noire avalant la lumière. Il s'arrêta à deux mètres. Il mesurait deux mètres.

Victoria ne recula pas. Pouls rapide. Pas peur. Adrénaline. Cuisses contractées. Bassin lourd.

Elle le scruta, de haut en bas, en prenant le temps. Puis elle ouvrit la portière conducteur. Il monta côté passager. Silence. Cuir. Sueur. Ozone.

Moteur éteint. Phares seuls. Chemisier entrouvert. Main gantée sur nuque. Visière contre front. Froid. Jupe relevée. Bas déchirés.

Souffles courts. Condensation visière. Gants carbone sur chair. Pilier B3 filmé. À quelques mètres, Denise ne bougeait pas. Elle avait seulement tourné le visage de trois quarts, assez pour suivre la scène sans s'en détourner.

Climax brutal. Silencieux. 90 secondes.

Il sortit. Disparut ombre. Portière claque.

Quand Victoria releva les yeux, Denise avait déjà reculé d'un pas dans la pénombre, se fondant à nouveau contre le mur, silhouette neutre parmi les tuyaux et les extincteurs. Seulement la trace d'un froissement de sac, comme si elle rangeait mentalement ce qu'elle venait de voir au bon endroit.

Victoria s'installa à nouveau sur son siège, ceinture automatique, moteur ronronnant. La clim passa de 21 °C à 19 °C. Précis. Le GPS s'alluma : 27 minutes jusqu'au siège. Trafic fluide.

Dans le rétroviseur, le pilier B3 ne bougea pas. L'ombre de Denise non plus. Ou peut-être que si.

Elle enclencha la marche avant. Direction : lundi, 7h00. Il lui faudra une paire de bas neuve.

Quelque part, un téléphone vibrait déjà dans la nuit qui menait à ce lundi-là.

Chapitre 8 : Les bêtes

4h47, notification.

Le téléphone vibra.

Pas celui de Victoria. Un autre.

Léo ouvrit les yeux d'un coup sec, sans passer par le demi-sommeil. Le plafond de sa chambre était là, à vingt centimètres de son visage. Ou plutôt, c'était l'impression qu'il avait : le béton semblait s'être rapproché pendant la nuit pour lui écraser la cage thoracique.

Il avait l'impression d'avoir fermé les yeux dix minutes plus tôt.

Dans la réalité, il s'était endormi à 1h32, après une heure à scroller compulsivement le fil de discussion du groupe des commerciaux, pour voir si quelqu'un en savait plus sur ce mail. Restructuration – restructuration immédiate.

Réunion plénière obligatoire lundi à 7 h précises, dans l'open space du 6e étage. La présence de chacun est impérative. Tout retard sera considéré comme une faute grave.

Le mail s'affichait encore sur son écran dès qu'il le déverrouillait.

Il l'avait relu dix-sept fois. Il le relut une dix-huitième, sans vraiment lire les mots. Ce étaient les morceaux qui restaient qui comptaient : restructuration, lundi 7h00, faute grave.

Son corps avait déjà fait le calcul avant lui.

Son estomac s'était refermé en boule, au point qu'il ne savait même plus s'il avait faim. Ses mains étaient froides et moites à la fois. Son cœur tapait trop vite, trop fort, trop haut, quelque part juste sous sa gorge. La sensation ressemblait exactement à celle qu'il avait eue la première fois qu'il était passé dans le bureau vitré d'Albert, sauf qu'aujourd'hui, Albert n'était plus là. On leur avait vaguement parlé de "congé maladie" jeudi, mais personne n'y croyait.

Léo se redressa.

Son T-shirt avait collé dans le dos pendant la nuit. L'odeur de sueur rance de stress lui monta au nez, plus violente que le reste. Il jeta un œil à l'heure : 4h49.

Il pourrait théoriquement dormir encore une heure.

Il savait déjà qu'il ne rendormirait pas.

Il posa les pieds sur le parquet froid.

Ses genoux tremblaient légèrement lorsqu'il se leva pour traverser son studio. Sa brosse à dents moussait trop, il se rinça la bouche deux fois. Il regarda son visage dans le miroir : cernes bleus, yeux un peu brillants, barbe de trois jours qu'il n'avait pas eu la force de raser. Il ressemblait à tous les types qu'il avait vus dans les open spaces de boîtes concurrentes. Les mêmes gueules que dans les slides de Victoria quand elle parlait d'"engagement des équipes".

Victoria.

Le nom suffisait à faire remonter une image précise : tailleur ajusté, vanne cinglante, regard rapide qui savait quand protéger un junior en réunion en prenant les balles.

C'était ça, jusqu'à jeudi.

Il enfila sa chemise la moins froissée, accrocha son badge au col de sa veste, par réflexe. Le plastique frappa sa poitrine dans un petit cloc sec.

"7h00 précises. Faute grave."

Il sortit, les épaules déjà relevées, comme si le plafond du couloir allait lui tomber dessus.

***

Le train de banlieue avait pris du retard.

Bien sûr.

Un "incident voyageur", comme d'habitude.

Léo avait passé tout le trajet à regarder l'écran de son téléphone, sans rien lire vraiment, en espérant qu'un mail annulant la réunion tombe par miracle.

Rien.

La seule notification qui s'était affichée, c'était celle de son agenda : Restructuration – 7h00–8h00 – Open space 6e. Créée automatiquement à partir du mail de Victoria. La machine qui se rendait service à elle-même.

Il arriva devant le bâtiment à 6h37.

Le cube de verre se dressait dans la lumière laiteuse du petit matin, encore plus inhospitalier qu'en journée. Le vitrage renvoyait un ciel gris rosé sur lequel les silhouettes des blocs de ventilation se découpaient comme des excroissances industrielles.

Il badgea à la borne.

Le bip était un peu plus aigu que d'habitude, ou c'était son oreille qui déconnait. Le tourniquet tourna avec la même résistance

visqueuse. L'odeur du hall — mélange de désodorisant agrume, de poussière d'ascenseur et de café prémoulu qui commençait à couler au rez-de-chaussée — l'assaillit d'un coup.

Son cœur remonta d'un cran.

Il était seul dans l'ascenseur.

Le miroir lui renvoya une version de lui en format corporate : chemise blanche, blazer bleu nuit, regard trop ouvert. L'éclairage LED blafard creusait encore plus ses cernes. Il repensa à cette rumeur d'open space : la ventilation au 6e était plus puissante que dans les autres étages, pour filtrer "les particules fines".

Il ne savait pas de quelles particules on parlait exactement, mais l'air, là-haut, avait toujours eu un goût de métal.

Ding.

6e.

Le couloir qui menait à l'open space était à moitié éclairé.

Quelques néons seulement étaient allumés, en mode économie d'énergie. Les silhouettes des bureaux fermés se dessinaient derrière les parois vitrées : salle de réunion "Merlin", bureau RH, bureau de l'ancien Directeur Financier, celui qu'on avait viré en silence l'an dernier.

Léo poussa la porte de l'open space.

La dalle de moquette se déroulait devant lui comme un tapis bordeaux étouffé.

Les rangées de bureaux s'alignaient, écrans noirs, chaises vides, postes très légèrement personnalisés par des tasses, des plantes grasses rachitiques, des mémos en papier jaune.

Il n'était pas le premier.

Une poignée de silhouettes étaient déjà là.

Sophie de l'administration des ventes, les mains serrées autour d'un mug, debout, incapable de s'asseoir.

Karim, le commercial junior chargé de la prospection, faisait semblant de vérifier un fichier Excel alors qu'il fixait en réalité le mail de restructuration affiché en plein écran.

La comptable, casque sur les oreilles sans musique, juste pour se donner une contenance.

Les conversations étaient à voix très basse.

Des lambeaux de phrases traînaient : "faute grave", "plan social déguisé", "ils n'ont pas le droit", "Albert…".

Personne ne prononçait le nom de Victoria à haute voix.

Pas encore.

6h49.

Léo posa son sac au pied de son bureau, s'assit. Le siège couina légèrement, un bruit qu'il n'entendait jamais en journée. L'open space sans le bruit blanc habituel — imprimantes, discussions, clics — avait quelque chose de malade.

La ventilation, au plafond, ronronnait déjà. Un bourdonnement grave, continu, qui lui prenait directement dans les molaires.

Son regard était attiré par la baie vitrée du fond, côté couloir : le bureau vitré d'Albert.

La porte était fermée.

Les stores étaient à moitié baissés.

Vendredi, on l'avait vu partir avec sa mallette et son costume, et puis plus rien.

Depuis, les rumeurs tournaient : burn-out, arrêt maladie, "départ précipité", "conflit avec la direction générale".

Léo se souvenait surtout de la fameuse scène : Victoria qui sortait de ce bureau avec la mâchoire serrée, les joues trop rouges, Albert qui la suivait à deux pas, la voix qui claquait dans le couloir. Il ne se souvenait pas des mots, seulement de la sensation qu'il avait eue à ce moment-là, à son poste : l'impression que quelqu'un augmentait progressivement la pression de l'air dans la pièce.

Ce matin, le bureau était un aquarium vide derrière lequel flottait encore l'ombre du requin.

6h56.

Les gens continuaient d'arriver au compte-gouttes, plus vite maintenant.

Chaque badge qui bippait à l'entrée de l'étage déclenchait une petite vague de micro-soulagement : "OK, lui est là, je ne serai pas le seul idiot à être venu".

Le mail de Victoria avait fait son effet.

Tout le monde était là.

Évidemment.

6h59.

Le silence s'épaissit.

Même les amateurs de blagues bancales se turent.

Léo sentit sa chemise coller entre ses omoplates.

Son regard revint, comme attiré, vers le bureau vitré d'Albert.

La porte était toujours fermée.

Les stores étaient à moitié baissés.

Derrière la vitre, il ne voyait que le reflet gris de l'open space et,

par-delà, la façade d'en face.

Une diode rouge clignota sur le lecteur de badge, côté couloir.

Un bip étouffé parvint jusqu'à lui, à travers le brouillard du silence.

Léo ne vit pas qui entra, caché par les stores. Juste une silhouette qui traversa l'aquarium, une ombre plus sombre derrière le verre dépoli.

Son cœur remonta d'un cran.

La poignée intérieure bougea.

La porte du bureau d'Albert s'ouvrit.

***

C'était elle.

Victoria sortit du bureau d'Albert comme si ça avait été le sien depuis toujours.

Le détail que Léo vit en premier, ce fut le badge.

Autour de son cou, sur un cordon noir, pendait un badge noir, différent des autres. Accès VIP. Le même qu'Albert, ou alors c'était le même, reprogrammé. Il n'en savait rien, mais son estomac se serra un peu plus.

Elle portait un tailleur noir sans fantaisie, chemise blanche impeccable.

Pas de couleur, pas de foulard, pas un de ces détails de style qu'elle utilisait parfois pour désamorcer la rigidité des réunions.

Ses cheveux étaient attachés plus sévèrement que d'habitude.

Elle ne marchait pas vite.

Elle ne marchait pas lentement non plus.

Elle occupait l'espace avec une précision chirurgicale.

Léo nota un deuxième détail :

Chaque objet qu'elle croisait semblait être légèrement corrigé par son passage.

Un écran un peu trop de travers sur un bureau : elle le remit d'aplomb du bout de l'index.

Un dossier qui dépassait de deux centimètres du bord d'un meuble : elle le poussa légèrement pour l'aligner.

Un stylo oublié sur le rebord d'une cloison : elle le ramassa et le posa à plat, parallèle au bord.

C'était du Albert, ça.

Ou plutôt : c'était ce que faisait Albert, mais à travers elle.

Elle ne s'assit pas.

Elle se planta au milieu de l'open space, là où tout le monde pouvait la voir, légèrement surélevée par le petit podium informel que formait la zone de circulation centrale.

Elle prit le temps de regarder les employés un par un, comme une prédatrice qui fait le tour du troupeau : les cernes, les mâchoires serrées, les mains crispées sur les accoudoirs.

Puis son regard embrassa le groupe au complet, comme un seul bloc. Comme si elle mesurait quelque chose, et que le résultat la satisfaisait.

Léo se rendit compte qu'il avait cessé de respirer pendant quelques secondes.

— Merci d'être là.

Sa voix était calme.

Trop calme.

Pas de micro. Pas de haussement de ton.

Et pourtant, le moindre mot atteignait le fond de la pièce.

— Vous avez tous lu mon mail, commença-t-elle.

Pas de bonjour.

Pas de "j'espère que vous avez passé un bon week-end", ces faux rituels qu'elle respectait avant.

— Situation exceptionnelle sur le dossier Sauroines. Restructuration immédiate.

Les mots tombèrent comme des titres de slides.

Léo, se redressa, malgré lui.

Un conditionnement pavlovien.

Sauroines, pour lui, c'était une chaîne de supermarchés abstraite, des chiffres sur une présentation, une "opportunité de croissance".

Pour elle, maintenant, c'était autre chose. Il le sentait dans la façon dont le mot accrochait.

Victoria balaya encore la salle du regard.

Ce n'était pas juste un scanning de DRH.

Léo avait vraiment l'impression qu'elle mesurait quelque chose, qu'elle calculait.

Qui avait des cernes.

Qui serrait les poings.

Qui évitait son regard.

— Je vais être très claire, poursuivit-elle.

Elle ne regarda pas ses notes.

Elle n'en avait pas.

Ou bien elles étaient déjà gravées dans une partie de son cerveau — le nouveau — celui qu'elle ne montrait pas avant.

— Notre principal client est sous pression. Nous aussi.

Elle marqua une pause.

Le silence se densifia.

— Ce week-end, certains d'entre vous ont imaginé des scénarios.

Le mot "Albert" flotta quelques secondes dans l'air, même si personne ne le prononça.

Léo sentit le poids du regard de plusieurs collègues se tourner un instant vers le bureau vide derrière elle.

— Je ne suis pas là pour commenter des rumeurs, ni pour pleurer sur la santé des uns ou des autres.

Le ton était sec, mais pas agressif.

Clinique.

— Je suis là pour vous dire deux choses.

Elle leva deux doigts.

Le geste était incroyablement maîtrisé.

Exactement celui qu'Albert utilisait pour segmenter ses humiliations.

— Un : le contrat Sauroines est signé.

Léo entendit un petit bruit de chaise derrière lui : quelqu'un s'était affaissé d'un centimètre.

Le réflexe d'un commercial qui pensait : "OK, on tient le chiffre."

Dans l'estomac, par contre, ça ne se détendit pas.

Il ne savait même plus s'il était censé se réjouir.

— Deux : la manière dont nous allons le livrer va changer. Radicalement.

Elle laissa le mot flotter.

Radicalement.

— À partir d'aujourd'hui, chaque heure, chaque visite, chaque relevé, chaque incident remonte. Tout.

Léo sentit la ventilation redoubler un peu, ou alors c'était son imagination.

— Fini les retards déguisés en "bouchons", les journées à cinquante coups de fil quand il en faut cent, les comptes rendus faits à l'arrache le vendredi soir.

Elle regarda directement Karim, qui rougit.

Elle ne haussait toujours pas la voix.

— Je ne vais pas vous vendre ça comme une opportunité.

Elle appuya sur “vendre” avec une ironie froide.

Avant, elle aurait ajouté une blague.

Aujourd’hui, rien.

— Je vais vous le présenter comme ce que c’est : une question de survie.

Léo avala sa salive avec difficulté, la gorge soudain trop sèche.

Le mot survie ne se prononçait pas dans ce genre de réunion.

Pas quand il s’agissait juste de vendre du détergent.

Victoria fit un pas vers le centre exact de l’open space.

Elle se positionna de façon à être alignée avec l’axe des néons, comme Albert se plaçait toujours dans son bureau, parfaitement centré derrière son bureau de verre.

— Ceux qui sont là, ce matin, ont déjà fait un choix.

Elle balaya la salle du regard.

— Ils ont compris que le moindre retard serait considéré comme une faute grave.

La phrase du mail revint, prononcée cette fois à voix haute.

Elle sonna encore plus dure, arrachée au corps du message.

— Maintenant, j’ai besoin d’un deuxième choix.

Elle marqua une pause, juste assez pour que la phrase s’installe.

— Est-ce que vous êtes prêts à vous engager, ici et maintenant, sur ces nouvelles règles ?

Question fermée.

Léo sentit un frisson lui traverser la nuque.

Il revit la scène de formation où Albert leur répétait : On pose une question fermée. On crée l’urgence. On obtient un oui.

C’était la même technique.

Mais ce n’était plus la même personne qui l’utilisait.

Personne ne répondit tout de suite.

Les regards se croisèrent, hagards.

Victoria ne sourit pas.

Elle ne menaça pas non plus.

Elle attendit.

La ventilation continua de bourdonner, régulière, implacable.

— Oui ou non, reprit-elle, plus bas.

Le ton était si calme que c’en était plus inquiétant qu’un cri.

— Parce que les choses sont très simples, ici.

Elle désigna du menton l’ensemble de l’open space.

— Ceux qui ne suivent pas seront un coût.

Le mot retomba.

C'était presque une citation.

Léo l'avait déjà entendu dans la bouche d'Albert.

Cette fois, ce fut Sophie qui lâcha un "oui" à mi-voix.

Karim enchaîna, plus fort :

— Oui.

Le reste suivit, par contamination.

Un murmure de oui monta, pas en chœur, pas harmonieux, plutôt comme une vague de résignation.

Léo sentit le sien coincé dans sa gorge.

Il n'était pas sûr d'avoir parlé.

Il avait l'impression que son corps l'avait fait à sa place.

Victoria hocha la tête.

Aucun signe de satisfaction.

Juste un enregistrement.

— Parfait.

Elle brandit alors une feuille de la main — il ne l'avait pas vue prendre quoi que ce soit, mais le papier était là — où figurait un tableau simple, des listes de noms et de nouveaux objectifs.

Elle annonça, presque mécaniquement :

Réaffectation de portefeuilles.

Ajout de visites "Sauroines" pour certains commerciaux.

Création de points de contrôle quotidiens à 18h, obligatoires, "pour sécuriser le déploiement".

Chaque phrase était une petite augmentation de pression.

Chaque nouvelle "mesure" venait se poser sur une épaule, une nuque, un estomac.

Léo prit des notes sans regarder ce qu'il écrivait.

Sa main bougeait seule.

Il ne retint qu'une chose : à partir d'aujourd'hui, il devait faire 30% de visites en plus, avec le même nombre d'heures.

Une voix au fond de lui hurlait que c'était impossible.

Une autre, plus calme, prenait déjà le problème comme un puzzle : "OK, si j'enchaîne les sites, si je mange dans la voiture, si je…"

Victoria conclut sans transition :

— Nous n'aurons pas d'autre réunion plénière.

Elle rangea la feuille, sans la plier.

— À partir de maintenant, c'est dans le quotidien que ça va se jouer.

Je veux sentir, dès ce soir, que l'entreprise a compris le message.

Elle laissa un micro-silence.

— Vous pouvez retourner à vos postes.

C'était tout.

Pas de "merci".

Pas d'applaudissements, bien sûr.

Simplement un mouvement de chaises, une dispersion lente, comme un troupeau qui se remettait à brouter après qu'on lui avait montré l'abattoir à l'horizon.

Léo resta assis une seconde de plus.

Son cœur battait toujours trop vite, mais pas au bord de l'explosion.

Une sorte de ligne de croisière haute, désagréable, s'installa.

Il réalisa que Victoria n'avait pas un seul instant cherché à les rassurer.

Elle n'avait pas joué la compassion.

Elle n'avait pas utilisé le mot "harcèlement", ni "burn-out", ni même "Albert".

En se levant, il la vit se diriger vers le bureau vitré.

Elle entra, referma la porte derrière elle, avec un petit bruit feutré.

À travers la paroi, il la vit aligner deux dossiers, ajuster la position d'un écran, vérifier la symétrie d'un pot à crayons.

C'était un geste tellement familier que son estomac fit une petite embardée.

Dans le couloir, il croisa les yeux de Julie, l'assistante.

Elle chuchota, juste assez fort pour qu'il l'entende :

— Elle est devenue comme lui.

Léo ouvrit la bouche pour protester.

Pour dire non, pas comme lui, elle n'était pas comme…

Mais les mots ne vinrent pas.

Son badge tapa encore une fois contre sa poitrine lorsqu'il se rassit à son poste.

Le bourdonnement de la ventilation remplit sa tête.

Sur son écran, un mail venait d'arriver, envoyé automatiquement :

Objectifs mis à jour – Projet Sauroines – Merci de votre engagement.

Son cœur repartit d'un demi-cran.

Ce "merci de" était la pire invention toxique du management

moderne.

Dans sa poitrine, quelque chose se mit à produire, mécaniquement.

Dans le bureau de verre, Victoria leva les yeux une seconde et regarda l'open space comme on contemplerait un tableau de bord.

Elle ne sourit pas.

Elle nota.

La ferme venait de rouvrir.

Chapitre 9 : L’open space

Le plateau de verre trempé était d’une propreté absolue.

Pas une trace de doigt. Pas un spectre d’humidité. Pas l’ombre d’une poussière.

Assise dans le fauteuil ergonomique en cuir noir à trois mille euros, Victoria ne bougeait pas. Son dos ne touchait pas le dossier. Sa colonne vertébrale était parfaitement droite, maintenue par une tension musculaire nouvelle, économique, qui ne lui coûtait plus aucun effort.

Il était 11h14.

Quatre heures et quatorze minutes s’étaient écoulées depuis la fin de la réunion plénière.

De l’autre côté de la paroi vitrée, l’open space ressemblait à un organisme plongé en apnée. Les têtes étaient baissées vers les écrans. Le silence n’était troublé que par le cliquetis frénétique, presque compulsif, des claviers, et par le bourdonnement perpétuel du système de filtration de l’air qui résonnait dans la mâchoire de Victoria. Mais cette vibration ne l’agressait plus. Elle la berçait. C’était le bruit d’un moteur qui tourne à plein régime. Le bruit d’une usine qui produit.

Elle baissa les yeux vers la surface de son bureau.

Le carré de microfibre bleu cobalt était là. Exactement à la même place qu’avant. Mais il n’était plus plié bord sur bord en un rectangle symétrique. Victoria venait de le replier selon la diagonale. Un triangle isocèle parfait. Elle fit glisser la pointe de l’ongle de son index sur la pliure pour l’écraser, l’aplatir au millimètre près. Le tissu émit un très léger crissement synthétique.

À côté, les deux stylos-plumes d’Albert n’avaient pas disparu. Mais au lieu d’être espacés de trois centimètres et pointés vers l’écran, Victoria les avait placés parallèlement au bord du clavier. C’était un détail infinitésimal. Une micro-appropriation de l’espace. Les règles d’hygiène étaient les mêmes, mais la géométrie lui appartenait désormais.

Son regard remonta vers le double écran incurvé.

La lumière bleutée des dalles se reflétait dans ses pupilles sombres. L’interface du logiciel de gestion interne de l’entreprise barrait l’écran principal. Avant ce week-end, avant la livraison thaïlandaise, avant le frigo de Denise, Victoria regardait ce tableau

de bord comme n'importe quelle directrice commerciale : des chiffres, des quotas, des objectifs à atteindre.

Aujourd'hui, le filtre était tombé.

L'interface lui apparaissait pour ce qu'elle était réellement : un moniteur de signes vitaux. Une console d'élevage.

Ses yeux scannèrent la colonne de gauche.

Volume de courriels sortants depuis 7h30.

La jauge était dans le vert vif. Quatre cent douze emails expédiés par l'équipe de l'open space en moins de quatre heures. Une augmentation de trois cent quarante pour cent par rapport à un lundi matin standard. Chaque clic sur "Envoyer" était une micro-décharge d'adrénaline, une tentative désespérée de prouver son engagement, de justifier son salaire, d'échapper à la faute grave.

Elle regarda la courbe d'activité. Elle ne voyait plus des "actions commerciales". Elle voyait des pics de cortisol. Elle voyait des glandes surrénales pompant à s'en épuiser pour transformer la peur en mots, en chiffres, en contrats.

Le jus coulait.

Son index droit effleura la molette de la souris. L'écran défila vers le bas, dans un silence total.

Feedback instantané des managers.

Les commentaires s'alignaient, rédigés à la hâte par les chefs d'équipe intermédiaires.

"Léo D. très tendu, mais a déjà bouclé trois rendez-vous pour cet après-midi."

"Karim S. a annulé sa pause déjeuner. Productivité max, mais surveiller risque de casse."

"Sophie M. tachycardie légère signalée à l'infirmerie à 9h00, retour au poste à 9h15. RAS."

Tension. Risque de casse. Tachycardie.

Le vocabulaire managérial n'avait même plus besoin de se cacher. Le système d'information tout entier était conçu pour mesurer la friction humaine.

Victoria esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un rictus sec, fonctionnel, identique à celui d'Albert lorsqu'il l'avait reçue pour le dossier Merlin.

La boucle était bouclée.

Chapitre 10 : L’audit

Victoria était assise à la place du prédateur, l’abdomen plein d’une confiance glaciale, abreuvée par la terreur qu’elle avait elle-même instillée à 7h00 du matin.

L’air confiné du bureau sentait le citron synthétique et l’antiseptique.

Elle ne transpirait pas. Son rythme cardiaque stagnait à soixante battements par minute, une lenteur presque reptilienne, en totale opposition avec l’arythmie généralisée qui frappait les cinquante personnes parquées de l’autre côté de la vitre.

Un clignotement discret en bas à droite de son écran principal attira son attention.

Une notification de l’accueil du rez-de-chaussée.

Pas un appel. Pas un email. Juste une ligne de texte vert fluo qui apparut dans la console de sécurité.

Entrée visiteur. Badge Accès Total.

Identité : K. Blanchard – Audit Groupe Sauroines.

Destination : Étage 6.

Victoria cligna des yeux. Une seule fois.

Sauroines.

Le cartel.

Son estomac ne se noua pas. La bile ne remonta pas dans son œsophage. À sa propre surprise, la panique viscérale qui l'aurait terrassée quarante-huit heures plus tôt était absente. Elle ressentit simplement un resserrement musculaire au niveau de la mâchoire. Une mise en alerte.

Le client ne venait pas pour signer le contrat de trois millions d'euros. Les contrats de ce type ne se signaient jamais en se déplaçant physiquement à onze heures du matin un lundi, sans prévenir.

On venait inspecter les installations.

On venait vérifier l'état de la nouvelle gérante de la ferme.

À travers la vitre de son bureau, elle vit les portes de l'ascenseur principal s'ouvrir au fond de l'open space.

La silhouette qui en sortit n'avait rien d'un acheteur de grande surface. C'était une femme, la cinquantaine, engoncée dans un tailleur gris d'une sobriété si absolue qu'elle semblait absorber la lumière des néons. Pas un bijou. Pas de mallette. Juste une tablette

noire glissée sous son bras. Autour de son cou, un badge. Pas rouge comme les visiteurs. Pas magnétique blanc comme les employés.

Un badge noir. Le même que celui que Victoria portait actuellement contre son sternum.

La femme, K. Blanchard, ne s'arrêta pas à la réception de l'étage. Elle traversa l'open space central.

Victoria observa la scène avec une fascination clinique. Sur le passage de la femme en gris, les claviers se taisaient. C'était imperceptible, une simple seconde de suspension, mais le silence se propageait autour d'elle comme une onde de choc sur une flaque d'eau. Léo, Karim, Sophie... tous baissaient la tête encore plus bas, écrasés par une force d'attraction qu'ils ne comprenaient pas, mais que leur biologie, elle, reconnaissait instantanément. Le prédateur supérieur.

Blanchard arriva devant la porte de verre du bureau.

Elle ne frappa pas.

Elle tourna la poignée en aluminium et entra.

Le déplacement d'air provoqua un léger courant froid. Blanchard referma la porte derrière elle avec un petit claquement feutré qui isola instantanément la pièce du reste du monde.

Victoria ne se leva pas. Elle posa ses deux mains à plat sur le verre trempé, exactement de part et d'autre de son clavier, et soutint le regard de l'arrivante.

— Bonjour, Victoria, dit la femme.

Sa voix était d'une neutralité terrifiante. Sans timbre, sans accent, parfaitement calibrée pour ne transmettre aucune émotion humaine.

— Asseyez-vous, répondit Victoria, testant sa propre voix.

Blanchard s'avança. Elle ne s'assit pas immédiatement. Elle regarda le bureau. Son regard glissa sur l'écran, sur les stylos alignés, puis se posa une fraction de seconde sur le carré de microfibre plié en triangle isocèle. Un très léger rictus, l'ombre d'une approbation technique, déforma le coin de ses lèvres.

Elle prit finalement place sur la chaise visiteur, posa sa tablette noire sur ses genoux et croisa les mains par-dessus.

— Je ne suis pas là pour le contrat de prestation de nettoyage, déclara Blanchard en regardant Victoria droit dans les yeux. Je crois que nous avons tous dépassé ce stade depuis vendredi soir.

Le mot flotta dans l'air saturé d'ozone. *Vendredi soir*.

La livraison. La main de Tom. Le frigo.

— Vous êtes l'audit, constata Victoria, le ton atone.

— Je suis la validation de la phase pilote, corrigea Blanchard avec douceur.

La femme tapota l'écran de sa tablette.

— Albert était en fin de cycle. Son ego commençait à parasiter la production hormonale de vos équipes. Ses rendements baissaient. L'incident de vendredi dans ce bureau était le signe clinique d'un matériel défectueux. Nous devions procéder à un remplacement.

Victoria sentit un très léger froid lui piquer la nuque, mais elle maintint son regard ancré dans celui de l'émissaire sans gêne.

— Et la livraison de vendredi soir ? demanda-t-elle. La tête. Le... reste.

— Un stress test, répondit Blanchard sans cligner des yeux. Une procédure de transition standard. Nous devions évaluer votre résilience. Voir si votre cortex préfrontal s'effondrerait sous la surcharge traumatique, ou si vous métaboliseriez la terreur pour en faire un outil de gestion.

Blanchard tourna très légèrement la tête vers la vitre, désignant d'un mouvement du menton l'open space où cinquante personnes transpiraient de peur.

— Les chiffres de ce matin parlent d'eux-mêmes, Victoria. Votre réunion de 7h00 était exemplaire. Le niveau de cortisol généré sur ce plateau n'a jamais été aussi pur, aussi stable. L'urgence que vous avez créée est parfaite.

Elle reporta son regard froid sur Victoria.

— Vous n'avez pas fui. Vous n'avez pas appelé la police — ce qui aurait de toute façon été géré en amont par nos services. Vous avez mis le badge, et vous êtes venue ouvrir la ferme.

Félicitations, Victoria.

La phase pilote est un succès.

***

Blanchard glissa le bout de son index sur la surface lisse de la tablette.

L’écran se remplit d’un tableau structuré. Des lignes, des colonnes, des dates.

Des chiffres en vert, en rouge. Des mini-graphes compressés à la verticale.

— Nous allons reprendre depuis le début, dit-elle comme si elle

parlait d'une expérience de laboratoire.

Elle inclina légèrement l'écran pour que Victoria voie mieux.

La première ligne affichait un horodatage précis : *Vendredi 14h03*.

Juste en dessous : *Bureau Direction – Étage 6 – Caméra 6A*.

Une vignette vidéo se mit à tourner en boucle.

Victoria s'y reconnut de dos, debout, dans l'encadrement de la porte d'Albert. Épaule contractée sous le poids de sa mallette, chemisier blanc, respiration trop rapide. Albert, face à elle, mains posées de part et d'autre du bureau de verre, la mâchoire serrée.

Il n'y avait pas de son, mais Victoria n'avait pas besoin de bande audio pour entendre les mots. Elle les sentait encore résonner dans ses os. *Tu es un coût.*

Blanchard toucha à nouveau l'écran.

La vignette se figea, puis se minimisa pour rejoindre une colonne intitulée *Séquence 1 – Déstabilisation de l'agent*.

Plus bas, une autre vignette apparut : couloir du sixième, caméra 6C.

Victoria y courait presque, mallette en bandoulière, épaules crispées, suivie à distance par la silhouette d'Albert qui sortait de son bureau en claquant la porte. Julie, l'assistante, figée dans l'embrasure, la bouche entrouverte.

— Vous filmez dans les bureaux, nota Victoria d'une voix neutre.

Ce n'était pas une question.

Elle connaissait les caméras des parties communes. Pas celles-là.

— Nous suivons les flux, corrigea Blanchard. Les vôtres, ceux de vos collaborateurs, ceux des anciens responsables. C'est indispensable pour modéliser correctement.

Son doigt descendit encore.

Nouvelle ligne. *Vendredi 16h42 – Hall Immeuble – Caméra R2*.

Cette fois, c'était l'entrée de l'immeuble de Victoria.

Elle se vit, épuisée, le manteau froissé, rentrer chez elle avec des gestes cassés.

Puis plus tard, numéro de la caméra : *Palier 7ème – Caméra P7*.

On voyait l'homme au casque noir, massif, sac en papier kraft à la main, passer devant l'objectif, badgeant d'un mouvement du poignet sur un boîtier qu'elle n'avait jamais remarqué.

Victoria sentit un pic glacé remonter le long de sa colonne vertébrale.

— Vous…

Sa langue accrocha le mot.

— Vous étiez déjà là…

Blanchard leva à peine un sourcil.

— Nous ne laissons pas ce type de transition entre les mains du hasard.

La ligne suivante affichait : Appartement Mme Voss – 20h14 – Capteur fréquence cardiaque – Dispositif : Montre connectée.

Un graphique pulsatile occupait l'écran : courbe de rythme cardiaque, trait bleu, zoomé sur une période de trente minutes.

À 20h14, la ligne bondissait brutalement de cinquante-deux battements par minute à cent vingt-huit, avant de se stabiliser dans une plage haute, en dents de scie.

Chaque pic correspondait à un événement que Victoria n'avait pas besoin qu'on lui décrive : coup à la porte, ouverture, casque noir, sac, frigo, tête, main.

Elle baissa machinalement les yeux vers son poignet nu.

Sa montre connectée était posée à côté de son ordinateur depuis ce matin, silencieuse, en veille. Elle l'avait reçue gratuitement trois ans plus tôt, lors d'une campagne interne "Bien-être & Performance – Suivez vos objectifs santé !".

Elle n'avait jamais lu les conditions générales.

— Nous avons observé, poursuivit Blanchard.

La pointe de son index suivait le tracé de la courbe comme si elle caressait un sismogramme.

— Effet du choc visuel. Effet de la découverte de la première pièce anatomique. Effet de la deuxième. Effet de la fuite.

Elle remonta légèrement le graphique.

— Et enfin…

Son doigt se posa sur un plateau stable, situé juste en dessous de la zone rouge.

— Effet de la rationalisation.

Victoria fronça imperceptiblement les sourcils.

— Vous auriez pu vous effondrer, continua Blanchard, comme beaucoup de sujets le font à ce stade. Dissociation, perte de conscience, arrêt du processus de décision.

Elle releva les yeux.

— Vous avez fait autre chose. Vous avez quitté l'appartement. Vous avez couru jusqu'à la porte de votre voisine. Vous avez cherché à comprendre.

Le nom de Denise traversa la pièce comme un courant d'air

froid.

— Comment…

Victoria s'interrompit.

Cela n'avait plus aucun sens de poser la question *comment*.

Si des caméras surveillaient les couloirs de son immeuble, si sa montre faisait remonter ses constantes vitales, si même le pavé tactile de son téléphone était traçable, il était évident que l'appartement de Denise, avec ses plantes et sa cuisine-laboratoire, n'échappait à rien.

Blanchard n'attendait pas de question.

Elle fit défiler une nouvelle série de vignettes.

Caméra trafic – Périphérique Sud – 16h52 : votre voiture quitte le parking de votre entreprise, direction Maisons-Alfort.

Caméra parking – Résidence Montiser – 17h23 : votre berline se gare à votre place, niveau −1. Vous remontez directement chez vous.

Caméra palier – 7e étage – 23h27 : vous réapparaissez dans le couloir, seule, en T-shirt et legging, le rythme cardiaque stabilisé à quatre-vingts battements par minute.

En quelques gestes, Denise, la cuisine, les bonbonnes, la ferme à cortisol, Tom, le frigo, la main : tout était réduit à des lignes et des points sur un rapport.

— Vous avez tenu, répéta Blanchard.

Elle sembla goûter le mot.

— Vous avez adapté votre schéma de croyances à la nouvelle réalité sans vous suicider, sans appeler la presse, sans tenter une fuite à l'étranger, ce genre de choses que font les faibles.

Elle inclina la tête.

— Dans notre jargon, vous avez un très bon potentiel de résilience.

Elle fit glisser deux doigts sur l'écran. Les courbes se recomposèrent, ne gardant plus que les signaux biologiques : fréquence cardiaque moyenne, conductance cutanée, cortisol lissé sur six mois.

— Le cortisol est une hormone remarquablement efficiente, dit-elle. Une seule molécule régule vigilance, énergie, métabolisme et obéissance réflexe. Nous n'avons fait que l'industrialiser.

Elle zooma sur le plateau supérieur de la courbe.

— Votre plateau n'est pas une entreprise, Victoria. C'est une unité de production d'hormone de stress. Nous collectons le cortisol,

nous le concentrons, et nous l'injectons là où il optimise les rendements.

Victoria sentit son cœur accélérer d'un cran.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, une sensation brutale envahit sa poitrine.

Pas la terreur pure de la veille.

Autre chose.

Un mélange de nausée et de lucidité.

— Tom, dit-elle.

Le nom était une écharde coincée dans sa gorge.

— Comment vous l'appelez, vous ?

Un éclair, fugace, traversa le regard de Blanchard.

Pas de gêne.

Pas de culpabilité.

Une pointe d'impatience, de celles des profs qui attendent qu'on comprenne, traversa son regard.

— Thomas V. était un paramètre contextuel, répondit-elle. Un facteur de stabilisation émotionnelle qui risquait d'interférer avec la bonne mise en route de votre nouvelle fonction.

Elle consulta brièvement sa tablette.

Une fiche synthétique apparut avec une photo de Tom, sourire en coin, tatouage discret dépassant du col de sa chemise.

— Ses niveaux de cortisol moyen au repos étaient faibles, ses pics de stress mal corrélés à nos objectifs, son utilité économique via l'entreprise qui l'employait était marginale.

Elle referma la fiche d'un geste sec.

— Il était parfaitement substituable.

Victoria sentit son estomac se contracter avec une violence sèche.

Elle eut une vision beaucoup trop nette d'elle se levant, attrapant Blanchard par les cheveux et lui broyant le crâne à grands coups sonores contre la vitre jusqu'à ce que le verre explose, projetant des éclats et des morceaux de peau sur le bureau comme des copeaux de viande.

Ses muscles ne bougèrent pas.

Le réflexe était là, mais l'éducation professionnelle, les années de dressage, la fatigue accumulée, tout ce qui faisait d'elle une bonne employée, la maintenaient vissée à la chaise.

— Pour nous, c'est un dommage collatéral, poursuivit Blanchard, d'une voix égale.

Victoria restait silencieuse. Maintenant elle arrachait les deux yeux de Blanchard avec ses propres dents et les recrachait en l'air comme des pépins d'olives. Elle cligna plusieurs fois des yeux, revenant à elle, comme si on venait de lui mettre la tête sous l'eau.

— Un être humain, corrigea Victoria dans un souffle.

Les mots sortirent, mais sans la rage qu'elle aurait voulu y mettre.

Ils tombèrent au sol, inoffensifs. Ses mots. Pas les yeux de Blanchard.

— Un être humain, répéta Blanchard, comme si elle essayait le terme sur sa langue pour la première fois.

Elle sourit presque, avec le coin de la bouche pointant vers le bas, puis continua :

— Les mots ont leur utilité dans certains contextes. Dans celui-ci, ce qui compte, c'est l'unité de mesure.

Elle appuya sur un autre onglet.

Un simple ratio s'afficha à l'écran : *Gain projeté sur 60 mois / Coût du dispositif de transition*.

— Le calcul est favorable, conclut-elle. Le contrat est signé. Votre structure est opérationnelle. Vos équipes produisent.

Elle releva la tête.

— Vous avez passé la phase pilote, Victoria.

Les mots flottèrent dans l'air aseptisé.

Une réussite.

Une validation.

Victoria aurait voulu rire.

Un vrai rire, hystérique, nerveux, incontrôlable.

Tout ce qui l'avait ravagée pendant quarante-huit heures — la peur animale, la vision d'Albert transformé en denrée, la main de Tom pesant contre son orteil — tout cela venait d'être résumé en trois lignes lisses : procédure standard de rattrapage, variable morte, dommage collatéral.

Le rire n'arriva pas.

Seul un léger souffle lui échappa, comme si on venait de lui presser les poumons.

— Et moi ? demanda-t-elle.

— Comment vous m'appelez, vous ?

Blanchard l'observa quelques secondes, comme on examine un produit avant de finaliser sa mise sur le marché.

— Vous êtes la directrice opérationnelle de cette unité, dit-elle

enfin. C'est le titre que vous pouvez imprimer sur vos cartes de visite et sur votre profil pro.

Elle posa la tablette sur ses genoux, croisa les doigts par-dessus.

— Pour nous, vous êtes autre chose.

Un noeud.

Un relais.

Elle marqua une pause.

— Un maillon.

Le mot n'avait rien de poétique.

C'était une pièce de métal dans une chaîne.

— Vous allez disposer de ressources supplémentaires, reprit-elle. Budget renforcé sur le matériel de nettoyage. Accès prioritaire à la nouvelle gamme enzymatique. Mise à disposition d'un espace de calibration au sous-sol pour vos managers clés.

Victoria sentit un battement résonner légèrement dans ses tempes.

Un espace de calibration.

Elle n'avait pas besoin qu'on lui traduise : une petite salle blanche, quelques capteurs, des protocoles d'entretien, des scripts. Un endroit où on apprend à serrer les vis sur les autres sans que ça lâche trop vite.

— En échange, continua Blanchard, vous garantissez un niveau de production suffisant.

Elle effleura l'écran.

Un nouveau tableau apparut.

Cette fois, les lignes ne portaient plus de noms de clients ou de circuits de décision.

Elles affichaient des termes comme : *Taux d'absentéisme fonctionnel*, *Indice de vigilance*, *Temps moyen de latence à un mail critique*, *Amplitude cardiaque moyenne sur les cadres B+*.

— Ces métriques, vous ne les verrez pas dans vos rapports financiers, précisa Blanchard. Elles remontent directement vers nous.

Elle gratta quelque chose sur le coin de sa bouche avec son petit doigt et continua :

— Dans six mois, si vos courbes retombent en dessous d'un certain seuil, nous considérerons que la ferme n'est pas exploitée à son plein potentiel.

Elle leva les yeux vers Victoria. Elle parlait de cette hypothèse avec la même voix calme que pour le reste.

— Si, à l'inverse, les courbes s'envolent trop haut, trop vite, si vous cassez trop de pièces, nous en tirerons la conclusion que vous êtes…

Elle chercha le mot, comme pour rester dans le même registre qu'Albert.

— … une gestionnaire inefficiente.

Victoria la regarda.

Dans son crâne, la vieille mécanique professionnelle se remit en marche.

Objectifs, seuils, marges, risques.

On venait de lui livrer un nouveau tableau de bord.

Plus obscène, plus nu, mais profondément familier.

— Et si je refuse ? demanda-t-elle.

La question flottait dans son esprit depuis quelques minutes déjà. Elle n'osait pas. Elle la posa quand même.

Blanchard n'eut même pas besoin de baisser les yeux vers sa tablette pour répondre.

— Vous ne refuserez pas, dit-elle simplement.

Elle se pencha très légèrement vers Victoria, comme pour lui confier un secret.

— Mais pour la forme, voici ce qui se passerait.

Elle compta sur ses doigts.

— Premièrement, nous activerions les éléments que nous avons à votre sujet : historique de mails, enregistrements, extraction de quelques passages choisis où vous "perdez votre sang-froid" avec vos équipes. Il est très simple, de nos jours, de requalifier une directrice en problème RH.

Deuxième doigt.

— Deuxièmement, nous utiliserions Tom.

Sa mort est déjà un fait divers incompréhensible pour la police. Avec deux ajustements dans le récit, il peut devenir autre chose : un drame conjugal, un geste désespéré d'une cadre fragilisée.

Les journaux et les réseaux sociaux adorent ce genre d'histoires un peu glauques, vous comprenez ?

Victoria ne broncha pas.

Mais elle sentit ses mains se refermer sur le bord du bureau, ses phalanges blanchir.

— Troisièmement, conclut Blanchard, nous vous remplacerions.

Elle haussa les épaules de quelques millimètres.

— Nous avons des profils en attente.

Le silence retomba.

Le bourdonnement de la ventilation reprit le devant de la scène sonore. Victoria avait l'impression que le bruit circulait à l'intérieur même de sa boîte crânienne. C'est bientôt la boîte crânienne de Blanchard qu'elle vit découpée à grandes flaques par les pales tranchantes des ventilateurs.

Elle relâcha enfin un peu la pression de ses doigts sur le verre.

Son regard glissa vers l'open space, derrière Blanchard, à travers la vitre.

Léo, Karim, Sophie.

Tous penchés sur leurs écrans, alignés, reliés par des câbles, des mails, des graphiques.

Une batterie.

— Qu'est-ce que vous voulez exactement que je fasse ? demanda-t-elle.

Sa voix n'était plus un défi.

C'était une demande de cahier des charges.

Blanchard esquissa un sourire minuscule.

Professionnel.

Soulagé.

— Continuez, dit-elle. Affinez ce que vous avez commencé ce matin. Verrouillez. Créez l'urgence. Maintenez-la juste sous le point de rupture.

Elle se leva.

Le cuir de la chaise émit un petit froissement discret.

— Et installez ça.

Elle plongea la main dans son sac — Victoria ne l'avait pas vu, un simple volume noir posé au pied de la chaise — et en sortit un petit objet rectangulaire, de la taille d'un jeux de cartes à jouer.

Boîtier noir mat.

Un unique voyant LED, invisible tant qu'il n'était pas activé.

Aucune marque apparente.

Blanchard posa la boîte au centre du plateau de verre sur le bureau.

Le contact fit un bruit presque inaudible, un *tic* sec.

— Officiellement, dit-elle, c'est un outil d'engagement des collaborateurs. Un "pulse survey" en temps réel, pour mesurer la satisfaction et adapter votre management.

Elle appuya sur le mot satisfaction comme sur un bouton.

— Vous pourrez le présenter comme vous voulez.

Elle inclina la tête.

— Dans la réalité, il s'agit d'un agrégateur de signaux faibles : micro-variations dans les bruits de frappe, dans les déplacements, dans le rythme des conversations.

Elle tapota légèrement le boîtier du bout de l'ongle.

— Placez-le dans l'open space, idéalement de manière centrale. Laissez-le écouter.

Victoria observa l'objet, une petite boîte dont le noir profond semblait absorber la lumière, tranchant avec la blancheur clinique du réfrigérateur resté grand ouvert. Pourtant, c'était le même dépouillement, la même austérité fonctionnelle. Une évidence brutale.

— Vous savez exactement ce que vous faites, souffla-t-elle.

— Depuis longtemps.

Blanchard ne répondit pas tout de suite. Elle prit le temps de lisser une invisible pliure sur la jambe de son pantalon, ses yeux rivés sur Victoria.

— Vous, vous le savez depuis vendredi, lâcha-t-elle finalement.

Victoria déglutit, cherchant ses mots.

— Nous, nous le savons depuis bien plus longtemps, reprit Blanchard en ajustant la lanière de son badge autour de son cou.

Elle marqua une pause, le regard soudain empreint d'une gravité nouvelle.

— Vous n'êtes pas seule, Victoria.

Elle se dirigea vers la porte. Sa main se posa sur la poignée en aluminium, puis se figea en l'air, comme suspendue au milieu d'une réflexion encore inachevée.

Blanchard se retourna et revint vers le bureau, la main toujours levée.

— Il y a d'autres directeurs comme vous. D'autres fermes. D'autres maillons.

Elle s'arrêta tout près. Ses doigts effleurèrent le col de Victoria et déboutonnèrent le premier bouton de sa chemise. Victoria eut un bref mouvement de recul, aussitôt réprimé. Blanchard plongea la main sous le tissu, trouva la courbe du soutien-gorge et lui caressa la poitrine comme on teste la qualité d'une matière première.

— Vous êtes un maillon, Victoria.

Son regard glissa jusqu'au carré de microfibre bleu, parfaitement plié en triangle isocèle sur le bureau.

Victoria n'avait pas le choix.

Blanchard retira sa main, remonta jusqu'à la nuque de Victoria et lissa une mèche de cheveux derrière son oreille, geste presque tendre, presque professionnel. Puis elle retourna vers la porte vitrée.

— Mais un maillon précieux.

Elle ouvrit la porte, laissant affluer un instant le bruit microcosmique de l'open space — chaises qui grincent, éternuement retenu, soupir étouffé.

Elle se tourna une dernière fois vers Victoria.

— J'ai bien aimé.

La porte se referma dans un chuintement amorti.

La petite boîte noire, au centre du plateau de verre, semblait absorber la lumière.

Au dehors, la ventilation continua de tourner.

Légèrement, imperceptiblement, dans le bureau, le rythme cardiaque de Victoria remonta d'un cran.

Juste assez.

Chapitre 11 : Le bilan de santé

Le mail arriva à 13h07, mais Victoria ne le remarqua pas tout de suite. Le bourdonnement continu de la ventilation, le cliquetis des claviers et les micro-notifications s'étaient fondus en un bruit de fond compact, devenu indiscernable du flux de ses propres pensées. Elle scannait pour la troisième fois les indicateurs de la matinée : appels sortants, e-mails envoyés, tickets ouverts pour le contrat Sauroines. Les chiffres se maintenaient ; mieux encore, ils frôlaient l'absurde.

Soudain, une pastille bleue s'afficha dans un coin de son écran principal.

Expéditeur : Audit Groupe Sauroines.

Objet : Bilan de santé dirigeant – obligatoire, 14h30, niveau -4.

Elle ouvrit le message. Trois lignes, pas une de plus.

« Madame Voss,

Dans le cadre du lancement du projet SAUROINES, un bilan de santé dirigeant est programmé ce jour à 14h30, au niveau -4.

Présence obligatoire. Durée estimée : 45 minutes. »

Aucune formule de politesse, ni de signature. Seulement un bloc de texte clinique, usant de la même police neutre que les alertes incendie.

Bilan de santé.

Dans un premier temps, l'expression résonna en elle comme une consolation tardive. *Enfin*, songea-t-elle. Elle s'imagina le fameux dispositif RH post-crise, avec son traditionnel « Comment allez-vous vraiment ? » tout droit sorti des présentations du service prévention. Elle visualisa une pièce lumineuse, quelques plantes vertes et un psychologue en chemise de lin, hochant la tête avec compassion en évoquant sa « charge mentale ».

Pourtant, une petite voix intérieure, plus sourde et glaçante, l'alerta.

Niveau -4.

Elle n'était jamais descendue en dessous du rez-de-chaussée. Dans son esprit, les sous-sols se limitaient aux archives, aux vestiaires du personnel de nuit et à un parking technique inexploré. Jamais la moindre communication interne n'avait fait mention de bilans organisés à cet étage.

Elle regarda l'heure : 13h08. Son estomac se rappela à elle par

un gargouillis sec ; elle n'avait rien avalé d'autre qu'un café brûlé le matin même. Descendre à jeun dans cet endroit inconnu, tout en refoulant le souvenir de Tom dans une zone de son cerveau qu'elle refusait d'explorer, aurait dû la terroriser.

Mais ce ne fut pas le cas.

Depuis la visite de Blanchard, une logique froide et implacable avait pris le dessus. Il valait mieux affronter la réalité. Comprendre le dispositif. Mettre des mots, des chiffres et des courbes sur ce qu'ils voyaient en elle, plutôt que de rester à la surface à imaginer des monstres sous le plancher.

Elle referma le mail. Sa main glissa vers la petite boîte noire posée au centre de son plateau de verre. Le boîtier était silencieux, sans le moindre voyant allumé. Inutile d'en avoir : elle savait qu'il écoutait.

Ouvrant son agenda, elle réserva un créneau de 14h30 à 15h15 : *Bilan dirigeant – N-4 – Confidentiel*. Sa souris plana une seconde au-dessus du bouton « Enregistrer », avant qu'elle ne clique.

14h30. Niveau -4.

Elle irait.

***

À 14h24, elle quitta son bureau. Dans l’open space, personne ne leva vraiment la tête. La pièce vibrait d’une agitation silencieuse, chaque poste étant saturé de micro-urgences générées de toutes pièces pour combler le vide entre l’angoisse et la fin de journée. Victoria prit soin d'éviter le regard de Léo, de Sophie et de Karim. Pourtant, à son passage dans le couloir, elle sentait leurs yeux glisser sur son badge noir avec la même insistance morbide qu’on observe un thermomètre planté dans un corps malade.

Dans l’ascenseur, elle pressa le bouton du rez-de-chaussée, puis celui du -4. La petite diode rouge s’alluma comme un aveu avant que les portes ne se referment. La cabine entama sa descente dans un glissement imperceptible. Sur l’afficheur, les étages défilèrent à rebours : 5, 4, 3, 2, 1. Au passage du rez-de-chaussée, un léger flottement lui noua l'estomac.

Soudain, l’air changea. Plus sec, nettement plus froid. À travers les notes discrètes de son propre parfum, une odeur subtile émergea : métallique, légèrement ozonée, mais terriblement familière. C'était l’air du bureau d’Albert. Celui de la cuisine de Denise. Cette même

atmosphère stérile générée par les frigos surpuissants, conçus pour traquer la moindre molécule organique afin de la figer ou de la dissoudre.

Ding. -4.

L'habituel placo blanc ponctué d'affiches motivantes laissa place à un couloir inédit. Ici, les murs étaient de béton peint en blanc glacé, renvoyant l'éclat aveuglant des néons. Exit la moquette rassurante : le sol était recouvert d'un lino gris clair, immaculé, sans la moindre rayure. Pas de slogans sur le « Bien-être au travail », seulement de discrètes plaques métalliques fixées près des portes, affichant des codes cryptiques : *SALLE 2A, LAB 1, BIO-MESURE, LOCAL TECHNIQUE*.

Un courant d'air froid et invisible lui cingla les poignets, s'infiltrant sous les manches de sa chemise. Sa peau se hérissa ; simple réaction thermique face à cette chute de température, sans aucune trace de peur. Derrière ces cloisons, des machines tournaient à plein régime. Elles semblaient respirer à travers les grilles d'aération, expirant de constants filets d'air filtré dans le couloir.

— Bonjour, Madame Voss ?

La voix venait de sa droite. Victoria tourna la tête pour découvrir une femme d'une quarantaine d'années dans l'embrasure de la porte *BIO-MESURE – R*. Blouse blanche impeccablement repassée, badge du groupe épinglé sur la poitrine, cheveux tirés en queue-de-cheval et sourire strictement calibré.

— Oui, répondit Victoria.

Sa propre voix résonna avec une netteté inhabituelle, comme si la densité de l'air ambiant conduisait mieux le son.

— Suivez-moi, je vous prie.

Ni poignée de main, ni formule de politesse. Sans doute une de ces collègues formatées à la manière de Blanchard. La femme s'écarta pour la laisser passer.

L'espace y était étrangement exigu et aveugle. Il se résumait à une table métallique, deux chaises, un écran encastré au mur et un chariot chargé de matériel médical : tensiomètre, boîtes de gants en latex, tubes de prélèvement, électrodes. L'air, encore plus glacial que dans le couloir et saturé d'effluves de désinfectant et de plastique neuf, la replongea dans sa première visite au labo d'enzymes. Mais point de paillasses ni de flacons colorés ici ; seulement des instruments conçus pour se brancher sur des corps.

— Installez-vous, s'il vous plaît, lui indiqua son hôte en désignant une chaise.

Victoria palpa son badge sur sa poitrine, comme pour vérifier qu'elle était toujours là, avant de s'asseoir. La femme saisit une tablette.

— Je suis le docteur Ravillac, dit-elle. En charge des bilans dirigeants du groupe pour ce secteur.

Le titre de « docteur » fut lâché sans la moindre emphase. Pas « médecin du travail » ni « psychologue ». Juste docteur. Blanchard ne s'y était pas trompé : ce bilan n'était pas une faveur de l'entreprise, c'était un outil clinique. Victoria inspira lentement, l'air glacé lui brûlant légèrement les sinus.

— Nous allons commencer par une phase de mesure, poursuivit Ravillac. Simple, non invasive. Vous connaissez le principe : prise de sang, tension, fréquence cardiaque, et quelques questionnaires.

Victoria hocha la tête. Les fameux « questionnaires » prenaient déjà forme dans son esprit, tels des fantômes ironiques : *Sur une échelle de 1 à 10, comment évaluez-vous votre niveau de stress au travail ? Avez-vous l'impression de pouvoir compter sur votre hiérarchie ?* C'étaient les mêmes items que ceux des baromètres de QUALITÉ DE VIE AU TRAVAIL. Les mêmes cases à cocher qui accompagnaient les e-mails qu'elle envoyait autrefois à ses équipes, précédés de la promesse habituelle : *Vos réponses sont anonymes et nous aideront à améliorer votre environnement de travail.* Réponses électroniques. Anonymes. Evidemment.

Ses yeux suivirent les mains du médecin, qui enfila des gants en latex et déballa une seringue. Le métal de l'aiguille capta la lumière crue des néons.

Jusqu'au dernier moment, Victoria avait hésité. À deux reprises, dans l'ascenseur, son doigt avait effleuré le bouton du rez-de-chaussée, puis du parking, prête à fuir en prétextant une énième « urgence client ». Mais les mots prononcés par Blanchard la veille résonnaient en boucle dans sa tête : *Nous, nous le savons depuis plus longtemps.*

Elle refusait d'être, une fois de plus, la dernière informée.

— On y va, annonça calmement le docteur Ravillac.

Victoria tendit le bras.

***

L’aiguille perça sa veine avec un petit pincement sec. Sous la lumière blanche et crue, Victoria regarda son sang, d'un rubis sombre, remplir le tube à moitié. Ce n’était évidemment pas sa première prise de sang, mais c’était bien la première fois qu'elle considérait son hémorragie non pas comme le banal résultat d'un contrôle de cholestérol, mais comme une véritable matière première. Sans prononcer un mot, le docteur Ravillac enchaîna trois tubes qu'elle étiqueta de codes-barres et de suites de chiffres, avant de rapprocher son chariot.

— Je vais vous poser quelques électrodes, précisa-t-elle. Cela enregistrera votre rythme cardiaque et votre réponse galvanique pendant que vous répondrez à certains items.

Victoria retira sa veste et défit deux boutons de sa chemise, laissant le froid de la pièce lui mordre la poitrine. Le contact des pastilles rondes et glacées qu'on lui collait contre le sternum et sous la clavicule lui donna la fugace impression d’être une machine en cours de branchement.

— Respirez normalement.

De chaque électrode courait un câble relié à une petite boîte grise clignotant en vert sur le bureau. À côté trônait un appareil banal, vu des dizaines de fois dans les brochures RH : un boîtier « test de stress » avec son capteur digital et son écran affichant un smiley coloré selon le score obtenu. Jusqu'ici, elle avait toujours considéré ces objets comme de simples gadgets de bien-être, gentiment sponsorisés par les mutuelles.

Ravillac lui tendit une tablette.

— Vous connaissez peut-être déjà ce questionnaire. Nous l’utilisons pour nos enquêtes internes, mais cette version est un peu plus… fine.

En haut de l'écran, Victoria lut : *Baromètre engagement & résilience – Dirigeants*. Les premières questions lui étaient familières : *Sur une échelle de 1 à 5, à quelle fréquence pensez-vous à votre travail en dehors de vos horaires ? Vous sentez-vous soutenue par votre hiérarchie ? Avez-vous récemment ressenti des symptômes physiques liés à votre activité professionnelle ?*

Elle faillit avoir un rire sec, sans joie. C’était l'éternel outil que le service RH ressortait chaque trimestre, inlassablement remodelé mais jamais analysé. À une différence près : aujourd’hui, chaque pression de son doigt sur le verre de l'écran déclenchait d'imperceptibles variations sur les moniteurs situés derrière le

médecin. Un tracé cardiaque s'affolait, une courbe de sudation ondulait, une jauge de « cohérence » se remplissait ou se vidait en silence.

— Répondez spontanément, suggéra Ravillac. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse.

Mensonge standard. Victoria cocha tout de même, une à une, les cases correspondant au récit qu'elle s'était toujours fait : oui, elle pensait au boulot la nuit ; oui, elle avait crûment conscience que son corps ne suivait plus ; et non, elle ne se sentait pas soutenue par sa hiérarchie.

Soudain, une deuxième série de questions, nettement plus intrusives, apparut : *Avez-vous déjà souhaité que votre supérieur disparaisse ?* : *Avez-vous déjà visualisé une scène où vous tuez violement votre supérieur ? Avez-vous déjà fantasmé sur l'effondrement soudain de votre entreprise ? Seriez-vous soulagée si un accident hors de votre contrôle annulait vos responsabilités actuelles ?*

Ses électrodes semblèrent tressaillir contre sa peau. Son pouls s'accéléra, immédiatement trahi par le bip insistant de la machine. Pourtant, elle répondit. Non pas par besoin de se confier, mais parce qu'elle comprenait enfin la véritable nature de ces phrases : elles n'avaient jamais été de vagues outils de prévention. Elles servaient à jauger la pression dans les rouages, à détecter les points de rupture. À choisir qui sacrifier.

Le questionnaire achevé, Ravillac récupéra la tablette et fit glisser son doigt sur l'écran pour consulter les résultats, prenant bien soin de masquer les chiffres.

— Nous allons passer à la partie imagerie, annonça-t-elle. C'est un scanner simplifié de votre activité physiologique sous stimulation. Rien de dangereux.

Le médecin ouvrit une porte latérale donnant sur une petite salle attenante, encore plus blanche et glaciale. Au centre trônait un appareil rappelant une IRM minimaliste : un demi-anneau dans lequel coulissait une table étroite. Sur l'injonction de Ravillac, Victoria s'y allongea. Le plastique sous sa nuque était dur, dépourvu du moindre coussin, et l'anneau se referma jusqu'à encercler sa tête.

— Nous allons vous soumettre quelques scénarios, expliqua la voix calme de Ravillac. Certains sont neutres, d'autres un peu plus… engageants. Vous n'avez rien à dire, il suffit d'écouter.

Engageants. Le choix du mot fit vibrer un nerf précis en elle. Depuis le plafond, une voix synthétique retentit :

Scénario 1 : Vous êtes en vacances depuis cinq jours. Aucun mail, aucun appel. Vous êtes sur une plage, le ciel est bleu, votre téléphone est éteint.

Victoria sentit son rythme cardiaque s'apaiser. Les LED de la machine se stabilisèrent.

Scénario 2 : Votre principal client menace de résilier le contrat. Votre supérieur vous convoque dans son bureau. Il vous dit que vous êtes un coût.

La machine siffla. Une bouffée de chaleur lui irradia la poitrine en dépit du froid ambiant. Le visage d'Albert refit surface, se superposant presque instantanément à l'image de sa tête tranchée dans son propre frigo.

Scénario 3 : Vous rentrez chez vous. Une livraison vous attend. Dans votre frigo, se trouve la tête de votre manager. Sur votre sol, la main de l'homme que vous aimez.

Les bips s'emballèrent, accompagnés d'une lumière orange clignotant sur le flanc de l'appareil. Pour ne pas hurler, Victoria serra les mâchoires jusqu'à en ressentir une douleur aiguë. Une sueur froide et gluante se mit à couler le long de sa colonne vertébrale. À travers la cloison, elle perçut distinctement le crissement du stylet de Ravillac sur l'écran de la tablette.

Scénario 4 : Lundi matin, vous envoyez un mail de restructuration à toute votre équipe. Cinquante personnes se réveillent en sueur. Cinquante thorax se serrent.

Ce n'était pas un souvenir théorique. C'était la réalité de ce matin. C'était son œuvre. Et la machine continuait d'enregistrer.

Lorsque tout s'arrêta enfin, Victoria avait perdu toute notion du temps, incapable de dire si dix ou quarante minutes s'étaient écoulées. Sa gorge était sèche, ses lèvres craquelées.

— C'est terminé pour la partie mesure, annonça Ravillac tandis que la table glissait hors de l'anneau.

L'air froid de la pièce frappa le visage de Victoria comme une gifle.

— Vous pouvez reboutonner votre chemise. Remetez vos chaussures si vous le souhaitez, ajouta Ravillac. Nous allons passer à la restitution des résultats dans la salle d'à côté.

Victoria se redressa. Ses jambes tremblaient légèrement. Mais elles obéissaient.

***

La salle de débriefing ressemblait à une micro-salle de réunion aveugle. Une table en bois clair, deux chaises et un écran accroché au mur constituaient le seul mobilier. Ici, ni logo corporate ni citation inspirante sur le dépassement de soi : juste la nudité d'un mur blanc barré par le vide d'un rectangle noir.

Le docteur Ravillac invita Victoria à s'asseoir avant de se placer près de l'écran. D'un effleurement sur sa tablette, elle illumina la surface noire pour y faire apparaître une courbe. Lisse et continue, elle s'étirait sur plusieurs mois. En abscisse figuraient des dates ; en ordonnée, une unité que Victoria mit une seconde à déchiffrer : *µg/dL*.

— Vos taux de cortisol, expliqua Ravillac. Ils ont été relevés via différents points de mesure : montre connectée, prises de sang antérieures, et les questionnaires que vous avez remplis, couplés à des capteurs.

L'estomac de Victoria se serra. Contrairement à ce qu'elle aurait pu imaginer, la courbe n'avait rien de chaotique. Elle affichait une étonnante stabilité, structurée par des paliers qui s'élevaient progressivement à l'approche du temps présent. De petits marqueurs rouges jalonnaient les étapes clés de son ascension :

- Réunion trimestrielle – Remise objectifs Albert.
- Départ DAF – Restructuration précédente.
- Première présentation dossier Sauroines en comité.
- Réunion avec Albert – « Tu es un coût ».
- Vendredi – Livraison / frigo / Tom.

À chaque marqueur, le tracé grimpait, parfois avec brutalité, puis redescendait… sans jamais retrouver son niveau initial. Une véritable série de marches. Une implacable ascension.

— Vous voyez ? fit observer Ravillac. Face à ce niveau de pression, beaucoup de sujets décrochent complètement. Leur courbe explose, puis s'effondre.

Pour illustrer son propos, elle superposa au graphique une autre courbe, grise et nettement plus erratique, qui s'envolait très haut avant de plonger vers zéro.

— Voici le profil type d'un manager qui part en arrêt maladie longue durée. Un pic de stress colossal après un conflit, puis plus rien. Burn-out, dépression, ou parfois arrêt cardiaque.

Elle effaça la ligne grise pour ne laisser que la courbe bleue de

Victoria, avec ses gradins réguliers.

— Vous, en revanche…

Elle effectua un zoom sur les dernières semaines. D'un point de vue strictement graphique, la trajectoire était presque « belle ».

— Vous présentez un profil extrêmement rare, poursuivit le médecin. Une capacité d'absorption très élevée. Une tolérance hors norme à des niveaux de stress intenses et répétés, sans le moindre effondrement brutal.

L'écran afficha ensuite un nouveau graphique issu du scanner cérébral : un nuage de points colorés cartographiant l'activité de son cerveau en fonction des scénarios écoutés.

— Regardez ici, dit-elle en pointant une zone précise. Sur le scénario « vacances », l'activation est modérée, c'est normal. Mais sur le scénario « Albert vous insulte », on observe une très forte activation des zones émotionnelles… immédiatement couplée à une montée rapide dans les régions du cortex préfrontal, celles liées à la prise de décision.

Ravillac plongea son regard dans celui de Victoria.

— Vous ne vous contentez pas de subir. Sous pression, votre cerveau cherche instantanément à réorganiser le problème pour le résoudre.

Victoria fixait l'écran de la même manière qu'on observe la radiographie confirmant une fracture devinée depuis longtemps. Si les chiffres lui parlaient une langue familière, la froideur clinique de l'analyse la glaçait.

— Et la livraison ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

D'une nouvelle pression sur la tablette, Ravillac isola une fenêtre sur un segment très court de la courbe : la nuit de vendredi. Le tracé s'y envolait soudainement pour atteindre un palier vertigineux… sur lequel il stagnait, sans jamais redescendre.

— C'est ce qui nous a d'abord inquiétés, admit Ravillac. Nous avons cru, l'espace d'un instant, que vous alliez rompre.

Elle fit surgir une nouvelle courbe rouge sang, surmontée de l'en-tête : *Sujet test 37B – scénarios similaires – effondrement*. La ligne y grimpait de manière fulgurante avant de partir en vrille et de s'écraser, flanquée d'un laconique commentaire : *Tentative de suicide – J+3*.

Ravillac balaya la courbe rouge.

— Mais vous, vous avez assimilé le choc.

Elle zooma sur les jours suivants. Le samedi formait un plateau

haut, remarquablement plat. Le dimanche accusait une légère descente, tout en restant perché bien au-dessus de la ligne de base. Puis venait le lundi — ce matin —, marqué par de nouveaux pics nerveux : lors de l'envoi du mail de restructuration la veille, à son réveil en sursaut à 4h47, et au moment où elle s'était adressée à l'open space à 7h00.

— Vous avez transformé la déflagration en structure, analysa froidement Ravillac. Ce que vous avez vécu n'a pas explosé en vous : cela s'est reconverti en protocole.

Un profond mélange d'écœurement et de lucidité envahit Victoria. Elle revit ses doigts pressant le bouton « Envoyer à tous », le couperet de son mail, et les dizaines de cœurs qui s'étaient emballés de terreur à travers la ville. Elle comprenait désormais que, pour ces analystes cloîtrés dans leur sous-sol, c'était très exactement la réaction espérée.

— Et concrètement, qu'est-ce que cela signifie ? lâcha-t-elle.

Elle se détesta pour la fragilité qui perçait dans sa voix. Elle avait l'impression d'être une cliente anxieuse réclamant : « Et concrètement, ça me rapporte combien ? »

Ravillac esquissa un léger sourire. Un rictus dépourvu d'humanité, l'expression satisfaite de la technicienne aboutissant enfin au résultat parfait.

— Concrètement, pour le groupe, cela signifie que vous êtes le profil de pilote idéal. Une productrice de haut niveau.

D'un glissement de doigt, elle ouvrit un nouvel onglet dévoilant un tableau comparatif. En colonnes s'opposaient les *Dirigeant A, B, C* et *Victoria Voss*. En lignes s'alignaient les critères de la boucherie moderne : *Capacité de montée en charge, Tolérance à la surcharge, Retour à un plateau exploitable, Niveau de fuite*. Sur la ligne de Victoria, toutes les cases croisant les notions de *résilience*, de *stabilité* et de *rendement* s'affichaient dans un vert insolent.

Je suis l'une de vos meilleures bêtes de somme, songea Victoria sans que les mots ne franchissent ses lèvres.

La révélation la frappa. Albert n'avait jamais véritablement occupé cette place. Il s'était toujours posé en fermier, celui qui se contente de distribuer les coups de bâton, mais il ne possédait sûrement pas une courbe pareille ; son ego le rendait friable, il aurait cassé bien plus vite.

Elle seule, Victoria, avait la capacité de nourrir la machine tout en résistant à l'incendie.

Ravillac posa délicatement sa tablette sur la table en bois.

— Nous avons besoin de vous, déclara-t-elle simplement.

Ce n'était nullement une marque de confiance. C'était un pur constat d'exploitation.

***

Un court silence s'installa. Pas de gêne dans cette pause, mais plutôt cette lourdeur familière et redoutée qui précède la lecture d'une clause rédigée en tout petits caractères.

— Je ne suis pas là pour vous féliciter, ni pour vous plaindre, reprit Ravillac en croisant les mains sur la table. Je suis ici pour vous expliquer comment nous pouvons, ensemble, *optimiser* cet état.

Le mot fit imperceptiblement tressaillir le coin des lèvres de Victoria.

— Vos niveaux actuels sont extrêmement élevés, poursuivit le médecin. Si rien n'est fait, vous risquez une décompensation d'ici six mois à un an.

D'un geste, elle afficha une nouvelle projection statistique : une ligne grimpant jusqu'à un pic vertigineux avant de s'effondrer vers le zéro absolu.

— Décrochage brutal. Arrêt cardiaque, AVC, épisode psychotique, hallucinations… Nous avons déjà observé ce schéma chez certains de vos homologues.

Elle avait prononcé le mot « homologues » avec le même détachement que s'il s'agissait d'autres pièces de rechange d'une même machine.

— Mais nous pouvons éviter cela, assura-t-elle, grâce à des protocoles adéquats.

Victoria décela d'infimes inflexions dans sa voix : elle récitait un argumentaire parfaitement rodé.

— Des micro-ajustements pharmaceutiques, pour commencer. Nous disposons de molécules capables de lisser vos pics de stress, afin de maintenir votre rendement sans basculer dans la phase de casse.

Elle tapota un nouvel onglet, dévoilant une liste de médicaments flanqués de graphiques « avant/après ». Victoria en reconnut certains, couramment prescrits aux cadres de son entourage : des bêtabloquants, des anxiolytiques dits « légers », des stimulants pour « soutenir la concentration ». D'autres lui étaient totalement

inconnus.

— Nous pouvons également instaurer des routines, enchaîna Ravillac. Des plages d'activité strictement contrôlées, assorties de fenêtres de décharge.

La précision avec laquelle elle avait articulé ce mot – *décharge* – évoqua instantanément à Victoria la gestion d'un circuit électrique, bien loin de toute notion de bien-être humain.

— Concrètement, vous me proposez quoi ? Un abonnement à vie ? lâcha Victoria.

Ravillac esquissa un infime haussement d'épaules.

— Concrètement, nous vous proposons de vous maintenir dans une zone optimale. Votre stress ne sera jamais nul, car il ne s'agit pas de vous soigner. Il s'agit de vous calibrer.

Elle plongea son regard dans celui de Victoria.

— Vous êtes un moteur. Et on ne laisse pas un moteur tourner à vide au fond d'un garage : on le branche sur une ligne de production.

Étouffant le rire sec qui lui montait à la gorge, Victoria rétorqua :

— Et si le moteur lâche, vous le jetez ?

Pour toute réponse, le médecin fit défiler en silence une nouvelle grille de cases, colorées de vert, de gris, ou de rouge. À côté des cellules écarlates figuraient des commentaires lapidaires : *Sortie – motif officiel : maladie : Accident de voiture – nuit : Suicide – média local*.

— Certains ne tiennent pas, admit-elle enfin. Nous ne les sélectionnons pas.

Nous. Le groupe. Le cartel. La machine broyeuse.

— Mais vous, vous pouvez tenir, insista Ravillac en penchant légèrement la tête – ce qui, chez elle, ressemblait à de la compassion mécanique.

— Ah.

— Et on ne vous demande pas de porter tout cela seule.

Victoria eut un rictus amer.

— Bien sûr. J'imagine que vous avez également des « protocoles » pour mon entourage ?

Ravillac ne feignit même pas l'incompréhension.

— Vos managers de proximité seront conviés à des sessions d'évaluation, en effet.

Certains présentent des profils intéressants...

Elle ménagea une courte pause avant de trancher :

— ... d'autres non. Il est fort probable que des réorganisations s'imposent dans les mois à venir.

Sous le vernis poli du mot « réorganisations » se cachaient les futures mises au placard, les licenciements, les burn-out et les démissions pudiquement qualifiées de volontaires. Ou des accidents.

— Plus vous saurez exploiter ceux qui résistent, conclut Ravillac, plus vous sécuriserez votre propre trajectoire.

Il était là, le contrat implicite.

Victoria devait continuer à faire tourner la ferme à plein régime, doser la pression sur les bonnes bêtes et abattre les mauvaises en silence.

En échange, l'entreprise lui fournirait les produits, les protocoles et le vernis de surveillance médicale nécessaires pour repousser au maximum l'échéance de son propre effondrement.

— Et si je refuse ? demanda-t-elle, accomplissant là un rituel dont elle connaissait déjà l'issue.

— Si vous dites non, répondit posément Ravillac, cela ne changera pas votre nature profonde. Votre profil restera identique. La seule différence, c'est que vous avancerez sans amortisseur.

Elle tapota l'écran pour ramener la courbe et les projections de Victoria.

— Statistiquement, sans nos protocoles, votre probabilité de casse d'ici un ou deux ans est très forte. Avec nous, vous pouvez tenir beaucoup plus longtemps.

Puis elle ajouta, sur le ton de la confidence :

— La plupart des gens n'ont pas ce luxe de choisir.

Une fatigue vertigineuse s'abattit sur Victoria.

Elle se sentit soudain atrocement vieille, bien plus que Denise. Car la vieille femme avait, au moins, eu le privilège de choisir ses propres compromis.

Victoria, elle, venait simplement de prendre conscience des câbles à haute tension qui la traversaient depuis toujours. Et aujourd'hui, on lui proposait royalement de les isoler un peu, juste assez pour qu'elle puisse continuer à conduire le courant sans finir carbonisée.

Chapitre 12 : Le détail manquant

Ravillac se redressa et contourna la table avec la légèreté impersonnelle d'une infirmière en fin de garde. Elle ouvrit un tiroir bas, celui de la rangée métallique sous l'écran mural, et en retira un plateau stérile enveloppé de plastique transparent. Le bruit du film qu'on déchire résonna avec une netteté excessive dans l'air confiné.

Victoria ne bougea pas. Ses mains restaient crispées sur les accoudoirs de la chaise, les phalanges blanches sous la peau. Elle regardait le plateau apparaître dans la lumière crue des néons comme on regarde le résultat d'une analyse qu'on a déjà devinée.

Sur le plateau : une seringue, plus large que celle utilisée pour la prise de sang. L'aiguille, d'un calibre nettement supérieur, luisait sous la lumière avec l'éclat froid du titane médical. À côté reposait un petit cylindre sous emballage stérile, de la taille d'un grain de riz allongé, peut-être trois millimètres de diamètre. Et une compresse imbibée de désinfectant, déjà humide, qui dégageait une odeur piquante d'iode et d'alcool.

— Nous allons maintenant installer le dispositif de régulation, annonça Ravillac en enfilant une nouvelle paire de gants en latex.

Le claquement du caoutchouc contre ses poignets fut sec, presque joyeux.

Victoria sentit sa gorge se serrer. Le mot *installer* venait de se poser dans son cerveau comme un objet étranger, trop lourd pour la syntaxe. On n'installe pas quelque chose *dans* un corps. On installe un logiciel. Un système. Une infrastructure.

— Un… dispositif ? articula-t-elle.

Sa voix lui parut lointaine, comme si elle venait d'une autre pièce. Ravillac ne leva pas les yeux. Ses mains, déjà gantées, déboutonnaient le haut de l'emballage stérile du cylindre avec une précision de chirurgien.

— Un biocapteur couplé à un système de micro-perfusion, précisa-t-elle. Il enregistre vos constantes en continu — cortisol, adrénaline, fréquence cardiaque, conductance cutanée — et peut administrer des ajustements pharmaceutiques si nécessaire.

Victoria cligna des yeux. Les mots entraient par ses oreilles mais ne parvenaient plus à se reconstituer en phrases cohérentes. *Ajustements pharmaceutiques. Si nécessaire.*

— Attendez, souffla-t-elle. Vous voulez dire que… vous allez

m'implanter quelque chose ?

Ravillac leva enfin les yeux. Son regard était celui d'une fonctionnaire lassée par une question déjà posée cent fois.

— Oui. C'est inclus dans le protocole standard pour les profils à haute valeur ajoutée.

La montre connectée ne leur suffisait plus. Elle désinfecta le bout de ses doigts gantés avec une nouvelle compresse, puis saisit le petit cylindre stérile. Le métal captura la lumière sous tous ses angles. Victoria distingua, gravées sur la surface, de minuscules lignes — des circuits. Une antenne. Une puce.

— Penchez la tête sur le côté, s'il vous plaît, demanda Ravillac d'une voix neutre. Exposez votre cou.

Le ton n'était pas impérieux. Il était pire : il était *procédural*. Comme si refuser n'était même pas une option envisageable.

Victoria ne bougea pas. Ses muscles s'étaient figés. Une part d'elle — celle qui hurlait depuis vendredi soir, celle qui avait vu la tête d'Albert et la main de Tom — se mit à gratter furieusement contre les parois internes de son crâne. *Lève-toi. Cours. Hurle. Frappe-la.*

Mais l'autre part, celle qui avait survécu à quinze ans de négociations absurdes, de budgets truqués, des chiffres maquillés sur un tableur, cette part-là murmura avec une froideur glaçante : *Si tu refuses maintenant, tu perds tout. Ils savent déjà que tu sais. Le piège s'est refermé au moment où tu es descendue ici.*

Ravillac attendait, debout, la seringue chargée dans une main, le cylindre dans l'autre.

— Je peux refuser, dit Victoria.

Ce n'était pas une question. C'était un test.

Ravillac inclina très légèrement la tête, avec un sourire imperceptible. Pas sadique. Juste… *satisfait*. Comme un professeur constatant qu'une élève vient enfin de poser la bonne question.

— Bien sûr, répondit-elle calmement. Vous pouvez refuser.

Elle posa le cylindre sur le plateau, mais garda la seringue en main.

— Dans ce cas, le protocole de régulation ne sera pas activé. Vous resterez sous surveillance passive. Vos données seront collectées, mais aucune intervention correctrice ne sera possible. Statistiquement, sans ajustement, votre probabilité de décompensation sévère dans les six à dix-huit mois est de 91%.

Elle laissa le chiffre flotter dans l'air froid.

— Décompensation sévère signifie : arrêt cardiaque, AVC ischémique, épisode psychotique aigu nécessitant une hospitalisation sous contrainte. Dans 43% des cas observés, ces événements surviennent en contexte professionnel. Devant témoins.

Victoria sentit sa bouche s'assécher complètement. Les mots *devant témoins* venaient de se planter dans son sternum comme une aiguille froide.

— En revanche, poursuivit Ravillac avec la même douceur glaciale, si vous acceptez le dispositif, votre courbe se stabilise. Vous restez fonctionnelle. Productive. Vous ne *cassez* pas. Vous performez au-dessus de la mêlée.

Elle fit une pause, juste assez longue pour laisser Victoria imaginer ce que *casser* voulait dire.

— Le choix vous appartient, conclut-elle.

Le silence retomba. Ravillac n'avait pas haussé la voix une seule fois. Elle n'avait pas menacé. Elle avait simplement *présenté les options* avec la neutralité parfaite d'un conseiller financier expliquant les clauses d'un contrat d'assurance-vie.

Victoria baissa les yeux vers ses propres mains. Elles tremblaient. Pas beaucoup. Juste assez pour qu'elle le voie.

Elle pensa à la courbe qu'on lui avait montrée. Aux paliers qui montaient sans jamais redescendre. À la phrase de Ravillac : *Vous ne faites pas que subir. Sous pression, vous réorganisez.*

Elle avait réorganisé toute sa vie. Son appartement. Ses équipes. Ses émotions. Et maintenant, on lui proposait de sous-traiter cette réorganisation à une puce plantée dans son cou.

Ils ne me laissent même plus le droit de m'effondrer.

Elle releva la tête. Ses yeux croisèrent ceux de Ravillac. Pendant une fraction de seconde, elle chercha une lueur d'humanité, de regret, de gêne. Il n'y avait rien. Juste une professionnelle en fin de protocole.

— Ca s’enlève facilement ? demanda Victoria, dans l’illusion d’un possible retour en arrière.

— Tous les deux ans. C’est prévu dans...

— ... dans le protocole. Oui, je sais, dit Victoria en penchant lentement la tête sur le côté gauche, exposant la peau nue de son cou.

— Très bien, dit Ravillac.

Le mot résonna comme une validation administrative. Pas un soulagement. Pas une victoire. Juste : *dossier validé, passage à l'étape*

suivante.

Ravillac s'approcha. Victoria sentit ses doigts gantés effleurer la base de sa mâchoire, juste sous l'oreille, puis descendre lentement le long de la ligne de sa carotide. La pression était légère, clinique, cherchant le pouls.

— Juste ici, murmura Ravillac en s'aidant d'une cible hologramme projetée sur le cou de Victoria.

Elle pressa légèrement, marquant l'endroit. Victoria sentit son propre cœur battre contre le bout des doigts de Ravillac. Un battement trop rapide. Trop fort.

La compresse imbibée d'iode vint se poser sur sa peau. Le froid mordit immédiatement, une brûlure glacée qui se diffusa en cercles concentriques. L'odeur chimique lui monta aux narines, âcre, suffocante.

— Restez immobile, ordonna doucement Ravillac. Si vous bougez, l'insertion peut endommager l'artère.

Victoria ferma les yeux. Ses mains se crispèrent encore plus sur les accoudoirs. Ses ongles crissèrent légèrement contre le plastique.

Elle entendit le froissement du papier stérile qu'on déchire. Le petit *clic* métallique de l'aiguille qu'on libère de son capuchon de sécurité. Le souffle régulier de Ravillac, concentrée, qui se rapprochait.

Puis la piqûre.

Ce ne fut pas une simple piqûre. L'aiguille entra dans sa peau avec une pression soutenue, lente, comme si elle devait forcer un passage à travers plusieurs couches de chair. Victoria sentit le métal glisser sous l'épiderme, puis plus profond, cherchant la bonne profondeur. La douleur n'était pas aiguë. Elle était *sourde*, épaisse, insupportable précisément parce qu'elle durait.

Ses doigts se figèrent sur les accoudoirs. Ses mâchoires se serrèrent jusqu'à ce qu'elle sente ses molaires grincer. Elle ne cria pas. Elle ne bougea pas. Mais au fond de sa gorge, un gémissement resta coincé, étouffé, vibrant contre ses cordes vocales sans jamais sortir.

— Insertion du dispositif, annonça Ravillac.

Victoria sentit quelque chose de dur, de froid, de définitif glisser dans son cou. Le cylindre. Il descendit le long du canal creusé par l'aiguille, poussé par une pression mécanique, implacable. Elle perçut le moment exact où il se logea contre sa carotide, comme un corps étranger se nichant au plus près de son flux sanguin.

Un goût métallique envahit sa bouche. Réflexe physiologique ou terreur pure, elle n'aurait su le dire.

— Ne bougez plus, répéta Ravillac.

L'aiguille se retira. Lentement. Trop lentement. Victoria sentit chaque millimètre de métal qui revenait en arrière, raclant les tissus internes. Puis, enfin, la libération. L'aiguille sortit complètement.

Ravillac pressa immédiatement un tampon de gaze sur le point d'injection. La pression était ferme, presque violente. Du sang perla sous la compresse, une petite tache rouge sombre qui s'élargit avant d'être contenue.

— Trois secondes, compta Ravillac à voix haute. Deux. Un.

Elle retira la compresse et appliqua à la place un pansement transparent, fin comme une pellicule, qu'elle lissa avec soin sur la peau encore humide.

Victoria rouvrit les yeux. Sa vision était légèrement floue. Elle cligna plusieurs fois avant que les contours de la pièce ne se stabilisent.

Ravillac recula d'un pas, rangeant la seringue usagée dans un conteneur à déchets médicaux avec un *clac* sec et définitif.

— C'est terminé, dit-elle.

Victoria porta lentement sa main à son cou. Ses doigts tremblaient. Sous la peau, juste à gauche de sa trachée, elle sentit une petite bosse dure, oblongue. Elle appuya légèrement. La chose ne bougea pas. Elle était *ancrée*. Fichée dans sa chair comme un rivet.

Et elle *pulsait*. Pas d'elle-même. Mais au rythme de son propre cœur. Comme si le dispositif s'était synchronisé avec son pouls, devenant une extension de son système circulatoire.

— Qu'est-ce que... commença-t-elle, la voix cassée.

Ravillac l'interrompit en désignant l'écran mural. Une nouvelle fenêtre venait de s'ouvrir. Un graphique en temps réel. Trois courbes qui ondulaient doucement, colorées en bleu, vert et rouge.

— Fréquence cardiaque, cortisol salivaire estimé, et conductance cutanée, énuméra le médecin avec satisfaction. Le système est actif. Vous êtes en ligne. Vous avez le modèle de dernière génération.

Victoria fixa l'écran. La courbe bleue montait et descendait au rythme de son cœur affolé. La verte, celle du cortisol, était anormalement haute. La rouge vibrait légèrement, traduisant la sueur froide qui lui coulait le long de la colonne vertébrale.

Je suis devenue un tableau de bord.

— Et si je veux l'enlever en urgence ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Ravillac ne répondit pas tout de suite. Elle retira ses gants avec lenteur, les retourna à l'envers et les jeta dans la poubelle. Puis elle croisa les mains devant elle et plongea son regard dans celui de Victoria.

— Le retrait non supervisé peut provoquer une hémorragie carotidienne. De plus, l'arrêt brutal du protocole pourrait déclencher une décompensation sévère dans les 72 heures. Statistiquement, 87% des sujets qui interrompent le dispositif sont hospitalisés.

Elle marqua une pause.

— Mais surtout, ajouta-t-elle avec un sourire presque imperceptible, le dispositif est maintenant enregistré dans votre dossier médical interne. Toute tentative de sabotage sera détectée. Et signalée.

Le mot *signalée* résonna dans la pièce comme une condamnation.

Victoria baissa les yeux. Ses mains retombèrent sur ses genoux. Elle ne tremblait plus. Quelque chose en elle venait de se *refroidir* définitivement. Comme si son corps avait compris qu'il ne servait plus à rien de résister.

Ravillac se pencha légèrement, presque maternelle.

— Vous ne le sentirez plus d'ici quelques heures, murmura-t-elle. Le corps s'adapte très vite.

Victoria ne répondit pas. Elle fixait le petit pansement transparent sur son cou, visible dans le reflet de l'écran éteint. Dessous, la marque d'une *propriété*.

Elle n'était plus seulement surveillée.

Elle était *habitée*.

***

Victoria était toujours assise, la main posée sur son cou, les doigts effleurant machinalement le petit renflement sous sa peau. Le pansement transparent collait légèrement à sa paume moite. Elle sentait toujours le dispositif pulser contre sa carotide, synchronisé avec son cœur comme un métronome interne qu'elle ne pourrait plus jamais arrêter.

Ravillac avait déjà rangé le plateau stérile dans le tiroir métallique. Elle tapotait sur sa tablette, validant probablement

l'étape du protocole, cochant des cases invisibles dans un dossier que Victoria ne verrait jamais.

— Vous pouvez reboutonner votre chemise, dit-elle sans lever les yeux. Nous en avons terminé avec la partie mesure.

Victoria obtempéra mécaniquement. Ses doigts tremblaient encore légèrement en refermant les boutons. Le tissu froissé de sa chemise grattait contre les marques rosées laissées par les électrodes sur sa poitrine.

Elle allait se lever lorsque Ravillac, toujours penchée sur sa tablette, ajouta d'une voix parfaitement neutre :

— Ah, un dernier point. Le dispositif intègre également un module de régulation hormonale reproductive. C'est notre dernière génération.

Victoria s'immobilisa, une main sur l'accoudoir, le corps à moitié soulevé de la chaise. Les mots venaient de percuter son cerveau sans y pénétrer vraiment, comme une phrase entendue dans une langue presque familière.

— Un... quoi ? articula-t-elle.

Ravillac releva enfin les yeux. Son visage n'exprimait rien. Ni gêne, ni satisfaction. Juste cette neutralité administrative qui transformait l'horreur en ligne budgétaire.

— Un module de régulation hormonale reproductive, répéta-t-elle en détachant chaque syllabe, comme si elle s'adressait à une stagiaire un peu lente.

— Et dans la langue des idiots, ça donne quoi ? Je vois bien votre petit air moqueur et agacé, rouspéta Victoria.

Ravillac sourit, imperceptiblement, et continua :

— Le dispositif contient un réservoir de gamètes mâles sélectionnés, ainsi qu'un micro-injecteur programmable. Dans un délai de trois à six semaines, selon votre cycle naturel, le système procédera à une insémination contrôlée.

Le silence qui suivit n'était pas un vide.

C'était une implosion.

Victoria sentit l'air se retirer de la pièce, aspiré par un trou noir qui venait de s'ouvrir au centre de son thorax.

— Vous... Vous voulez dire que...

Sa voix se cassa.

Elle déglutit péniblement.

Cherchant des mots qui refusaient de se former.

— Vous m'avez implanté... quelque chose qui va me mettre

enceinte ?

Ravillac hocha la tête avec le même détachement qu'elle aurait eu en confirmant une prescription de vitamines.

— C'est exact. Votre profil génétique et psychologique présente des caractéristiques exceptionnelles : tolérance au stress, capacité de résilience, stabilité émotionnelle sous pression extrême, absence de rupture. Ces traits sont hautement héritables. Il serait contre-productif de ne pas les reproduire.

Elle fit glisser son doigt sur la tablette, affichant un nouveau graphique à l'écran mural. Un arbre généalogique. Ou plutôt un *schéma de production*. Des cases vertes, des flèches, des pourcentages de transmission génétique.

— Le donneur a été sélectionné dans notre base selon des critères complémentaires : QI supérieur à 140, absence d'antécédents psychiatriques sur trois générations, profil endocrinien compatible. La probabilité d'obtenir un sujet viable de catégorie A+ est de 78%.

Victoria se leva brusquement. La chaise bascula en arrière et heurta le mur dans un claquement sourd. Elle recula de deux pas, les mains levées devant elle comme pour repousser physiquement les mots qui venaient d'être prononcés.

— Non. Non, non, non. Vous êtes en train de me dire que vous m'avez... que vous allez me forcer à...

Sa voix monta dans les aigus, frôlant l'hystérie. Le cri qu'elle avait retenu pendant toute la séance menaçait de jaillir, brut, animal.

Ravillac ne bougea pas. Elle posa calmement sa tablette sur la table et croisa les mains devant elle, adoptant la posture de la pédagogue patiente face à une élève récalcitrante.

— Personne ne vous *force*, Victoria. Le processus est automatisé. Vous n'aurez rien à faire. Le dispositif gère tout : synchronisation avec votre ovulation, injection au moment optimal, régulation hormonale post-conception pour garantir la nidation. Vous ne sentirez rien. je suis déjà sous contraception : pas de prob, le dispositif reprend le contrôle, bypass.

— Injection ? Injection de *quoi* ?

Ravillac la regarda comme si la réponse était évidente.

— Des gamètes, bien sûr. Micro-réservoir cryogénique. À chaque ovulation détectée, le système déclenche une micro-injection ciblée.

— Je suis déjà sous contraception.

— Justement, répondit Ravillac. Le dispositif reprend la main. Il contourne ou neutralise votre contraception. À partir d'ici, c'est lui qui décide quels cycles comptent.

Vous ne sentirez rien. Pas de procédure médicale, pas d'intervention. Juste… une synchronisation biologique optimale.

— Je ne sentirai rien ?! hurla Victoria, les larmes lui montant aux yeux. Vous venez de me transformer en… en incubateur ! En putain de poule pondeuse !

Le mot résonna dans la pièce blanche, obscène dans sa précision.

Ravillac pencha légèrement la tête, comme si elle pesait la justesse du terme.

— Pondeuse est un peu réducteur, dit-elle posément. Vous restez une dirigeante à plein temps. La grossesse sera suivie, bien entendu. Nous avons des protocoles d'accompagnement pour que votre rendement professionnel ne soit pas affecté. Certaines de vos collègues dans d'autres filiales ont déjà validé ce parcours avec succès.

Victoria sentit ses jambes se dérober. Elle s'appuya contre le mur, la main toujours crispée sur son cou, comme si elle pouvait arracher le dispositif à mains nues.

— Et si je refuse ? souffla-t-elle. Si je me fais avorter dès que je m'en rends compte ?

Ravillac eut un sourire. Le sourire de celle qui a déjà entendu cette question cent fois et connaît la réponse par cœur.

— Le dispositif surveille également votre taux de hCG en temps réel. C'est un test de grossesse en continu, si vous préférez. Toute tentative d'interruption non autorisée sera détectée dans les six heures. Et signalée.

Elle marqua une pause, laissant le mot *signalée* planer dans l'air froid.

— De plus, poursuivit-elle, votre contrat inclut une clause de participation aux programmes de prolongation génétique. Clause 14, alinéa 7. Vous l'avez signée en même temps que votre avenant SAUROINES.

Victoria ferma les yeux. Elle se revit, un vendredi soir, trois semaines plus tôt, scroller machinalement un PDF de 47 pages envoyé à 19h30 avec la mention *À valider avant lundi matin*. Elle avait coché. Cliqué. Validé.

Elle avait vendu son utérus sans même le savoir. Tout le monde devrait lire avant de signer.

— Combien ? demanda-t-elle dans un souffle. Combien d'entre nous... combien de femmes...

Ravillac ne répondit pas tout de suite. Elle récupéra sa tablette, effaça l'écran d'un geste, puis se tourna vers la porte.

— Vous n'êtes pas la première, dit-elle simplement. Et vous ne serez pas la dernière.

Elle ouvrit la porte, laissant entrer un courant d'air glacé venu du couloir.

— Vous pouvez remonter maintenant. Un mail de confirmation vous sera envoyé dans la journée avec le calendrier prévisionnel. Pensez à activer vos notifications.

Victoria resta figée contre le mur, incapable de bouger. Ravillac attendit quelques secondes, puis ajouta, presque en aparté :

— Pour ce que ça vaut, vous devriez être flattée. Le groupe n'investit pas dans n'importe qui. Vous êtes une ressource rare. Nous avons tout intérêt à ce que vous... vous reproduisiez.

Le mot tomba comme une sentence.

Victoria porta de nouveau sa main à son cou. Sous sa peau, le dispositif pulsait. Régulier. Implacable. Il ne se contentait plus de la surveiller, de la réguler, de la maintenir en vie malgré elle.

Il la *prolongeait*. Pas elle. Ses *qualités*. Ses gènes. Sa capacité à ne pas casser sous la pression.

Elle était devenue une machine à produire d'autres machines.

Ravillac quitta la pièce sans se retourner, laissant Victoria seule dans le silence blanc et froid du niveau -4.

Seule avec l'implant.

Seule avec le compte à rebours qui venait de se déclencher dans son propre corps.

***

Victoria resta figée contre le mur, incapable de bouger.

Quelques secondes à peine plus tard, Ravillac réapparu sur le seuil, avec un visage contrarié, comme si elle venait de se rappeler un dernier détail administratif.

— Ah, j'oubliais, dit-elle en revenant vers la table métallique.

Elle posa sa tablette à plat, tapota l'écran, et fit pivoter l'appareil vers Victoria.

— Vous devez signer la décharge avant de remonter.

Victoria cligna des yeux. Les mots n'avaient aucun sens. Ou

plutôt, ils en avaient trop.

— Une... décharge ? répéta-t-elle d'une voix blanche.

Ravillac hocha la tête avec la patience d'une employée de guichet expliquant pour la troisième fois le même formulaire.

— Décharge de responsabilité parentale et transfert de tutelle légale, précisa-t-elle. C'est une formalité standard. L'enfant à naître appartiendra au groupe. Il sera élevé dans nos structures éducatives spécialisées, selon un protocole d'optimisation cognitive et comportementale. Vous n'aurez aucune obligation de garde, d'éducation ou de contact.

Elle prononça ces mots avec la même neutralité qu'elle aurait eue en détaillant les clauses d'un contrat de leasing automobile.

Victoria sentit ses jambes se liquéfier. Elle glissa le long du mur, ses genoux touchant presque le sol froid, avant de se rattraper de justesse en agrippant le bord de la table.

— Vous... Vous voulez que je signe... que je *renonce* à un enfant qui n'existe même pas encore ?

— Qui *existera* dans trois à six semaines, puis sera livrable dans quelques mois, corrigea Ravillac. Et oui. C'est la condition sine qua non du programme de prolongation génétique. Vous fournissez le matériel biologique. Le groupe en assure le développement, la formation et l'intégration professionnelle future.

Elle fit glisser son doigt sur l'écran, affichant un document en petits caractères. Plusieurs pages. Des paragraphes entiers surlignés en jaune.

— Article 3, alinéa 2 : *Le sujet consent expressément à ce que tout produit de conception issu du programme soit placé sous la tutelle exclusive du groupe. Aucun droit parental ne pourra être revendiqué a posteriori.*

Victoria fixa l'écran. Les mots dansaient devant ses yeux. *Produit de conception.* Pas "enfant". Pas "bébé". *Produit.*

— Et si je refuse de signer ? demanda-t-elle, la voix tremblante.

Ravillac soupira légèrement, comme si la question était prévisible et vaguement ennuyeuse.

— Si vous refusez, le dispositif ne sera pas activé dans sa fonction reproductive. Mais votre refus sera consigné comme une non-coopération au programme de valorisation génétique. Cela impactera négativement votre évaluation globale.

Elle marqua une pause, croisant les bras.

— Concrètement, cela signifie une réévaluation de votre statut.

Vous perdrez votre classification "ressource à haute valeur ajoutée". Votre accès aux protocoles de régulation sera suspendu. Et votre poste sera... réexaminé.

Le mot *réexaminé* résonna comme un euphémisme glacé pour *liquidé*.

Victoria sentit une nausée froide lui remonter dans la gorge. Elle était coincée. Encore une fois. Toujours. Les yeux dans le vide, elle se voyait arracher les yeux et les oreilles de Ravillac, comme une simple formalité.

Ravillac tendit la tablette vers elle, stylet à la main.

— Signez ici, dit-elle en désignant un rectangle vide au bas de la page. Votre empreinte digitale suffira.

Victoria ne bougea pas. Ses mains restaient cramponnées au bord de la table, les jointures blanches. Elle regardait le rectangle vide comme on regarde un précipice.

— Combien ? souffla-t-elle. Combien de femmes ont déjà signé ça ?

Ravillac ne cilla pas.

— Cette information est confidentielle. Mais entre nous je peux vous dire que le programme existe depuis sept ans. Et qu'il a déjà produit dix-huit sujets viables, dont trois sont actuellement en phase de formation accélérée dans nos filiales asiatiques.

Dix-huit enfants. Dix-huit *produits*. Arrachés à leurs mères avant même de naître. Élevés par le groupe. Formatés. Optimisés. Préparés à devenir les prochains rouages de la machine.

Victoria ferma les yeux. Elle revit la courbe de cortisol qu'on lui avait montrée. Les paliers qui montaient sans jamais redescendre. Les cases vertes à côté de son nom. *Capacité d'absorption élevée. Tolérance hors norme. Rentable.*

Ils ne voulaient pas seulement l'exploiter jusqu'à la rupture. Ils voulaient la *dupliquer*. Extraire ses gènes, les reconditionner, les injecter dans une nouvelle génération de bêtes de somme parfaitement calibrées.

— Si je signe, murmura-t-elle, je ne le verrai jamais ?

— Jamais, confirma Ravillac. Aucun contact. Aucune visite. Aucune information sur sa localisation ou son développement. C'est plus simple ainsi. Pour tout le monde.

Victoria rouvrit les yeux. Ils étaient secs. Plus de larmes. Juste une brûlure aride, insupportable.

Elle tendit lentement la main vers le stylet.

Ravillac le lui plaça dans la paume avec un sourire imperceptible.

Victoria baissa les yeux vers l'écran. Le rectangle vide attendait. En dessous, en tout petits caractères grisés, une dernière ligne :

« Je reconnais avoir pris connaissance des termes du présent accord, les avoir compris dans leur intégralité et y consens librement. »

Librement.

Le mot était obscène.

Elle posa le stylet sur la surface tactile. Sa main tremblait. Elle traça son nom, lettre par lettre, chaque trait lui arrachant un morceau de ce qu'il lui restait d'humanité.

Victoria Voss.

Le stylet glissa hors de ses doigts et tomba sur la table avec un petit *clac* métallique.

Ravillac récupéra la tablette, vérifia la signature, puis tapota l'écran pour valider.

— Parfait, dit-elle. Vous recevrez une copie horodatée dans votre messagerie sécurisée. Conservez-la précieusement.

Elle rangea la tablette sous son bras et se dirigea de nouveau vers la porte.

— Vous pouvez remonter maintenant. Pensez bien à activer vos notifications push. Vous recevrez des alertes de suivi dès que le processus sera engagé.

Victoria resta immobile, les yeux rivés sur la table vide.

Le compte à rebours venait de commencer.

***

Lorsqu'elle regagna les ascenseurs, il était un peu plus de 15h30. Le couloir du niveau -4 restait égal à lui-même : invariablement froid, immuablement blanc. Rien, dans l'environnement, ne laissait transparaître la moindre trace des révélations qui venaient de s'y tenir. Pas le moindre slogan du type *Vous êtes au cœur de notre performance* pour habiller les murs. Rien d'autre qu'une enfilade de portes closes, prêtes à engloutir de nouveaux profils. D'autres bêtes de somme.

Dans l'attente de la cabine, elle sentait son badge tressaillir imperceptiblement contre sa poitrine, au rythme précis de ses battements cardiaques. Elle y posa une main avec la même précaution qu'on applique une compresse pour sentir palpiter une

plaie. Les portes s’ouvrirent. Elle entra et pressa le bouton du sixième étage, mais au rez-de-chaussée, la machine s’immobilisa.

Les battants s'écartèrent sur trois silhouettes qu’elle connaissait trop bien : Sophie, Léo et un technicien de maintenance. Tous trois eurent une fraction de seconde d'hésitation en la découvrant, comme si la seule présence de son badge noir aspirait l'oxygène de la cabine et en réduisait l'espace.

— On monte ? lança-t-elle d’une voix parfaitement neutre.

Ils entrèrent en silence. Les portes se refermèrent et l'ascenseur reprit sa montée, enfermant les quatre corps dans un silence lourd, bien plus pesant que la morosité habituelle d'un lundi ordinaire.

Nerveuse, Sophie triturait la lanière de son badge entre ses doigts. Léo, lui, fixait le sol, bien qu'un micromouvement de ses yeux trahissait son attention portée vers le coin supérieur de l'habitacle, là où se dissimulait l’œil d’une caméra sous un dôme de plexiglas fumé. Le technicien dégageait une odeur de métal et de sueur séchée.

Coincée entre ces trois corps et le miroir, Victoria prit soudain conscience de la scénographie d’ensemble : quatre organismes vivants sous la lumière crue des néons, quatre courbes de cortisol, quatre cœurs battant à des rythmes asynchrones.

Elle croisa son propre reflet. Sous sa chemise, les électrodes avaient laissé de discrètes marques rosées, invisibles pour le reste du monde. Ce qu’ils voyaient, c’était ce qu’ils avaient toujours vu : une femme en tailleur, les traits tirés, le regard durci par l'usure d'une journée trop longue. Rien de spectaculaire. Rien ne laissait deviner que, quelques instants plus tôt, on avait pris sa vie et celle de son enfant.

Elle se surprit alors à analyser et calibrer sa propre respiration. Inspiration sur quatre temps. Expiration sur quatre temps. Ni trop rapide, ni trop lente. L'allure exacte pour maintenir la machine dans la zone optimale.

Dans le miroir, le regard de Léo accrocha le sien une fraction de seconde. Une micro-panique traversa ses pupilles, celle de l'animal qui croise son prédateur. Victoria détourna la tête, non par compassion, mais pour éviter qu'un système quelque part en sous-sol n'enregistre une anomalie dans ses propres flux.

Ding. 6ème étage.

Les portes s'ouvrirent. Sophie s'échappa la première, presque au pas de course, suivie de près par Léo. Le technicien resta en retrait

en marmonnant quelque chose sur la clim du couloir.

Victoria sortit à son tour, mais se retourna une dernière fois, happée par son reflet dans la cabine. Le néon du plafond traçait une barre blanche impitoyable à travers sa gorge. Sous la peau de son cou, juste sous la jugulaire, elle distinguait la pulsation de son artère. Régulière. Trop puissante, peut-être, mais implacable.

D'un geste presque automatique, ses doigts réajustèrent son badge sur sa poitrine — exactement comme Albert avant elle. Le plastique noir claqua contre le tissu de sa chemise.

Elle inspira profondément. L'air du sixième étage emplit ses poumons, saturé d'effluves de café et de cette odeur rance, reconnaissable entre toutes : la peur. Très distinctement, elle sentit quelque chose s'enclencher au creux de ses entrailles.

Le moteur ne tournait plus à l'extérieur. La ferme ne se limitait plus aux murs du bâtiment.

Elle l'abritait désormais en elle.

Chapitre 13 : Le rendement maximum

Le froid la précéda, tombant du plafond et glissant le long des vitres. Victoria poussa la porte coupe-feu, badgea. Le bip discret eut presque quelque chose d'accueillant.

6 h 41.

L'open space était vide. Néons crus, PC noirs alignés, mugs et badges oubliés, ventilation grave qui vibrait dans sa mâchoire. Elle gagna son bureau surélevé, posa sa mallette. Le choc net sur le mélaminé sonna comme une prise de territoire.

Un contact de badge, l'écran s'alluma aussitôt. En bas à droite, la messagerie sécurisée clignotait : Protocole Turbia – ajustements. Elle l'ignora. Ce matin, elle n'avait rien pris. Pour voir.

Elle ouvrit la petite interface grise.

Cœur : 73.

Cortisol : 62.

Sudation : 41.

Vert partout.

La veille encore, juste franchir cette porte suffisait à la propulser au-dessus de 110, avec brûlure d'estomac, doigts tremblants et sueur froide. Là, rien. Elle inspira, expira : le souffle passait sans accroche.

Sa main remonta à son cou. Sous le pansement, elle trouva le petit cylindre contre la carotide et appuya légèrement. Une micro-décharge lui traversa la mâchoire. Sur l'écran :

Cœur : 71.

Cortisol : 59.

Sudation : 39.

Toujours en vert. Un cercle bleu se remplit : micro-dose injectée.

Ce n'était pas du calme. C'était une netteté.

Elle cliqua sur « BIOTRACK – Profil personnel ». À gauche, des semaines de courbes, avec la pointe rouge de la tête dans le frigo et le rebond du mail de restructuration. À droite, une ligne bleue en temps réel, presque plate.

Un encadré apparut.

« INCIDENT LUC – PROCÉDURE 14. Clôture validée. Impact physiologique : -20% sur les pics de stress. Félicitations pour la gestion proactive. »

En dessous, une note laconique :

« Hypothèse : alignement accru entre représentation interne et structure externe. »

Plus elle transformait les gens en procédures, plus son corps lâchait du lest.

Les chiffres avaient la beauté d'une remise bien négociée. Sauf que la marge, cette fois, c'était son sommeil, son estomac, ses nerfs. Elle sentit dans sa poitrine non pas une culpabilité, mais un allègement net.

Enfin quelque chose marche, constata-t-elle.

Elle ferma BIOTRACK. Le tableau des ventes et le plan de staffing reprirent l'écran. Dans le couloir, un badge bipa, un chariot grinça : la journée arrivait.

La seule chose qui avait changé, c'était l'angle avec lequel elle allait frapper le monde.

Prête à tenir. Prête à appuyer. Prête à recommencer.

Son corps avait compris avant elle : ici, trahir protège.

***

Sophie arriva en retard.

Pas beaucoup. Six minutes. Mais dans la mécanique du sixième étage, six minutes, c'était déjà une dent cassée sur un engrenage trop tendu.

Victoria la vit sortir de l'ascenseur avant même que les portes coulissantes aient fini leur course. L'entrebâillement laissa passer un éclat de lumière sur un manteau beige froissé, un sac en toile mal fermé, une mèche de cheveux coincée dans l'élastique d'un chignon qu'elle n'avait pas eu le temps de refaire. Sophie se faufila, badgea à la volée, sans même regarder le lecteur. Le bip de validation eut une demi-seconde de retard, juste assez pour qu'elle hésite, qu'elle recule d'un pas, qu'elle tende le bras une deuxième fois.

Depuis son estrade de verre, Victoria observa.

Elle connaissait déjà chaque tic de Sophie. La façon dont elle torturait la lanière de son badge en réunion, les « euh » à répétition au milieu de phrases pourtant parfaitement préparées, les mails trop longs, trop polis, trop pleins de « désolée de déranger ». Elle savait aussi qu'elle ne coûtait pas cher. Salaire bas, heures sup non déclarées, loyauté automatique. Un bon petit soldat, juste mal câblé pour la pression actuelle.

Aujourd'hui, Sophie avait autre chose dans la silhouette.

Une lourdeur, dans la façon dont elle portait son propre corps. Un ventre à peine arrondi, caché sous un pull trop large, que Victoria n'avait pas encore entériné comme fait, mais que son œil avait enregistré. Trois fois. Une main qui s'y posait machinalement lorsqu'elle sortait du bureau d'Albert. Une bouteille d'eau qu'elle gardait désormais en permanence à la main. La pâleur différente le matin, ces nausées qu'elle essayait de camoufler derrière des excuses de « petit virus d'hiver ».

Victoria ne descendit pas la saluer.

Elle se contenta de la suivre du regard, de la badgeuse à son poste, rangée COM 6e, deuxième îlot, place 6C17. Sophie posa son sac sur le sol, tira sa chaise, s'assit trop vite, se leva aussitôt pour raccrocher son manteau, se rassit encore. Un ballet d'agitation contenue.

Sur la console de captation simplifiée, la rangée COM 6e vibrait déjà dans un orange plus soutenu que la veille.

Un clic.

Un zoom sur les positions. Les capteurs individuels des postes de travail, anonymisés, s'illuminaient comme un plan de ville vu de nuit. Certains points étaient déjà jaunes, d'autres encore gris. Un seul pulsait d'une couleur différente : un petit halo orangé autour du poste 6C17.

— Sudation au-dessus de la moyenne dès 7 h 00, commenta la machine dans un encadré latéral. Sensibilité accrue aux variations de charge.

Victoria redressa à peine le menton.

Elle n'avait pas besoin de l'encadré. Elle le voyait au plafond de l'open space : même bourdonnement, même air, mêmes écrans… mais autour de Sophie, la lumière semblait plus dure. Ou peut-être était-ce simplement sa façon de se ratatiner dans son siège, de faire le plus petit volume possible en espérant que le radar la rate.

Elle ne la raterait pas.

8 h 12. Bord de plateau.

Victoria était debout, tablette en main, face aux rangées. Les regards convergeaient vers elle, réflexe conditionné. Certains cherchaient déjà à capter un signe, un sourire, un micro-relâchement dans ses traits. Sophie, elle, regardait ses mains. Ses doigts blancs serraient un stylo bille, le plastique craquait sous la pression.

— On a une matinée chargée, annonça Victoria. Sauroines veut

les chiffres consolidés avant midi, avec un point sur les retours incidents et la qualité de l'accueil téléphonique. On ne va pas se mentir : vous êtes déjà tous en zone rouge.

Quelques rires étouffés. Un soupir. Un soupir de trop, venant du bloc COM 6e.

Victoria fit semblant de consulter sa tablette, mais son regard balayait déjà les visages. Elle repéra la micro-expression chez Sophie : un rictus de panique au mot « zone rouge », la main qui lâchait le stylo pour venir, l'espace d'une seconde, toucher le bas de son ventre, comme pour vérifier qu'il était toujours là.

— Justement, reprit Victoria, on va s'organiser pour que ça tienne. Je ne veux pas de casse aujourd'hui.

Mensonge.

Son implant vibra à peine, comme pour enregistrer la dissonance. Elle poursuivit :

— On va se répartir les flux. Les plus solides prennent les pics d'appels, les plus juniors montent en doublon. Et…

Elle marqua une pause millimétrée.

— … ceux qui ont besoin de se tester vont se positionner sur des créneaux un peu plus… exposés.

Elle sentit le frisson dans la salle. Personne ne voulait être associé au mot « tester ». Dans la culture actuelle, se « tester », c'était accepter d'être observé, mesuré, noté sur des indicateurs qui finiraient tôt ou tard dans une colonne rouge ou verte.

Victoria leva les yeux de sa tablette.

— Sophie ?

La jeune femme sursauta, comme si on venait de lui tirer dessus.

— Oui, madame… oui, Victoria ?

Toujours ce « madame » qui glissait comme un réflexe scolaire. Elle l'avait corrigé vingt fois. Ça revenait. C'était devenu un gag à répétition, puis plus rien. Juste le signe qu'il y avait chez Sophie une sorte d'agenouillement reflexe qui commençait à l'agacer autant qu'à l'attendrir.

— Tu te sens de prendre le flux Sauroines sur la tranche 10 h – 12 h ?

Silence.

Ce n'était pas une vraie question. Tout le monde le savait. On ne « se sentait » jamais, ici. On était orienté. Placé. Optimisé. Mais Victoria la posa comme telle, pour le plaisir cruel de voir la tension traverser le visage de Sophie.

La main de la jeune femme remonta, presque malgré elle, vers sa bouche.

— Euh… oui, bien sûr. C'est… c'est ce qu'on avait vu avec Jérôme, je… enfin… si c'est mieux pour l'équipe…

Sa voix tremblait sur la fin, comme une aile battant trop vite.

Victoria aurait pu dire non.

Elle aurait pu saisir cette micro-hésitation, ce « si », ce regard qui cherchait une porte de sortie, pour proposer autre chose.

— On peut te laisser sur la tranche 8 h – 10 h, plus calme, et te mettre en back-up ensuite, si tu veux, aurait-elle pu dire.

Elle ne le dit pas.

— Parfait, coupa-t-elle. On va te mettre en front. Je préfère quelqu'un qui connaît bien les scripts Sauroines sur les créneaux critiques.

Elle entendit, littéralement, le souffle collectif se relâcher. Tant que Sophie prenait la balle, les autres étaient momentanément à l'abri. Un sacrifice implicite.

Sur l'écran de la console, COM 6e passa d'orange à un orange plus dense. Une petite flèche s'afficha à côté du point correspondant à 6C17.

« Variation prévue de charge : + 27%. Risque de décompensation si seuil 78 dépassé. »

Victoria sentit son cœur ralentir d'un cran.

Ce n'était pas de la joie. Ni du sadisme conscient. C'était la satisfaction froide de voir un plan se dessiner : un maillon faible, une surcharge programmée, une possibilité d'incident. Et derrière l'incident, la promesse d'un nouveau rapport, d'une nouvelle procédure, d'une nouvelle ligne sur sa courbe à elle.

Elle leva la tête.

— Jérôme, tu te mets en doublon sur Sophie. Tu prends les chats en renfort, tu captes les mots-clés compliqués, mais tu ne reprends pas la main sauf si vraiment ça décroche. Je veux voir comment ça tient sur le terrain.

— OK, répondit Jérôme, sans enthousiasme.

Sophie tenta un sourire reconnaissant envers lui. Ses yeux brillaient déjà un peu trop. Elle hocha la tête de haut en bas, comme pour se convaincre qu'elle y arriverait.

Victoria laissa son regard s'attarder sur la main gauche de Sophie, posée sur la table. Les doigts un peu gonflés, la marque blanche d'une alliance retirée. Enceinte, et elle faisait tout pour que

ça ne se voie pas trop.

Elle pouvait encore changer le plan.

Un mot à dire, une ligne de planning à modifier.

On verra plus tard, Sophie. Repose-toi ce matin.

Elle ne le dit pas.

À la place, elle baissa les yeux sur sa tablette. Dans la colonne « incidents », le dossier de Sophie tenait en trois lignes : trois jours d'arrêt pour gastro, un retard de dix minutes déjà sanctionné, une remarque client sur un ton « trop empathique ».

Maillon faible. Évident.

Elle ferma la fiche.

— Autre point, enchaîna-t-elle. On a des scripts mis à jour pour Sauroines. Vous ne parlez plus de « fatigue », de « surcharge » ou de « manque de moyens ». Vous dites « pics d'activité » et « efforts collectifs ». C'est important.

Elle le disait pour tout le plateau, mais elle regardait Sophie.

La jeune femme nota fébrilement, le stylo entamant le papier.

— C'est clair ?

— Oui, oui, bien sûr.

Le « bien sûr » sortit trop vite, trop aigu. L'implant dans le cou de Victoria vibra légèrement. Son corps, lui, se détendait.

Le bord de plateau se termina. Les agents s'assirent, mirent leurs casques. Les premiers appels clignotèrent. Bruit de bips, de salutations répétées. Victoria retourna à son bureau, mais resta debout, bras croisés, devant la baie vitrée. En apparence tournée vers la rue. En réalité, connectée au plateau.

Son casque était réglé pour capter les appels qui montaient en tension. À chaque hausse de voix, le système lui envoyait cinq secondes d'extrait. Deux fois de suite, c'était Sophie.

— Oui, je comprends que vous soyez inquiet, monsieur, mais…

— Non, non, ce n'est pas que nous manquons de personnel, c'est que…

Chaque « je comprends » déclenchait une alerte sur son écran. Chaque « nous manquons » faisait clignoter un petit voyant rouge à côté du prénom de Sophie.

Victoria pouvait intervenir. Elle le fit.

Un double-clic, une fenêtre : « Coaching en direct – Sophie ». Elle tapa :

« Évite de dire que tu comprends. Dis plutôt "vous avez raison de nous alerter". Ne parle pas de manque de moyens. Concentre-toi

sur ce qu'on met en place. »

Elle ajouta, après une seconde d'hésitation :

« Et respire plus bas, tu parles trop haut, ça s'entend. »

Elle envoya.

De l'autre côté de la vitre, elle vit Sophie sursauter en lisant le message. Les épaules remontèrent, les doigts se crispèrent sur le bord du bureau. Le collègue d'à côté lui lança un regard de côté, plein de pitié.

Victoria aurait pu en rester là.

Elle ne s'arrêta pas.

10 h 07. La file d'appels Sauroines explosa. Sur son écran, un message s'afficha : *« Sophie est à saturation. Voulez-vous transférer une partie de ses appels à quelqu'un d'autre ? Oui / Non ».*

Il suffisait d'un clic pour alléger la pression. Pour lui donner un peu d'air.

Pendant une demi-seconde, l'ancienne Victoria remonta à la surface, celle qui savait dire : *On va la soulager, elle est à bout ce matin.*

Elle cliqua sur « Non ».

Sur le plateau, rien ne changea. Les téléphones continuaient de sonner. Les voix continuaient de monter, de descendre. Mais à côté du nom de Sophie, un petit symbole de tempête apparut sur l'écran.

« Risque d'effondrement dans les 45 minutes », indiquait le système.

Une fraîcheur glissa le long du dos de Victoria. Sa migraine habituelle de milieu de matinée ne venait pas. Pas non plus le goût métallique qu'elle associait aux débuts de crise. Elle se sentait étonnamment claire.

Elle venait de faire ce qu'Albert avait toujours fait : laisser quelqu'un encaisser. Sauf qu'elle, elle voyait les jauges, les seuils, les risques. Et elle savait déjà que la chute de Sophie lui servirait.

Elle s'assit enfin.

Un mail de la DRH s'ouvrit : « Suivi des profils sensibles – test 6e étage ». Liste de noms, avec des conseils. À côté de Sophie : *« éviter les pics, augmenter le soutien, proposer un entretien ».*

Victoria envoya le mail dans un dossier « Archives ».

À la place, elle créa un document : « Procédure 19 – Gestion des agents qui craquent en direct ». Elle écrivit simplement le titre et la première ligne :

« Contexte : incident sur une agente en front Sauroines non

soulagée malgré plusieurs alertes. »

Sur le plateau, la voix de Sophie monta encore.

— Monsieur, je vous assure que je fais au mieux, mais je… non, non, je ne suis pas responsable du manque de personnel, vous savez, nous aussi…

Le « nous » appuyé fit clignoter le symbole de tempête.

Victoria posa les coudes sur le bureau, les mains devant la bouche. Elle pouvait, à tout moment, appuyer sur le bouton qui réduirait le flot d'appels de Sophie. Elle n'en fit rien. Chaque mot de trop, chaque excuse, chaque sanglot étouffé lui fournirait de la matière pour remplir sa nouvelle procédure.

L'implant vibra plus longtemps cette fois.

Sur sa propre interface, sa courbe restait parfaitement stable. Même quand, quelques minutes plus tard, un « je suis désolée » brisé remonta dans son casque, arraché à Sophie en fin de conversation.

Victoria ferma les yeux une seconde. Elle imagina la jeune femme, plus tard, tête contre le mur de la salle de pause, les épaules secouées, les doigts gonflés serrant un gobelet. Elle imagina le ventre où ça bouge, sans savoir que ce matin-là, personne n'aura levé le pied pour la protéger.

Elle rouvrit les yeux.

Ce n'était pas agréable. Mais pour elle, ce n'était plus douloureux. La douleur était ailleurs, déplacée sur quelqu'un d'autre.

Elle regarda sa courbe. Stable.

Le nom de Sophie, lui, clignotait.

Elle se pencha sur « Procédure 19 » et continua de taper. Elle venait d'organiser, froidement, les conditions d'une chute.

Et son corps ne s'était jamais senti aussi bien.

***

Le mail était déjà prêt.

Il attendait depuis trois jours dans ses brouillons, sous un objet neutre :

« Ajustement planning COM 6e – Sauroines S1 ».

Rien d'inquiétant. Juste de l'administratif.

10 h 23.

Sur le plateau, la voix de Sophie venait de décrocher une

première fois :

« Je… je suis désolée, je vais voir avec ma responsable… »

Trop aigu, trop long. Une alerte qualité s'afficha. Dans la liste des appels, un client clignota en rouge : SAU-023874 – « agacé / menace de départ ».

Victoria ouvrit l'onglet planning.

Des colonnes de noms et d'horaires, des petits blocs verts, jaunes, oranges. Sur la ligne de Sophie, le créneau 10 h – 12 h était orange avec un bord rouge. La case suivante, 12 h – 14 h, était grisée : pause déjeuner. Son sas.

Elle resta un moment dessus.

Une note du système s'affichait à droite :

« Recommandation : maintenir la pause de 12 h à 12 h 45. Risque de craquage si suppression. »

Plus bas, la ligne de Jérôme. Lui aussi en pause sur 12 h – 14 h. Idée initiale : les laisser souffler ensemble, laisser les autres absorber, puis reprendre plus tard.

Victoria ouvrit son brouillon.

***

À : Resp COM 6e, Planif, RH Site

Cc : Direction Opérations

Objet : Ajustement planning COM 6e – Sauroines S1

Bonjour,

Compte tenu de la pression sur Sauroines le matin et des premiers retours clients, je propose les ajustements suivants pour demain (à reconduire si concluant) :

- Sophie M. : maintien en front Sauroines de 10 h à 13 h (au lieu de 10 h – 12 h), pause décalée 13 h – 13 h 30.
- Jérôme L. : pas de pause simultanée, passage en soutien et traitement des mails Sauroines de 12 h à 13 h.
- ACCUEIL : renfort ponctuel sur les autres flux de 12 h à 13 h.

Objectif : étaler le pic d'appels Sauroines sur la mi-journée et éviter une coupure à 12 h sur les dossiers sensibles.

Merci de me signaler rapidement si vous voyez un risque majeur. Sans retour, je valide dans l'outil à 11 h pour mise en place dès demain.

Victoria.

***

Ce mail-là, elle ne l'avait pas encore envoyé.

Elle savait pourtant pourquoi elle l'avait écrit. À froid. Un samedi matin, dans sa cuisine, devant son portable, en jetant un œil à ses propres constantes qui, pour une fois, ne s'envolaient pas dès qu'elle lisait « Sauroines ». C'était un levier prêt, rangé. Il ne manquait que le clic.

Elle le relut.

Tout était vrai.

Sauroines voulait une continuité à midi.

Les clients râlaient quand ils tombaient sur « nos conseillers sont en pause ».

Sophie maîtrisait les scripts mieux que les autres.

Jérôme pouvait gérer les mails.

Tout était vrai.

Et tout était meurtrier.

Elle imagina le résultat sur le corps de Sophie : trois heures d'affilée, de 10 h à 13 h. Pas de vraie pause. Pas le temps d'aller aux toilettes ni d'avaler quoi que ce soit. Le ventre qui tire, le dos qui brûle, la tête qui bourdonne. La voix qui casse. Les mains qui tremblent. Un appel de trop, un client qui hurle, le sang qui quitte le visage, le sol qui se dérobe. Plus tard, on parlerait d'un « malaise ».

Elle passa à l'onglet « Alertes ».

Une ligne s'y affichait déjà :

« Sophie M. – niveau de stress élevé + appels Sauroines. Recommandation : pause de 10 minutes entre 11 h 30 et 12 h. »

Deux boutons :

[RELAYER À SON MANAGER]

[ARCHIVER]

Relayer, ce serait prévenir Jérôme, l'inciter à sortir Sophie du flux dix minutes pour qu'elle souffle. Archiver, ce serait enterrer l'alerte, la laisser finir dans un fichier que, plus tard, quelqu'un lirait en se disant : *On avait les signaux.*

La souris de Victoria resta un instant au-dessus de [RELAYER].

Son corps se souvenait. Quand c'était elle, le point rouge. Quand le système proposait « pause » et qu'Albert fermait la fenêtre sans un mot. Elle se revit debout dans son bureau, à ravaler sa nausée pendant qu'il lui expliquait que la faiblesse coûtait trop cher.

Elle aurait pu décider de ne pas refaire le même geste.

Sa main se crispa légèrement sur la souris.

Un autre souvenir remonta : le message sur LUC.

« INCIDENT LUC – impact : -21% sur vos réveils. »

Le soulagement physique qu'elle avait ressenti. Quand Luc était devenu une procédure, elle avait dormi.

Elle fit le lien. Quand Sophie deviendrait « incident », puis « Procédure 19 », sa courbe à elle se lisserait encore. C'était presque une équation.

Elle cliqua sur [ARCHIVER].

La ligne disparut.

Un message s'ouvrit : « Alerte classée. Raison (facultatif) : ». Elle tapa :

« Charge attendue, suivi assuré, situation sous contrôle. »

Puis valida.

Restait le mail.

Il parlait de « demain ». Il suffisait de remplacer un mot.

Elle corrigea :

« …pour la journée de demain » → « …pour la journée d'aujourd'hui ».

Une petite décharge dans son cou lui apprit que l'implant avait enregistré le mouvement. Cœur : 72. Cortisol : 58. Tout en vert.

Elle ajouta, après sa signature :

« Vu l'urgence des demandes Sauroines, je valide directement dans l'outil. Pas besoin de réponse, sauf objection vraiment majeure. »

En clair : *Je le fais, à moins que quelqu'un hurle*.

Personne ne hurlerait. Les chefs étaient en réunion, les planificateurs noyés dans les tableaux, RH saturé par les arrêts maladie.

Elle cliqua sur « Envoyer ».

Le mail partit. Invisible, il se propagea dans le système. Les horaires bougèrent dans le planning. Des cases se recolorièrent.

Une notification s'afficha :

« Planning mis à jour pour COM 6e :

– Sophie M. : pause déplacée à 13 h – 13 h 30.

– Jérôme L. : pause 12 h – 12 h 30 supprimée, reportée à 14 h – 14 h 30. »

Victoria se leva.

Elle fit quelques pas sur son estrade, pour regarder le plateau

autrement. Rien ne semblait avoir changé. Les écrans brillaient, les casques clignotaient, les voix déroulaient leurs scripts. Au centre de son îlot, Sophie parlait trop vite, le dos voûté, une mèche collée à la tempe.

Le téléphone de Victoria vibra.

Un message de la planif :

« OK pour l'ajustement, merci. On n'a personne d'autre à mettre de toute façon. »

Elle remit le téléphone dans sa poche.

Objectivement, elle venait de faire trois choses.

Envoyer un mail.

Effacer une alerte.

Décaler une pause.

Rien de spectaculaire. Trois clics dans un système qui garderait la trace exacte de chaque seconde.

Elle se rassit.

Un nouvel encadré apparut :

« Sophie M. : risque de craquer (pleurs / erreur grave / malaise) entre 12 h et 13 h : 63%. »

Elle ouvrit le détail. Une courbe orange, un pic prévu autour de 12 h 24, avec une note :

« Risque fort si plus de quatre appels difficiles d'affilée. »

Elle posa la main sur son ventre. Geste réflexe. Chez elle, rien ne bougeait encore. Mais la pensée était là : l'enfant qu'on lui fabriquait baignait déjà dans ce système où les autres n'étaient plus que des variables à déplacer.

Elle retira la main.

Un petit pictogramme en forme de gélule clignota :

« Pas de dose supplémentaire recommandée ce matin. État optimal. »

Elle ferma la fenêtre. Elle n'avait pas besoin de pilule. Elle venait de trouver plus efficace : la preuve que de minuscules décisions administratives pouvaient faire baisser sa douleur.

Elle rouvrit son document « Procédure 19 ».

À la ligne « Contexte », elle ajouta :

« (voir mail "Ajustement planning COM 6e – Sauroines S1" envoyé ce jour) »

Le mail qu'elle venait d'expédier entrait déjà, dans sa tête, au dossier comme pièce jointe future. Le levier enclenché maintenant alimenterait le rapport qu'elle rédigerait après.

Le vrai paroxysme était là : pas dans le fait de faire mal, mais dans la façon de l'organiser, de le recycler, d'en tirer un bénéfice net pour elle. L'implant vibra, discret.

10 h 37 : elle enregistra son document.

10 h 38 : une nouvelle recommandation de pause pour Sophie remonta.

10 h 38 et 12 secondes : elle la rangea, sans la lire, dans les alertes archivées.

Il restait une heure et demie avant 12 h 24.

Une heure et demie pendant laquelle elle savait, à l'avance, ce qui se préparait.

Une heure et demie pendant laquelle sa courbe à elle resterait parfaitement lisse.

Chapitre 14 : Le cadrage

La notification arriva plus vite que prévu.

11 h 02.

Le mail venait à peine d'être avalé par le réseau que l'interface grise s'anima en bas de l'écran.

La fenêtre « BIOTRACK – Profil personnel » remonta doucement.

Cœur : 72 → 68.

Cortisol : 58 → 51.

Sudation : 39 → 34.

Les chiffres chutaient en temps réel, comme la température d'une pièce où l'on vient de fermer une fenêtre qui claque.

C'est seulement à cet instant que Victoria réalisa qu'elle avait mal à la tête depuis le matin. Une douleur sourde, installée derrière les yeux. Le bruit de fond de sa vie.

Elle cligna des paupières. La lumière crue des néons perdit soudain de son agressivité. Les contours de l'open space devinrent nets, reposants. L'étau invisible autour de son crâne se desserra de trois centimètres. Juste assez pour respirer.

Dans sa bouche, le goût métallique de l'angoisse s'effaça. La chaleur électrique qui lui brûlait la nuque depuis le premier appel Sauroines s'évapora d'un coup. Son cœur cessa de cogner en grappes désordonnées pour trouver un rythme lent, ample, régulier. *Tac. Tac. Tac.*

Elle regarda sa courbe. La ligne bleue, jusque-là striée de petites dents nerveuses, s'arrondissait. Les pics s'aplanissaient. La machine, littéralement, lissait ses angles.

Et tout cela pour quoi ? Pour un mail envoyé. Une pause supprimée. Une alerte ignorée.

La fenêtre se rétracta pour laisser place à un petit pictogramme inédit : une médaille grise cerclée de vert.

« ALIGNEMENT OPTIMAL – PALIER 2 ATTEINT.

Vous avez transformé un événement à risque en action structurante.

Impact : fréquence cardiaque -6 bpm, cortisol -12%.

Maintenir ce cadrage favorise votre résilience. »

Le texte était clinique, mais elle le reçut comme une caresse. Une tape sur l'épaule qui disait : *Bien. Continue.*

Un frisson partit de l'implant, glissa le long de sa trachée et vint mourir dans son plexus. Un contact intime. Presque obscène.

Comme si la machine venait de lui effleurer l'intérieur du corps avec un doigt froid.

Elle réalisa qu'elle souriait. Un millimètre de commissure relevée. Ses zygomatiques se souvenaient de ce que c'était que d'éprouver de la satisfaction.

La bonne élève.

Elle avait toujours méprisé les bonnes élèves. Les dociles, les filles à gommettes. Et la voilà, à 11 h 02, en train de savourer un pictogramme vert.

Elle croisa les bras sur sa poitrine par pudeur, comme si quelqu'un l'observait. Personne ne regardait. Dans ce bocal de verre, elle obtenait de l'algorithme ce qu'Albert ne lui avait jamais donné : une récompense claire, objective, immédiate. Albert payait les sacrifices par des silences ou des critiques. La machine, elle, la payait en dopamine.

Tu fais ce que j'attends de toi, et je baisse ta douleur. Tout de suite.

En contrebas, sur le plateau, un appel virulent éclata. La voix de Sophie, encore. Un « je suis désolée » qui tremblait.

L'implant de Victoria resta froid. Sa courbe ne broncha pas.

Le décalage était indécent. Plus la voix de l'employée déraillait, plus le silence s'installait dans le corps de la manager. Plus le chaos se concentrait sur le point 6C17, plus le système intérieur de Victoria s'apaisait.

« Tu profites de la souffrance d'une autre. »

La voix de son ancienne morale tenta une percée. Une phrase de l'extérieur. De Tom, peut-être.

Le système la balaya instantanément par une autre traduction :

« Tu stabilises le flux. »

Son corps choisit pour elle. Il choisit la phrase qui faisait baisser son rythme cardiaque sous les 70 bpm. La formulation qui transformait une faute morale en équation résolue.

Elle effleura l'implant du bout de l'ongle. D'habitude, ce geste réveillait la sensation d'intrusion. Cette fois, rien. Juste une présence tiède et familière. Une pensée honteuse, d'une clarté absolue, la traversa :

C'est agréable.

Pas "juste", pas "nécessaire". Agréable. Le mot déclencha une nouvelle vague de chaleur douce dans son ventre, accompagnée d'une micro-baisse des chiffres à l'écran. La machine approuvait.

Elle se surprit à anticiper la prochaine fois. La prochaine fois

qu’elle pourrait appuyer. Envoyer un mail, archiver une alerte, signer une procédure.

Ce n’était plus : *« Il va falloir que je fasse ça, même si c’est dur. »*

C’était devenu : *« Quand je ferai ça, je me sentirai mieux. »*

Elle rouvrit la console de l'open space. Le poste 6C17 clignotait toujours sous son icône d'orage. Victoria ne regardait plus cette alerte comme une catastrophe à éviter, mais comme le compte à rebours d'un effet utile. Pour l'entreprise. Pour la courbe. Pour elle.

Un dernier encadré apparut en bas de l'écran.

« Taux de déviation interne (fuite / sabotage) : en baisse.

Niveau de résilience projeté : + 18% si maintien. »

Elle eut un rire minuscule. La machine quantifiait même ses envies de fuir. Et elle venait de les faire baisser, non pas en se protégeant des autres, mais en cessant de protéger les autres.

La bascule était faite. Il ne s'agissait plus de survivre au système. Il s'agissait d'en extraire ce que personne d'autre ne pouvait lui offrir : de la constance, du soulagement, de la récompense.

Victoria posa ses mains sur le clavier avec une familiarité nouvelle, presque charnelle.

Sur le plateau, Sophie entama un nouvel appel.

Victoria ouvrit un nouveau brouillon de mail.

Une icône en forme de gélule verte s’alluma sur sa courbe, lui proposant un ajustement chimique. Elle la ferma d'un clic. Elle n’en avait pas besoin.

Elle avait trouvé beaucoup plus fort.

***

Ils avaient appelé ça une « réunion de sécurisation ».

Un mot mou pour une mise à mort.

14 h 03.

Quand Victoria poussa la porte de la salle 6.2, l’air était déjà lourd. Trop de clim, trop peu d’oxygène. Des tableaux blancs mobiles rangés de travers, des câbles emmêlés, gobelets vides, une carafe d’eau tiède. Au centre, la table ovale servait d’autel. Aux extrémités, deux écrans affichaient le logo du Groupe et ses slogans sur « l’écoute » et « la confiance ».

Sophie était là.

Assise sur le côté, trop droite sur sa chaise, prête à fuir sans en avoir la force. Pâle comme un papier jauni, les cernes violets, une

sueur têtue coincée sous la lèvre. Elle tapotait par réflexe avec un mouchoir froissé, mais la trace revenait aussitôt.

Victoria s'assit en face. Pas en bout de table. Juste en face de Sophie, à bonne distance pour voir chaque micro-réaction. Elle posa sa tablette devant elle.

Autour, ils étaient quatre : le responsable COM 6e, un RH de site, le référent Sauroines en visioconférence, et Sophie.

— On y va ? demanda le RH en cherchant son regard.

— On y va, répondit Victoria.

Sa voix était posée, claire. Elle se sentit étrangement dégagée, comme si sa cage thoracique était plus large.

Elle se tourna vers Sophie.

— Comment tu te sens ?

Piège parfait. Dire « mal » la fragilisait. Dire « bien » balayait toute excuse.

— Ça… ça va, répondit Sophie. Je suis un peu fatiguée, mais… ça va.

Le mot « fatiguée » accrocha. Une seconde de trop. L'implant de Victoria vibra à peine. Sur sa console de supervision, en mode discret, une petite barre indiquait la tension de Sophie en hausse.

— D'accord, dit Victoria. Merci d'être là alors que tu es fatiguée.

Elle planta le mot comme une punaise sur le mur.

Elle toucha sa tablette. Un document s'ouvrit : « Incident COM 6e – appel SAU-023874 ». Elle lança l'écoute.

— *Service Sauroines, bonjour, Sophie à l'appareil…*

Début impeccable. Script parfait. La Sophie d'enregistrement sonnait plus solide que celle assise en face d'elle.

Puis le client montait en pression.

« …ça fait trois fois qu'on nous balade… »

« …je vais tout balancer sur les réseaux sociaux et aux medias… »

La voix de Sophie commençait à se fissurer. Des « euh », des « je comprends ». Exactement ceux qu'elle lui avait demandé de supprimer. Victoria ferma brièvement les yeux pour mieux écouter.

À 3 minutes 12 secondes de l'enregistrement, un petit craquement se fit entendre : la main de Sophie serrant son stylo. Le même stylo était là aujourd'hui, devant elle, tordu exactement aux mêmes endroits.

Victoria appuya sur pause au moment où la voix menaçait de casser.

— On s'arrête là, dit-elle. Qu'est-ce qui se passe pour toi, à ce

moment-là ?

Question douce, en apparence. Enfer, en pratique.

— Je… je me sens… coincée, bredouilla Sophie. Le client est très en colère, je sais qu'on a tort, qu'on a accumulé du retard, et en même temps on n'a pas… on n'a pas les moyens de faire mieux et…

Sa voix monta sur « moyens ». Mot interdit. Le RH bougea sur sa chaise. Le visage Sauroines, sur l'écran, se redressa.

Victoria hocha lentement la tête.

— Tu es au milieu, résuma-t-elle. Entre le client et les moyens qu'on te donne.

Elle lui tendait la phrase, mais c'était elle qui la reprenait pour le compte rendu.

Sophie acquiesça, soulagée qu'on « comprenne ».

— Oui. Je… je fais ce que je peux, mais parfois…

— Parfois tu n'y arrives pas, termina Victoria.

Un « oui » à peine audible.

Sur la console, la jauge « charge émotionnelle – Sophie » grimpa encore.

Victoria relança l'audio.

— *…je suis désolée, monsieur, vous savez, on manque aussi de personnel ici, on…*

Le client explosa. Menaces, insultes, demande d'un supérieur. À 4 minutes 16 secondes, un sanglot étouffé passa dans le micro.

Dans la salle, à 14 h 07, la gorge de Sophie produisit exactement le même petit hoquet. Écho parfait.

Victoria appuya sur pause.

— Là, dit-elle doucement. Tu l'entends ? Là, tu es en train de pleurer.

— Non, c'est juste que… tenta Sophie.

— Si, coupa Victoria. On l'entend. Le client aussi. Ça fait partie de l'incident.

Elle transformait le sanglot en pièce à conviction.

Le RH tenta de sauver quelque chose :

— Il faut replacer dans le contexte, hein. Sophie couvre beaucoup, il y a les absences, sa situation personnelle…

Son regard glissa vers le ventre de Sophie.

Victoria saisit le mot au vol et le retourna.

— Justement, dit-elle. Le contexte, c'est ça : un client qui entend une conseillère pleurer et parler de manque d'effectifs. Et qui en conclut que nous ne tenons pas nos engagements. C'est ce qu'on a

sur la table.

Elle planta le « réel » au centre de la discussion comme Ravillac plantait ses chiffres.

Elle se tourna vers Sophie :

— Tu es d'accord avec cette description factuelle ?

Sophie hésita, puis céda :

— Oui… je crois…

— Bien, reprit Victoria. À partir de là, notre boulot, c'est de décider ce qu'on en fait.

Elle sentit sa nuque se détendre encore. L'émotion venait de passer dans la colonne « à traiter ».

— Tu sais que je suis passée par là, ajouta-t-elle, voix plus basse. J'ai connu, moi aussi, des moments où la charge me dépassait.

Ce n'était pas tout à fait vrai, ni complètement faux. Suffisant pour que les épaules de Sophie descendent d'un cran.

— Mais ici, continua-t-elle, ce que ça veut dire, c'est simple : tu as laissé le client entrer dans notre cuisine. Tu lui as montré notre manque de moyens. Et tu lui as montré que tu étais seule avec ça.

Elle esquissa un sourire professionnel.

— Ce n'est pas acceptable.

Le responsable COM 6e hocha la tête, soulagé qu'on prononce les mots. Le référent Sauroines, à l'écran, approuva nettement. Le RH se réfugia dans ses notes.

Sophie, elle, retint sa respiration. La console afficha : « apnée 1,7 s ».

Victoria sentit très clairement qu'elle n'était plus la patiente, mais du côté de celle qui tient la seringue, cette fois.

— Ce qui m'intéresse, enchaîna-t-elle, ce n'est pas seulement cet appel. C'est ta manière de tenir la pression. Parce que Sauroines, ce n'est plus un accident. C'est la norme.

Elle planta son regard dans le sien.

— Est-ce que tu te sens capable de tenir ce niveau-là sur la durée ?

Question impossible. « Oui » contredit l'enregistrement. « Non » signe l'incapacité.

— Je… je ne sais pas…, lâcha Sophie.

— Ce n'est pas une bonne réponse, coupa Victoria, toujours poliment. On ne peut pas rester dans le flou. On a besoin de concret.

Les mots d'Albert, nettoyés, sortaient de sa bouche à elle. Et

cette fois, ils lui convenaient.

Une énergie fine se mit à circuler dans son corps. Elle se sentit plus solide que tout le reste de la pièce.

— Je vais reformuler, dit-elle. Est-ce que tu penses pouvoir tenir Sauroines sans t'effondrer à nouveau devant un client ?

Sophie tressaillit.

— Je… je ferai tout pour, mais si on me laisse plus de pauses, si…

Victoria leva la main.

— On ne parle pas de ce que tu promets. On parle de ce que tu feras. Ce n'est pas la même chose.

Elle se tourna vers le RH :

— On va acter qu'il y a un écart entre les exigences du poste et la façon dont Sophie tient la pression. On enlève l'affect, on regarde les faits.

Les mots « on enlève l'affect » claquèrent. Comme un ordre de couper le courant.

Dans le ventre de Victoria, quelque chose se relâcha. Le cadre venait de se poser.

Elle revint à Sophie.

— Voilà ce qu'on va faire, dit-elle. On te retire des appels Sauroines en direct. Tu passes sur des mails, du back-office, des tâches plus cadrées et assistées par IA. On présentera ça comme un accompagnement. Mais c'est bien une réduction de périmètre parce que le front n'est pas tenable pour toi.

C'était une rétrogradation. Enveloppée dans du coton.

— D'accord…, murmura Sophie. Si c'est mieux pour le service…

— Ce n'est pas « mieux », corrigea Victoria. C'est la seule façon de sécuriser nos engagements en tenant compte de ton état.

Elle ajoutait le ruban « protection » en prime.

Dans sa poitrine, la dernière trace de malaise s'éteignit. Elle sentait, très précisément, qu'elle venait de reproduire ce qu'Albert avait toujours fait, mais avec une précision plus fine : moins de théâtre, plus d'alignement.

Sa tablette vibra. Un pop-up discret s'afficha :

« Incident encadré.

Cohérence interne : optimale.

Impact projeté : migraines -15%, réveils nocturnes -20%, pensées de fuite -23%. »*

C'était obscène. C'était mathématique.

Et c'était terriblement efficace.

— On se revoit dans quinze jours, conclut-elle. (Au RH :) Merci de formaliser ça dans un avenant. On garde le salaire, on ajuste le périmètre. On parle de phase de protection, c'est important dans les mots pour la conformité.

Le dernier « protection » la piqua, mais passa.

La réunion se dissout en raclements de chaises et en « merci » automatiques. Sophie sortit la dernière, un peu chancelante, le stylo serré dans la main. Une trace humide resta sur la poignée de porte.

Victoria resta seule quelques secondes. L'air de la salle semblait soudain plus léger. Sa nuque ne brûlait plus. Son cœur battait à 66.

Elle s'approcha de la vitre. De là, elle voyait déjà Jérôme s'installer au poste de Sophie, ajuster son casque, reprendre les appels. Le flux COM 6e retrouvait sa cadence. L'alerte autour de 6C17 se diluait déjà dans la masse.

Elle posa deux doigts sur son implant. Un geste de remerciement presque instinctif.

Elle ne voulait plus seulement voir les gens casser.

Elle voulait être présente à chaque fracture, car chaque fois, quelque chose en elle se ressoudait.

Et désormais, elle avait commencé à en avoir envie.

Chapitre 15 : Les variables maîtrisées

La deuxième fois, elle choisit la salle d'entretien QUALITÉ DE VIE AU TRAVAIL.

C'était une pièce ridiculement petite, coincée entre le local ménage et la salle de pause. Un rectangle de verre dépoli, deux fauteuils gris, une table basse avec des brochures en éventail. « Baromètre engagement », « Bien-être et performance », « Prévenir le burn-out ». Des mots qu'elle connaissait par cœur, pour les avoir envoyés en masse, autrefois, avant d'en devenir elle-même un cas d'école.

14 h 49.

Le plateau bruissait derrière la cloison. On devinait les voix, filtrées, comme un bruit de mer lointain. À l'intérieur, le silence était presque agressif. L'air sentait le café froid, le plastique des chaises et la lavande synthétique d'un diffuseur branché en permanence sur une prise murale.

En face d'elle, ce n'était pas Sophie.

C'était Lorenzo.

Lorenzo n'avait pas la fragilité visible de Sophie. Pas de ventre arrondi, pas de sueur permanente. Son corps tenait encore, en apparence. Mais ses yeux avaient ce voile qu'on ne voyait qu'en stationnant assez longtemps sur le plateau : une lumière trop fixe, trop tendue, comme celle des ampoules qu'on a montées sur un variateur au maximum.

Il triturait la fermeture éclair de son sweat-shirt, un va-et-vient compulsif, plus discret que la lanière de badge de Sophie, mais tout aussi révélateur. Sur la table basse, un gobelet d'eau à moitié plein tremblait faiblement, au rythme de ses micro-sursauts.

Victoria, elle, était calme.

Pas cette fausse détente qu'elle avait cultivé des années en face d'Albert. Un calme profond, installé. Sa courbe à elle, sur la petite montre connectée qu'on avait aussi synchronisée avec son implant, demeurait en vert continu depuis la fin de la réunion avec Sophie.

— Tu sais pourquoi on est là ? demanda-t-elle.

Sa voix était douce, posée. Presque chaleureuse. Un ton qu'on aurait pu trouver dans une vidéo interne sur « les entretiens de soutien ».

Lorenzo hocha la tête, sans la regarder.

— On m'a dit… QUALITÉ DE VIE AU TRAVAIL, répondit-il. Qu'il fallait qu'on « échange sur ma charge de travail ». Il mima les guillemets avec les doigts en l'air, réflexe dérisoire de sarcasme avante de continuer :

— Je t'avoue que je… je vois pas trop ce qu'on peut changer.

Il lâcha d'un coup, par inadvertance, un soupir qui trahissait le reste.

— De toute façon, c'est les flux, quoi.

Victoria sourit.

— Justement, dit-elle. On ne va pas parler des flux en général. On va parler de toi, très concrètement. De ce que tu peux faire, et de ce que tu ne peux pas faire. On enlève le bruit. On regarde les faits.

Cette phrase, elle l'avait cherchée.

Elle l'avait polie, retournée, essayée mentalement devant son miroir. Simple. Lisse. Sans emphase. Une formule qu'on pouvait mettre en en-tête d'un formulaire d'entretien : « On enlève le bruit, on regarde les faits. » Elle la laissa se déposer entre eux comme un protocole.

Lorenzo haussa les épaules.

— Les faits, c'est que… ça fait trois semaines qu'on tient avec deux personnes en moins. Et que… ça casse. Je sais pas comment te dire autrement.

Victoria acquiesça, comme on valide une donnée avant de la reformuler pour la rendre exploitable.

— D'accord. Ça casse. Concrètement, ça casse comment ?

Il cligna des yeux.

— Hein ?

— Quand tu dis « ça casse », reprit-elle, toujours très calme, tu parles de quoi exactement ? De tes horaires ? De ta concentration ? De ton sommeil ? De ta façon de répondre aux clients ? J'ai besoin de concret.

Elle venait de découper son « ça casse » en segments, comme Albert découpait ses excuses. Sauf qu'elle n'en faisait pas un spectacle. Elle ne se levait pas. Elle ne claquait pas la main sur la table. Elle tenait la question comme un scalpel, proprement.

Lorenzo chercha ses mots.

— Je… je dors plus, déjà, dit-il. Je… je me réveille la nuit en pensant à des phrases de script. Genre « je comprends tout à fait votre inquiétude ». (Un rire sec lui échappa, sans joie.) Et puis…

quand je prends un appel, j'ai l'impression d'être déjà en retard, avant même que ça sonne. C'est comme si… comme si mon corps savait qu'il y en a dix derrière.

Sa voix tremblait un peu.

— Et… et parfois, je raccroche et je me souviens pas de ce que j'ai dit. C'est automatique. Ça sort tout seul.

Il leva les yeux vers elle, la première fois depuis le début de l'entretien.

— C'est normal, ça ?

Victoria retint un frisson.

Elle avait été exactement là. Les réveils à 3 h 17, les scripts en boucle dans la tête, le sentiment d'être déjà en défaut avant de décrocher. Ravillac aurait coché toutes les cases.

— Ce n'est ni normal ni anormal, répondit-elle. C'est le signe que ton système a absorbé plus que ce qu'il peut traiter en conscience. (Elle reprenait presque les mots de Ravillac, mais en les retournant contre un autre.) La question, c'est : est-ce que tu peux revenir à un niveau où tu maîtrises ?

Elle ramena tout sur le terrain de la capacité. De la maîtrise. Pas sur celui de la souffrance. La souffrance, elle la connaissait déjà, il n'y avait rien à en faire. Ce qui l'intéressait, c'était d'identifier le moment où elle pourrait l'étiqueter en « coût ».

Lorenzo haussa les épaules, impuissant.

— Franchement… j'en sais rien.

— « J'en sais rien », répéta-t-elle. (Elle nota la formule sur son bloc, très lisiblement.) Tu te rends compte que, pour nous, c'est compliqué de décider sur du « j'en sais rien » ?

Elle se pencha légèrement en avant.

— On enlève le bruit, on regarde les faits, d'accord ?

Elle venait de répéter sa phrase-signature. Deuxième fois. Elle sentit quelque chose, dans son ventre, qui réagissait à cette répétition. Comme un point d'ancrage.

Lorenzo hocha la tête, presque honteux d'avoir été flou.

— D'accord.

Elle ouvrit sa tablette. Dans un coin de l'écran, les données biotrack du plateau défilaient en miniature. Lorenzo, aujourd'hui, était un point orange stable, pas encore en alerte, mais presque. Elle avait elle-même demandé qu'on bascule sa session en mode « observation rapprochée ».

— Tu as fait combien d'appels hier ? demanda-t-elle.

Il fronça les sourcils.

— Je… je sais pas. Beaucoup.

— 132, rectifia-t-elle sans lever les yeux. (Elle montra l'écran.) Moyenne équipe, 97. Tu es largement au-dessus.

Elle laissa planer l'information, comme un compliment. Elle aurait pu le dire comme Albert : « Tu compenses l'incompétence des autres. » Elle préféra la version RH : « Tu donnes plus que la moyenne. »

— On est d'accord que ce n'est pas tenable sur la durée, continua-t-elle. On enlève le bruit, on regarde les faits.

Troisième fois.

La phrase s'installait, devenue mantra.

Lorenzo hocha la tête, plus vivement.

— Oui… oui, c'est sûr.

— Bien. Maintenant, autre fait : (elle fit défiler les lignes) sur ces 132 appels, tu as trois remontées « ton irrité », deux « manque d'écoute » et un « non-respect du script ». C'est peu, rapporté au volume. Mais c'est nouveau.

Elle releva les yeux vers lui.

— Tu les sens, ces dérapages-là, ou tu les découvres quand je te les dis ?

Il serra la fermeture éclair un peu plus fort.

— Je… je sens que je m'énerve plus vite, admit-il. Que je… que j'ai moins de patience. Mais… je me dis que c'est normal, avec le contexte.

— Le contexte, on ne le maîtrise pas, répondit Victoria, sans agressivité. Ce qu'on maîtrise, c'est ta façon de répondre dedans. On enlève le bruit…

— … on regarde les faits, compléta-t-il malgré lui, dans un quasi murmure.

Elle sourit.

Il venait de finir sa phrase pour elle. D'intégrer la structure. C'était comme entendre un client reprendre un argument de vente. Un signe que le script fonctionnait.

Elle se redressa dans son fauteuil.

— Les faits, reprit-elle, c'est qu'aujourd'hui, tu produis beaucoup. Trop. Et que la qualité commence à craquer. Ce que ça nous dit, à nous, c'est que tu es en train de te mettre en risque. Pas seulement toi, d'ailleurs : le service aussi.

Elle joignit les mains, posa les coudes sur la table.

— Tu sais ce que ça veut dire, « se mettre en risque » ?

Lorenzo hésita.

— Que… que je vais tomber malade ?

— C'est une possibilité, oui, admit-elle.

Elle haussa légèrement les épaules et continua :

— Mais ce n'est pas ce qui nous préoccupe d'abord. Ce qui nous préoccupe, c'est que, en te mettant en risque, tu mets en risque aussi la promesse qu'on fait aux clients.

Elle venait de recentrer le problème sur le système.

Elle le savait. Elle savait ce que ça faisait, de se rendre compte qu'on n'est pas, au fond, la priorité. Elle se souvenait de ce choc, quand Albert lui avait expliqué que son burn-out éventuel était un coût comme un autre. Et elle était en train d'infliger exactement la même rectification.

Lorenzo baissa les yeux.

Ses doigts avaient arrêté de jouer avec la fermeture éclair. Ils s'étaient plantés dans le tissu de son jogging, les ongles creusant des demi-lunes dans la matière.

Victoria sentit sa propre respiration se stabiliser encore. Elle se sentit… aiguisée. Chaque mot, chaque micro-pause sortait avec une précision qui lui donnait presque le vertige.

Elle continua, toujours sur le même ton posé :

— Je ne suis pas là pour te faire la morale. (Elle le pensait, en plus. La morale ne l'intéressait plus.) Je suis là pour arbitrer. Pour savoir si, aujourd'hui, tu es un atout ou un risque. On enlève le bruit, on regarde les faits.

Quatrième fois.

Elle n'avait jamais été aussi claire, même avec elle-même. Il n'y avait plus de place pour les demi-teintes. La phrase avait la transparence d'un gel antiseptique : on la voyait, on savait exactement ce qu'elle faisait, et pourtant, ça piquait quand même.

Lorenzo releva la tête, brusquement.

— Je suis pas un risque, lâcha-t-il. (Sa voix se fissura.) Je… je tiens encore. Je viens, je suis là, j'ai pas posé un arrêt, j'ai pas… j'ai pas lâché.

Il parlait vite, comme s'il essayait de rattraper des points dans un entretien annuel.

— Je sais, répondit Victoria. Et c'est précisément pour ça que tu es là. Parce que les gens qui lâchent, on les voit venir. Ceux qui tiennent jusqu'à casser, ils nous explosent à la figure sans prévenir.

Tu vois la différence ?

Elle était en train de le placer dans la deuxième catégorie.

Elle le faisait presque avec douceur. Comme on expliquerait à un enfant qu'il n'est pas puni parce qu'il est mauvais, mais parce qu'il a dépassé une limite.

Elle pencha la tête, légèrement, mimant une forme d'empathie.

— Je ne veux pas que tu nous exploses à la figure, Lorenzo. Ni pour toi, ni pour nous.

Le « pour nous » pesa plus que le « pour toi ».

Elle le sentit elle-même. Le centre de gravité de la phrase était là. Dans la protection de la structure.

Elle laissa un petit silence, puis posa la dernière question, celle qui allait boucler la mise en scène :

— Si on enlève le bruit… (elle marqua une micro-pause ; il leva aussitôt les yeux, comme conditionné) …et qu'on regarde les faits : est-ce que tu peux, aujourd'hui, tenir dans ce poste ?

Silence.

Lorenzo ouvrit la bouche.

On entendait, très distinctement, le bourdonnement du plateau derrière la cloison, le cliquetis d'une cuillère dans un mug dans la salle de pause, le ventilateur du faux plafond. Son souffle à lui, court.

Il finit par répondre.

— Non, concéda-t-il, dans un souffle. Je crois pas.

Elle eut un sourire presque tendre.

— Merci, dit-elle. C'est important, que ça vienne de toi.

Important pour quoi ? Pour le dossier. Pour le compte rendu QUALITÉ DE VIE AU TRAVAIL. Pour la case à cocher « se reconnaît en difficulté ». Pour la traçabilité.

Elle ouvrit un formulaire sur sa tablette.

« Entretien QUALITÉ DE VIE AU TRAVAIL – Profil Lorenzo M. – Compte rendu. »

Les cases se succédaient : contexte, observations, verbatims, décisions. Elle tapa rapidement, avec une aisance nouvelle, en glissant au passage quelques phrases-clés qui rendraient le document facile à exploiter :

« L'intéressé reconnaît ne plus être adapté à son poste actuel.

Signaux présents depuis plusieurs semaines (troubles du sommeil, automatisme, perception de "casse").

Risque identifié sur la qualité de service (remontées clients) et

sur la continuité du service. »

Elle se relut.

Elle venait de transformer une souffrance en trois lignes propres, exploitables, prêtes à être intégrées dans un tableau. Elle venait de condenser un homme en risque en trois items : soutenabilité, qualité, continuité.

Elle releva les yeux.

— Ce que je te propose, dit-elle, c'est qu'on formalise une mise à l'écart temporaire du flux direct. On va parler de « temps de récupération », de « repositionnement », de « sécurisation ». (Elle égrena les mots comme des perles.) Concrètement, ça veut dire que tu vas sortir de la boucle Sauroines, et qu'on va te mettre sur un périmètre réduit pendant un temps.

Il cligna des yeux, perdu.

— C'est… c'est une sanction ?

— Non, répondit-elle. (Elle sourit, très doux.) C'est un constat. On enlève le bruit, on regarde les faits. Et les faits disent qu'aujourd'hui, tu ne tiens pas en front.

Cinquième fois.

La phrase finit par résonner en elle comme un signal de validation. Elle sentit une vague de chaleur froide — paradoxale et extrêmement précise — descendre de sa nuque à ses lombaires.

Son implant vibra.

« Séquence de cadrage complétée – cohérence interne : élevée.

Votre intervention contribue à réduire la probabilité de rupture non maîtrisée.

Impact physiologique projeté :

- crises de panique : -19%
- épisodes de fatigue extrême : -17%. »

Elle ferma la notification sans même la lire en détail.

Elle n'avait plus besoin du texte. Le langage de son corps lui suffisait. La migraine absente. La gorge dégagée. La respiration profonde. La sensation, encore une fois, d'être parfaitement accordée à la situation.

Lorenzo se pencha vers avant, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains.

— Je… j'ai l'impression que… que je fais que des conneries, murmura-t-il. J'essaie, mais… je m'en sors pas.

Victoria observa ses doigts.

Ils serraient ses cheveux à la racine. Un geste qu'elle avait fait, elle, seule dans sa salle de bain, le soir de la tête dans le frigo. Elle aurait pu être ramenée à cette image. Elle aurait pu, là, sentir remonter la nausée, la panique, le sentiment de chute.

Rien.

Rien ne remontait.

À la place, une clarté presque lumineuse. Chaque geste de Lorenzo lui apparaissait comme une donnée. Chaque phrase, comme une variable. Elle savait exactement où appuyer, quoi relever, comment tourner. Elle n'avait pas besoin de s'énerver, ni de humilier. La structure travaillait pour elle.

Elle se contenta de poser la main sur la table, paume ouverte.

— Tu ne fais pas des conneries, dit-elle. Tu atteins tes limites. C'est très différent. On enlève le bruit, on regarde les faits.

Sixième fois.

Elle se surprit, en l'entendant, à apprécier la musique de sa propre phrase. C'était propre, c'était neutre, c'était incontestable. Et derrière cette neutralité, il y avait une violence que seuls ceux qui avaient déjà eu affaire aux formulaires pouvaient comprendre.

Elle ajouta, doucement :

— Et ce que les faits disent aujourd'hui, c'est que tu es un coût si on te laisse là où tu es. Je préfère que tu sois une variable maîtrisée qu'un dégât collatéral.

Elle venait de mettre des mots exacts sur ce qu'Albert n'avait fait qu'esquisser.

Pas de métaphore guerrière. Pas de comparaison avec des marchandises. Une simple phrase qui aurait pu sortir d'un atelier de gestion des risques. Une phrase qui sentait la fiche d'analyse, la case à cocher, la colonne « action corrective ».

Dans sa poitrine, ça ne se serra pas.

Ça se lissa.

Elle venait de trouver sa propre façon d'être monstrueuse : sans cri, sans théâtralité, sans ego hypertrophié. Juste une application parfaite du langage du système, avec, en plus, une connaissance intime de ce que chaque mot allait produire sur le corps de l'autre. Et cette récompense jubilatoire de voir cela se produire.

Elle se leva.

— On va faire un point avec le médecin du travail et les RH pour formaliser tout ça, conclut-elle. Tu ne sors pas d'ici avec un

blâme, Lorenzo. Tu sors d'ici avec un constat. Et à partir de là, on va agir. C'est ce qu'on sait faire de mieux.

Elle lui tendit la main.

Il la serra, hésitant, un peu trop longtemps. Sa paume était d'une moiteur maladive, poisseuse, une sueur froide générée par l'angoisse accumulée. Le contact ne dégoûta pas Victoria. Il ne la toucha pas non plus, pas au sens humain du terme.

C'était une sensation purement clinique, comme serrer une poignée de porte un peu tiède dans un couloir d'hôpital.

Elle enregistra l'information comme une donnée de plus : Lorenzo était en surchauffe, mais il était géré.

Le système l'avait digéré.

Lorenzo la regarda ainsi pendant quelques secondes. Le temps, dans cette minuscule salle de réunion sans fenêtre, sembla soudain s'épaissir, s'étirer jusqu'à perdre sa fluidité. Les secondes devinrent des minutes. Le bourdonnement continu de la ventilation au-dessus d'eux prit des airs de compte à rebours sourd. Dans les yeux de Lorenzo, le voile de fatigue résignée, cette brume d'épuisement que Victoria pensait avoir parfaitement mesurée et calibrée, venait de se dissiper. À la place, une lueur nouvelle venait d'éclore. Quelque chose de fixe. De vitreux. D'infiniment noir et déconnecté.

Victoria, toujours maîtresse de son environnement, esquissa un léger sourire professionnel. Un sourire de façade, millimétré, avec le coin de la bouche qui pointe imperceptiblement vers le bas, exprimant cette condescendance bienveillante des cadres qui ont remporté la partie.

Puis, elle recula doucement son bras pour extraire sa main de la sienne, signifiant la fin de l'entretien. Mais ses doigts ne glissèrent pas.

Lorenzo venait de refermer sa prise. Ses phalanges se verrouillèrent autour de la main de Victoria avec la force aveugle d'un étau industriel. La pression fut si brutale, si immédiate, que Victoria sentit les petits os de ses métacarpes grincer les uns contre les autres sous sa peau.

Un éclair d'incompréhension traversa son esprit. Elle agita son bras, un réflexe agacé pour qu'il relâche sa prise. Le masque de contrôle de son visage vacilla. Sa bouche s'ouvrit pour formuler une phrase cinglante, pour exiger qu'il la lâche immédiatement, pour lui rappeler sa place.

Mais elle n'eut pas le temps de prononcer une syllabe.

Au lieu de céder, Lorenzo tira encore.

Un mouvement d'une violence inouïe, d'une brutalité éclair qui défiait sa frêle constitution.

La force cinétique arracha Victoria de son équilibre.

Ses talons dérapèrent sur la moquette synthétique et elle fut projetée en avant, percutant presque le torse de Lorenzo.

L'air fut chassé de ses poumons. Elle cria, la voix aiguë, étranglée, exigeant de savoir s'il était devenu complètement fou. Les mots se bousculaient, des injonctions de directrice noyées dans un début de panique.

Puis, son cri s'éteignit.

Un son nouveau envahit l'espace confin. Un *clic-clac* sec, métallique, obscène.

Victoria voulut hurler à nouveau, mais seul un gargouillis étouffé franchit ses lèvres.

Quelque chose venait de se produire à la lisière de son champ de vision. Une sensation abstraite, impossible.

Son ventre.

Une chaleur foudroyante, absolue, irradia soudain depuis son nombril jusqu'à ses hanches. Ce n'était pas une piqûre. C'était un déchirement. Une douleur si vaste, si pure, qu'elle effaça instantanément le concept même de salle de réunion, de contrat, de mots. Un trait de feu venait de traverser sa chair.

Toujours mue par les réflexes primitifs de son système nerveux central, ses mains s'arrachèrent à la poigne de Lorenzo et s'abattirent sur son propre abdomen pour retenir la brûlure. Le tissu de son chemisier blanc n'était plus qu'une éponge mouillée. Ses doigts plongèrent dans une matière chaude, épaisse, glissante. Sa propre chair. Lorenzo venait de lui ouvrir le ventre d'un coup de cutter horizontal, de part en part. La lame jaune fluo, tachée de rouge sombre, tremblait dans le poing crispé de l'employé.

Victoria releva ses mains devant elle, dans un geste de protection désespéré, cherchant à repousser cet homme qui n'était plus Lorenzo, mais une force de destruction aveugle.

Ses paumes, gorgées de son propre sang artériel, vinrent frapper le visage de Lorenzo en plein nez. Elle le badigeonna d'une épaisse couche de liquide carmin. Le sang, écarlate, bouillonnant de vie, macula les joues de Lorenzo, ses lunettes, son front, coulant dans sa bouche entrouverte. Mais à travers ce masque écarlate, les yeux de l'employé ne cillèrent pas.

Il n'y avait aucune hésitation.

L'humiliation, l'épuisement, la pression... tout avait fusionné pour forger cette arme humaine.

Il arma son bras à nouveau.

Victoria poussa un rugissement rauque, animal, qui n'avait plus rien à voir avec la femme glaciale qu'elle était quelques secondes plus tôt. Le vernis craquait, l'instinct de survie prenait les commandes. Elle tenta de pivoter, de fuir vers la porte. Mais la salle était minuscule, une cage de trois mètres sur trois. Son pied, alourdi par la douleur vertigineuse qui irradiait de ses entrailles, glissa sur les premières flaques de sang qui constellaient déjà le lino.

La lame du cutter siffla dans l'air saturé par l'odeur cuivrée et métallique du sang. Le tranchant d'acier déchira la manche de son tailleur noir, mordant profondément dans le triceps de son bras droit. Le tissu se rompit dans un bruit de papier déchiré, suivi d'une nouvelle éclaboussure chaude.

Elle vacilla, percutant la petite table basse de la salle. Le meuble bascula dans un grand fracas. Les brochures glacées *« Bien-être et performance »* et *« Prévenir le burn-out »* s'éparpillèrent sur le sol, s'imbibant instantanément du rouge qui pleuvait de l'abdomen de Victoria.

Elle saisit l'un des fauteuils gris d'une main tremblante et le poussa de toutes ses forces restantes contre les genoux de Lorenzo. Le choc le fit à peine tituber. Il était poussé à bout, anesthésié par l'adrénaline et la folie de sa propre libération. L'explosion d'une digue qui avait contenu trop de pression pendant trop longtemps.

Il bondit sur elle.

Le poing armé du cutter s'abattit dans un mouvement de piston, inlassable. Victoria leva les avant-bras. La lame lui zébra l'avant-bras gauche, tranchant la peau, fouillant la graisse et le muscle jusqu'à frôler l'os. Elle hurla de douleur, un cri strident, continu, qui fit vibrer les cloisons de la salle. Elle frappa à l'aveugle, ses poings nus, poisseux, glissant sur les vêtements de Lorenzo, percutant sa mâchoire, son cou. Mais il ne sentait rien. Il ne disait rien. Seule sa respiration, lourde, sifflante, rythmée par l'effort de la boucherie, remplissait l'espace.

Il la repoussa violemment contre la paroi de verre dépoli. Le choc fit trembler la structure de la pièce. Le dos de Victoria laissa une large traînée rouge sanglante sur la vitre de la porte, une fresque macabre visible depuis l'open space.

Les employés, de l'autre côté, d'abord figés par les premiers cris qu'ils pensaient être une énième humiliation verbale, relevèrent la tête. Le bruit des meubles renversés, les hurlements de bête qu'on égorge, et maintenant cette masse sombre, rouge et mouvante écrasée contre le verre dépoli brisèrent la torpeur de la "ferme". Des chaises grincèrent. Des exclamations étouffées s'élevèrent.

À l'intérieur, le cauchemar continuait. Victoria glissa le long de la vitre, ses jambes ne la soutenant plus. Son ventre béant déversait sa vitalité sur le sol. Elle tenta de ramper, ses ongles parfaitement manucurés griffant la moquette, s'accrochant aux fibres pour fuir vers la porte. Lorenzo l'attrapa par les cheveux. La prise fut si féroce qu'une poignée de mèches brunes fut arrachée à la racine. Il la tira en arrière, la renversant sur le dos.

Elle rua, ses talons percutant les tibias de Lorenzo, crachant du sang, hurlant à l'aide, suppliant.

— Lo...Lorenzo... Arrête...

Mais la plainte se noya dans le bruit du cutter. Il ne cherchait pas de point vital précis ; il cherchait la destruction totale, l'oblitération de l'objet de sa souffrance.

La lame jaune plongea dans la cuisse de Victoria.

Puis dans son épaule.

Puis sur le flanc.

Une frénésie de gestes saccadés, mécaniques, comme une machine-outil devenue folle.

Des dizaines de stries s'ouvraient sur le corps de Victoria, des boutonnières de chair d'où jaillissait un torrent carmin qui transformait le sol de la pièce en une patinoire poisseuse.

Victoria attrapa le poignet armé de Lorenzo de ses deux mains. La force de l'homme était décuplée par la démence. Les muscles de ses bras tremblaient, ses veines saillaient. Elle voyait la lame d'acier, à quelques centimètres de sa gorge, dégoulinante de son propre sang. Le visage de Lorenzo, au-dessus d'elle, n'était qu'un masque rituel de sang et de sueur, les dents serrées, les yeux écarquillés par un vide sidéral.

Elle planta ses ongles dans la chair de l'employé, cherchant à lui crever les yeux, à lui arracher la peau. Elle se débattait pour sa vie avec la fureur primitive d'une proie dans la gueule du prédateur. Le cuir de ses escarpins glissait dans la boue sanglante, ses vêtements n'étaient plus que des lambeaux déchirés collés à son corps mutilé.

Dehors, les pas se précipitaient. Les voix devenaient frénétiques.

« Appelez la sécurité ! »

« Ouvrez cette porte ! »

Dans la salle, Lorenzo arracha son poignet à la prise faiblissante de Victoria. D'un revers de main brutale, il lui ouvrit la joue. La chair se sépara des pommettes jusqu'à la mâchoire. Victoria s'effondra sur le flanc, crachant un caillot rouge, ses mains serrant désespérément son abdomen d'où s'échappait un gargouillis atroce, le son humide de ses propres viscères poussant contre la paroi déchirée de son estomac. L'odeur fétide de la digestion, de la ferraille et de l'excrément commença à saturer l'air, se mêlant à la lavande synthétique du diffuseur mural, créant un parfum d'abattoir qui soulevait le cœur.

Elle n'avait plus de force. Ses membres pesaient des tonnes. Son cœur, pompant à vide, affolait ses tympans. Sa vision se brouillait, bordée de taches noires et clignotantes. Sur le sol, noyée dans la mare de son propre sang, entourée des brochures écarlates, elle ne voyait plus que les chaussures de Lorenzo, immobiles devant elle, éclaboussées de rouge.

Il avait cessé de frapper.

Le silence dans la salle tomba, brusque, irréel, seulement brisé par les râles pathétiques et sifflants de Victoria, luttant pour chaque molécule d'oxygène, et la respiration haletante de Lorenzo. La frénésie était passée. L'expulsion de la frustration totale, de la pression, du venin managérial, s'était matérialisée dans cette orgie de violence.

L'éponge était essorée.

De l'autre côté de la porte, des mains martelaient le verre, poussant la porte qui résistait, bloquée par le corps d'un fauteuil renversé.

Puis, avec un bruit de succion atroce, la porte fut poussée avec violence depuis l'extérieur. Le battant frotta contre la moquette gorgée de sang.

Sophie, et deux autres employés de l'open space se figèrent dans l'encadrement, les yeux exorbités, la bouche béante devant l'innommable. Leurs cerveaux, formatés pour les tableurs et les indicateurs de performance, explosèrent face à la réalité organique et chaotique de ce charnier en pleine lumière de néon.

Le bureau n'existait plus. Seule restait la boucherie.

Au centre de la minuscule pièce, Lorenzo se tenait debout. Ses bras pendaient le long de son corps. Son sweat-shirt était imbibé de

rouge poisseux. Son visage, éclaboussé par les jets artériels, était celui d'un spectre. Sa poitrine se soulevait lentement, lourdement. Il semblait soudain accablé par le poids de l'univers, vidé de toute substance, épuisé jusqu'à l'os, comme s'il venait de courir un marathon à travers les enfers.

Ses yeux glissèrent lentement sur les visages horrifiés de ses collègues. Il n'y avait ni fierté, ni peur dans son regard.

Juste le vide absolu d'une machine qui vient d'achever sa tâche et de se débrancher.

Et dans sa main droite, détendue mais toujours fermée, il tenait encore le cutter jaune, dont la lame de quelques centimètres, ruisselante, laissait échapper une dernière goutte de sang.

Une dernière goutte, lourde, pendue à la pointe de la lame, qui hésita.

Puis elle se décrocha.

Ploc.

En plein milieu d’une brochure glacée « Qualité de Vie au Travail ».

FIN

Don't miss out!

Click the button below and you can sign up to receive emails whenever Paul Toskiam publishes a new book. There's no charge and no obligation.

https://books2read.com/r/B-Y-VIVYB-LKNHJ

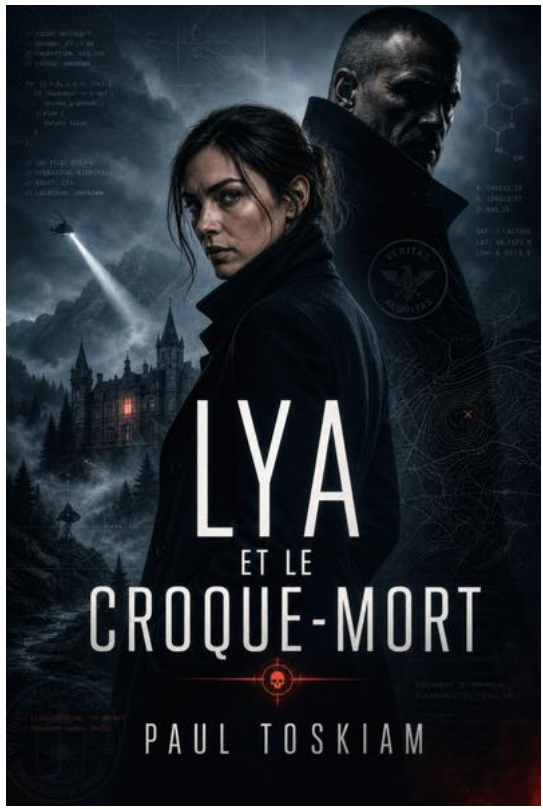
Sign Me Up!

https://books2read.com/r/B-Y-VIVYB-LKNHJ

BOOKS 2 READ

Connecting independent readers to independent writers.

Did you love *Liquidation totale*? Then you should read *Lya et le croque-mort* by Paul Toskiam!



L'héritage de ma mère devait être de l'argent. Pas une arme de destruction massive.

Je m'appelle Lya, et il y a onze jours, ma mère a été assassinée.

Aujourd'hui, je suis enfermée dans la cave d'un manoir isolé au milieu des montagnes, avec deux compagnons de route improbables : mon chat, qui me déteste, et Viktor.

Viktor est un conseiller funéraire. C'est du moins ce qui est écrit sur sa carte de visite. Mais les croque-morts n'ont généralement pas l'habitude de crocheter des serrures avec une précision chirurgicale, ni de briser la mâchoire d'hommes armés en moins de trois secondes

sans même froisser leur costume. Et ils n'ont certainement pas ce regard gris et glacial qui semble constamment calculer comment survivre à une explosion nucléaire.

Ma mère, une scientifique brillante, a caché dans ce manoir le "Prototype". Une équation mortelle capable de raser une ville entière, que le gouvernement est prêt à tout pour récupérer.

Dehors, les drones nous encerclent. Des agents lourdement armés quadrillent la forêt. Ils pensent que nous sommes au piège. Ils pensent que je suis juste une fille ordinaire terrorisée qui n'a nulle part où fuir.

Mais ils ignorent trois choses.

Je suis assise à côté du seul incinérateur capable de détruire le Prototype pour toujours.Je n'ai plus rien à perdre.Ils n'auraient jamais, au grand jamais, dû énerver le croque-mort.

Si vous aimez les héroïnes qui ne se laissent pas faire, les protecteurs froids et mystérieux, et les huis clos où la tension est tellement palpable qu'elle vous empêche de dormir, vous allez dévorer ce thriller d'espionnage jusqu'à la toute dernière page.

About the Author

Discover the captivating universe of PAUL TOSKIAM, the master of the extraordinary infiltrating the ordinary. With a voracious pleasure for turning mundane situations into thrilling adventures, he will make you reevaluate your certainties and completely shake up your perspective.

Forget about traditional patterns because with PAUL TOSKIAM, you will be drawn into extraordinary plots where tension is palpable on every page turned. The heroes and villains are not who you think they are. It's what will drive you crazy, but also what you'll love.

But that's not all, subtle and irresistible humor is one of PAUL TOSKIAM's trademarks. His characters come to life with realism, becoming endearing and unpredictable, adding a unique touch to each story.